

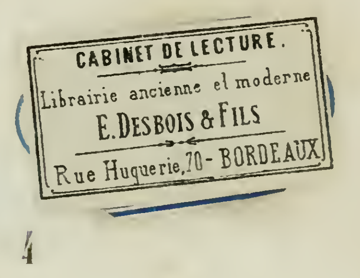
LA PORTE

DU

SOLEIL

PAR

ROGER DE BEAUVOIR.



4

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844



XXXIX.

(AU MÊME.)

L'île de Léon ou San Fernando. — Les chevaux andalous. — La sorcière. — L'observatoire. — Retour. — Départ différé. — Le tailleur *regidor*. — Le théâtre de Cadix. — Un souper. — Chiclana. — Visite à Montès. — Le comte et le taureau. — Adieux à Cadix.

Nous étions montés, sir Georges et moi, sur deux excellents chevaux andalous.

La beauté de ces chevaux n'est due qu'à une chose, c'est que l'Andalousie est la seule province où de temps immémorial les lois

aient défendu de faire saillir les juments par des ânes. C'est encore une des provinces où ce noble animal a le moins dégénéré.

Le cheval andalou, harnaché comme ils le sont tous à Cadix, à l'île de Léon, à Xérès, est éblouissant de couleurs, de broderies, de luxe, de prestige ; sa selle à fleurs admirablement piquées sur un cuir d'un jaune mat, ressemble de loin à un fauteuil, l'étrier arabe à large croissant y maintient le pied du cavalier. Le fronton de la bride est plein de chamarrures pareilles à la livrée d'un ancien valet de la Comédie-Française, la *manta* d'étoffe tranchée, qu'on laisse pendre sur la croupe de l'animal, complète le prisme de l'équipement. Le coursier est noir, agile, plein de feu, il a la docilité du cheval des Pyrénées, seulement les connaisseurs lui contestent sa force primitive, le croisement des races pouvait seul le remonter. De là, sans doute, l'essai connu du prince de la Paix, Godoy, qui fit acheter dans les haras

de Normandie cent belles juments pour le service des haras de Cordoue et d'Aranjuez. Cette expérience n'a pas été renouvelée ; mais l'on peut affirmer qu'à cette heure les haras andalous ont considérablement déchu.

Une langue de terre étroite et basse sépare l'île de Léon (ou San Fernando) de Cadix. De cette ville à l'île de Léon, la route est encaissée des deux côtés par la mer, dont les flots mordent ses grèves : c'est une sorte de jetée merveilleuse qui offre une variété d'aspects très pittoresques. La côte de Cadix nous apparaissait durant cette course semée de points blancs, comme une robe bleue le serait de perles ; elle scintillait, fuyait avec les lueurs indécises du mirage : sur le côté gauche on eût dit un immense boa de craie : l'air était doux et tiède, bien que nous fussions au milieu de novembre. Sir Georges et moi nous formions la tête de cette caravane fermée par le nègre Adonis, sur sa mule appelée

Capitana. Au milieu de cette route animée, nous rencontrions des *calese* de couleur rouge et jaune, des voitures de maître, des officiers sur des chevaux andalous, ou des paysans ramenant leurs ânes de Medina-Sidonia. La civilisation qui greffe partout le progrès en fait de moyen de transport, et qui a doté le chemin du Vésuve d'*omnibus* bien faits pour étonner les naïfs habitants du Môle, a doté cette route de San-Fernando de voitures pareilles; les dames espagnoles s'en montrent fort curieuses. Nous vîmes déboucher vers nous un *omnibus* encombré de ces graves senoras qui se rendaient en grand attirail à un mariage célébré à l'île de Léon. Dès l'abord de cette ville proprette et blanche comme une ville d'hier, le palmier élève son panache sur le bleu du ciel, l'aloës traîne sur le sol poudreux ses feuilles d'un vert pâle, le paysage acquiert une vigueur soutenue des tons les plus éclatants et les plus chauds. Les rues sont larges, la calle

Real surtout, la rue des *caleseros* (1), aussi acharnés après vous que des douaniers de France ; les maisons sont entrecoupées de vignes, de plants de cannes, de cactus.

Entre toutes ces maisons, sir Georges, ainsi que moi, avait à cœur d'en découvrir une, celle de la sorcière (magica) dont le nom avait échappé à la malheureuse *Chicita* pendant ce sommeil effrayant où je la voyais encore sur son lit nous indiquer du doigt la bohémienne qu'elle nous avait dit être sa mère. Cette femme se nommait la *Miraba*.

L'intention de sir Georges en allant trouver cette créature misérable, était moins de satisfaire un vain désir de curiosité que de prévenir un malheur ; il voulait l'arracher à sa profession maudite et la ramener près de sa fille à Sainte-Marie. Les Anglais, en fait de charité, nous dépassent vite, d'abord,

(1) Cochers.

parce qu'ils sont plus riches que nous, puis il y a chez eux un immense orgueil dans la charité ; c'est une leçon indirecte que leur protestantisme semble nous donner. Quant à moi, je l'avoue, que je n'avais pas les mêmes raisons que sir Georges pour aller quérir la sorcière, j'apportais à cette perquisition un intérêt de romancier ; j'étais avide de voir et de connaître la *Miraba.*

A ce nom seul prononcé par sir Georges devant le premier *calesero* qu'il rencontra son fouet en main et ayant l'air d'attendre pratique dans la calle Real de l'île de Léon, le cocher espagnol fronça le sourcil, puis, se remettant bientôt, il nous indiqua vers le chemin de Chiclana un toit fort bas, isolé des toits de la ville, et devant lequel passait alors un homme en veste noire avec un long fusil biscayen sur son épaule.

— C'est là, nous dit-il, que *vous trouverez* la *Miraba.*

Il y eut dans la prononciation sèche et

brève de ce mot *vous trouverez* une ironie froide qui n'échappa ni à sir Georges ni à moi; nous nous hâtâmes cependant de suivre plusieurs petites rues transversales, coupées comme toutes les rues arabes par une foule d'obstacles, de platras, d'ordures et de pierres, puis nous nous trouvâmes bientôt devant une maison de chétif aspect, dans laquelle on n'entrait qu'en se courbant par une porte évidemment fabriquée pour la taille d'un âne de Galice.

Un figuier mort, tordant ses bras de squelette sur le mur dont la réverbération m'aveuglait presque, décorait cette misérable entrée. Adonis resta en dehors avec nos chevaux et nous pénétrâmes dans un *patio* au milieu duquel était un puits.

Les moustiques et le vent qui semblait avoir choisi ce puits pour entonnoir croisaient leur lugubre musique au fond de cette citerne. A part ce bruit, le silence était profond.

— N'y a-t-il donc personne ici? cria sir Georges.

Un enfant noir comme du pain d'épice racorni, et dont les cheveux bouclés retombaient sur ses tempes, sortit alors d'une porte située au fond de ce *patio* de quelques toises, comme on voit dans les estampes de Decamps un chien maigre sortir du chenil. Il paraissait hâve et chétif, et je remarquai qu'il tremblait de tous ses membres.

— La *Miraba*?

— C'est ma mère, répondit-il, et poussant la porte d'où il sortait, il nous introduisit dans une pièce assez obscure.

Nous eûmes d'abord assez de peine à distinguer le lieu où nous nous trouvions : un maigre filet de lumière passait à travers le seul carreau que la multiplicité des objets encombrés dans la salle eût laissé libre; ce rayon allait éclairer une grande image de Nuestra-Senora-d'Atocha fichée au mur, son croissant sous les pieds et avec tous les ori-

peaux sacrés que l'Espagne prête à la Vierge. Au dessous de cette même image étaient charbonnés plusieurs sentences curieuses, des prières, et même des imprécations en vers dont la *magica* se servait sans doute à l'endroit des gens dont le salaire ne l'avait pas satisfaite :

Plegue à Dios que en el camino
Encuentres la desventura ;
Que tu caballo te arrastre,
Y en nadie encuentres ayuda !

Plaise à Dieu que dans le chemin
Tu rencontres le malheur ;
Que ton cheval t'écrase,
Et que dans rien tu ne trouves secours !

Malgré l'obscurité, je distinguai aussi un vieux lit dont les rideaux étaient fermés, une gamelle avec des cuillers de bois, cette gamelle contenait encore les restes d'un *gazpacho* servi la veille. Il y avait aussi à un clou une guitare à demi éventrée et une poignée de verges que l'enfant noir, notre

guide, semblait considérer encore avec frayeur.

Le parquet se composait de quelques vieilles planches disjointes, et plusieurs cartes semblaient avoir glissé du lit jusque sur le sol.

Auprès de ce lit et dans un plat d'étain qui servait sans doute de *brasero* à la Miraba, sir Georges me fit remarquer le bout d'un *puro* (cigare), et sur une chaise huileuse encore et toute tachetée de lie, une énorme *bota* (outre) avec laquelle la magicienne s'abreuvait avant ses oracles.

Cependant dans tout ceci il n'était pas question de la Miraba.

Nous demandâmes alors à l'enfant noir où était sa mère. Tout d'un coup il se mit à pleurer et voulut sortir.

— Calme ta frayeur, dit sir Georges, ne crains rien de nous, mais fais-nous venir la Miraba.

Le misérable nain tira alors les rideaux du lit. Nous vîmes un spectacle qui ne sortira jamais de ma mémoire.

Une vieille bande de tapisserie jadis rouge et retenue au plafond par deux ficelles tombait sur un amas de couvertures pareilles à celles dont se servent les *arrieros* pour les mules. Ce pavillon auquel étaient cousus deux rideaux d'inégale longueur, couronnait le lit, qui servait à la fois de lieu de repos et de trépied à la Miraba ; car c'était là que la bohémienne rendait ses oracles.

En effet, et depuis une nuit malencontreuse pour elle, où cette femme avait été lardée de douze coups de couteau par un homme de Chiclana, la misérable créature ne quittait guère le lit, et quelques réaux déposés dans une assiette témoignaient assez du gain recueilli dans sa dernière consultation.

Une mante d'étoffe grossière, déchirée, tombant en loques, couvrait le corps de la

Miraba jusqu'à la poitrine ; sur cette mante, ses deux bras nus et ses mains chargées de verroteries à tous ses doigts semblaient retenir encore un paquet de cartes jaunes et grasses décrivant un sillon jusqu'à ses pieds. Cette femme avait pu être belle en son temps, malgré sa peau de bistre, son nez pincé et les cinquante hivers qui avaient laissé chez elle bien des ravages ; mais Satan et le vin avaient imprimé à cette tête leur hideux reflet.

Une couleur vive, empourprée nuançait le cou et le visage de la Miraba, ses yeux étaient fermés et elle semblait s'endormir.

— Allons, *Magica*, dit sir Georges en touchant le bras de la vieille.

Tout d'un coup, je le vis reculer comme un homme qui aurait touché le corps froid et visqueux d'une couleuvre.

— Morte ! s'écria-t-il, et il laissa retomber le bras sur le lit.

Ce sommeil impur, éternel, était en effet celui de la mort, et cependant la veille, la Miraba, après son souper, avait encore tiré les cartes à un vieil Alcade de Sainte-Marie, destitué pour crime de contrebande.

La veille encore, on avait vu sa lampe échancrer ses volets, et elle s'était couchée après une horrible correction infligée au seul enfant qui ne craignît pas de vivre avec elle dans ce bouge d'enfer.

Je pris alors la poignée de verges, et vis au bout quelques gouttes de sang : ce sang était celui du frère de Chicita.

En songeant à ce que la misérable eût pu faire de sa propre fille, le cœur de sir Georges se rompit, je vis de longues larmes déborder de sa paupière. L'enfant noir nous quitta alors en nous disant qu'il allait bientôt revenir. Il nous invita à nous asseoir, en renversant la seule chaise qui meublât cette misérable pièce, puis il prit sa course du côté

de l'observatoire et nous le perdîmes de vue.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, au milieu de ce silence plein de ténèbres et d'angoisses, lorsque nous entendîmes tout d'un coup une explosion de voix près de la maison. C'était une foule de paysans et de *gitanos* qui n'eurent pas de peine à forcer les abords de cette demeure, car nous vînmes nous-mêmes la leur ouvrir, en indiquant le lit de la morte. L'enfant de la Miraba amenait un prêtre avec lui, car, bien que les gitanos n'aient pas de religion précise et connue, il suffit de la moindre image de dévotion collée dans leur chambre pour que les bras de l'église leur soient ouverts. Le prêtre s'approcha donc, et ayant pris de l'eau dans un vase de terre, il lava les tempes de la bohémienne en prononçant sur elle les premières paroles de l'office des morts. C'est ainsi que Jésus apparaît à ces maudits, c'est ainsi que

la religion purifie par sa sainteté jusqu'à l'ignorance superstitieuse du crime.

Cependant les gitanas, dignes sœurs de la Miraba, se précipitaient déjà avec une incroyable frénésie sur les verroteries et les jeux de cartes de la bohémienne; il ne fallut pas moins que l'intervention de l'officier de police pour leur inculquer de plus justes notions de la propriété. Cette scène étrange, qui nous remplissait encore de trouble et de stupeur, nous donna l'occasion d'observer cependant deux bons traits de la friponnerie andalouse.

Le premier consista en ceci :

Un petit homme court, épais, voyant que l'officier dé justice allait faire main-basse sur une assez belle quantité de réaux contenus, comme nous l'avons dit, dans l'assiette de la Miraba, s'approcha de lui pour les réclamer avec instance.

— Je me nomme Genaro, lui dit-il, et vous voyez en moi l'ex-alcade du port de

Sainte-Marie. J'ai consulté hier soir la Miraba ; mais comme elle m'a prédit pour ce matin une seconde consultation, je trouve qu'elle m'a trompé ; ainsi je veux mon argent.

L'officier de police fit d'abord des difficultés, puis il consentit à partager, tout cela à côté des gitanas, auxquelles on accorda, par forme de compensation , quelques vieilles figues, du piment crû et une jatte remplie de légumes dont un chien de France se serait détourné avec dégoût. Elles ne s'en jetèrent pas avec moins d'avidité sur ce legs de la Miraba; tout d'un coup, l'officier nous ayant aperçus dans l'embrasure de la fenêtre, imagina ce second trait dont je le prie ici d'agréer ma reconnaissance.

Comprenant bien vite, malgré notre équipement andalou, que nous étions étrangers, il se récria sur l'impossibilité d'ensevelir la sorcière. Il fallait deux duros pour solder les frais de la sépulture, disait-il, et la famille

de la Miraba, qui se composait de ce seul enfant, n'était guère en état de la payer. Il faisait donc appel à notre générosité et nous priait de laisser enterrer la *magica* en terre sainte.

Sir Georges et moi nous nous empressâmes de nous exécuter de bonne grâce, mais la clause que voulut ajouter l'Anglais excita une espèce de soulèvement dans la population si turbulente des gitanos. En effet, sir Georges, tendant une main secourable à l'orphelin qui le regardait encore d'un air hébété, lui proposait de l'emmener avec lui. Or, soit esprit de corps, soit jalousie, les gitanos paraissaient vouloir mettre opposition au désir de mon ami.

— C'est un fainéant, disaient ceux-ci, il ne sait pas même tondre une mule!

— Il tremble la fièvre, objectaient les vieilles femmes, il ne pourra pas vous accompagner!

— Pepillo, demanda l'off[illegible] re

enfant, veux-tu suivre ce monsieur anglais?

Pepillo baissa la tête, puis courant au cadavre, il baisa la main de la Miraba, cette main qui l'avait battu la veille... Une larme s'échappait des cils noirs du petit gitano, nous pleurions aussi devant tant de misère et de cœur.

— Pepillo, suis-moi, dit sir Georges, dont la voix était devenue tremblante.

— Où me conduirez-vous, *senor ingles*? demanda-t-il.

— Au port Sainte-Marie, Pepillo.

— Mais je n'y connais âme qui vive, je n'ai jamais vu que San Fernando.

— Pepillo, tu verras à Sainte-Marie quelqu'un que tu te rappelles peut-être... Cette personne est ta sœur, la *Chicita*!

Pour le coup, ce fut sir Georges que tous les spectateurs de ce débat regardèrent comme un sorcier.

— La *Chicita*! la *Chicita*! hurlèrent en

chœur les vieilles gitanas. Elle vit, elle existe! *Dios mio*! Pepillo va voir sa sœur!

Et toutes d'entourer le petit, de lui faire fête, car dans ces natures bâtardes, appauvries, la flamme allumée par Dieu, cette flamme céleste et sincère, l'amour de la famille, n'est pas éteinte. Il y a encore des mères chez les gitanas malgré l'exemple de la Miraba.

L'officier remit le gitano aux mains de l'Anglais. Adonis le prit en croupe. En partant nous entendîmes des cris joyeux, presque fous, c'était l'enterrement de la Miraba. Je crois vous avoir déjà dit que l'idée de la mort n'a rien de sinistre et de lugubre pour l'imagination espagnole; à peine eut-on mis sur son séant le cadavre de la sorcière, que ce fut une jonchée de feuilles et de fleurs dont les gitanos inondèrent son lit, on la prit, on la lava et on la porta ainsi à visage découvert jusqu'à sa fosse à un petit cimetière au bord de la route. On avait croisé deux

palmes vertes à ses pieds; le cercueil était couvert d'herbes et d'églantines. Cette fois ce n'était plus ce sommeil hideux qui nous avait fait tant peur dans la chambre de la vieille; c'étaient le calme, le repos : la Miraba me parut dormir.

Le soir même, Pepillo était dans les bras de la *Chicita*, et la pauvre fille l'embrassait avec des larmes. Le malheureux enfant avait l'air de la faim personnifiée, ses dents claquaient la fièvre, sa chemise tombait en lambeaux. Le frère et la sœur eurent d'abord beaucoup de peine à se reconnaître. Sir Georges institua Pepillo son postillon, et donna l'intendance de sa cuisine à Adonis. Pour la Chicita, elle pâlissait visiblement, chaque fois qu'il était question de la Miraba et joignait les mains en s'écriant :

— *Dios mio!*

Cette exclamation adressée à Dieu tant de fois par la *gitana*, avait enfin été entendue ; [illegible] [illegible] de cette ell[illegible]

odieuse sorcière de l'île de Léon, qu'au dire du moindre habitant de San Fernando, le gibet réclamait au lieu de la mort pour sa victime.

Nous allions tourner le coin de la principale rue de San Fernando, quand je me rappelai l'Observatoire.

Cet observatoire fondé à Cadix en 1696, a été transporté à San Fernando, ses machines et ses appareils méritent l'attention. Mais ce qu'il offre de plus curieux certainement c'est sa vue comparable au moins à celle de la Tour des Signaux. De la plateforme de cet observatoire où nous montâmes avec le respectable professeur qui le dirige, nous découvrions Rota, Puerto-Real, Medina Sidonia, Chiclana, Cadix et le Trocadéro dont la pointe brune semblait se rapprocher de nous complaisamment. Tout ce panorama était semé de vignes, de cactus, de nopales (1), de palmiers, de plants de can-

(1) Le Nopale, arbrisseau précieux pour la culture aujourd'hui presque délaissée de la cochenille.

nes, il était suave et fait pour reposer l'œil d'un anachorète. Le professeur nous raconta que de ce point élevé ses collègues et lui avaient pu jouir quelques années auparavant, d'un bien terrible spectacle, de celui du naufrage du *Suffren* brick français échoué là, sous leurs yeux, dans l'hiver de 1838. Ce fut pour eux une horrible désolation, tous les secours étaient devenus inutiles. Le navire se brisa, je crois, vers la pointe du Trocadéro.

Nous reportâmes nos regards vers Chiclana, petite ville semée de maisons de campagne blanches et coquettes, elles ressemblent aux villas et aux bastides marseillaises, l'aloës élève sa tige aigue près de leurs murs. Chiclana c'est le Saint-Cloud de Cadix, on retrouve ce village en passant le pont de Zuazo. Ce pont forme la seule communication avec le reste de la Péninsule. Le terrain que nous avions sous les yeux du haut de ce belvédère que je ne pouvais encore me ré-

soudre à quitter, était fangeux, d'un vert glauque, coupé çà et là de canaux, les raisins que l'on récolte en cette campagne passent pour les meilleurs des environs de Cadix. Tout ce sol, ou pour parler peut-être plus convenablement toute cette conquête sur le sol cache un travail curieux, la mer couvrait cette plaine et on y rencontre chaque jour des bancs d'huîtres et de coquillages.

Cependant quatre heures du soir venaient de sonner, Cadix qui nous semblait de cette tour un large vaisseau retenu à la mer par une infinité de cables, se couvrait de nuages épais et lourds. Nous prîmes congé du savant modeste qui nous avait fait voir cette école d'astronomie dans ses plus petits détails, et nous rejoignîmes Cadix au grand train de nos chevaux. Mon intention n'était que d'y séjourner deux heures, on m'apprit bientôt à mon grand étonnement que l'*Oceano*, bateau à vapeur français qui était en rade

partait dès cette nuit même pour Gibraltar.

— Je vais donc vous quitter, dis-je à sir Georges, je vais vous quitter pour aller voir vos compatriotes! Gibraltar, c'est un quartier de Londres sur un rocher, Gibraltar, ce n'est plus l'Espagne, c'est *vous autres* ! Or, en fait d'Anglais j'ai toujours préféré les individus à la nation ; libre à vous, mon cher, de traiter ainsi la France!

Sir Georges ne répondit rien, soit que mes paroles l'eussent affligé, soit que la durée de mon séjour près de lui lui tint au cœur.

— Et *Chicita ?* me dit-il.

—Je n'y songeais plus, mais il vaut mieux que vous y songiez pour moi.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est heureuse maintenant, et que vous l'aimez ; c'est tout. Vous m'aviez pris pour son médecin, je renonce à mon emploi.

—Je vous soupçonne fort d'être amoureux de ma bohémienne !

— C'est possible.

—Et vous ne voulez pas de ses baisers pour honoraires?

— Je ne suis Mesmer, ni Cagliostro, je pars.

— Où nous reverrons-nous donc? demanda l'Anglais avec tristesse.

— Je ne sais trop, mais à Bath par exemple, j'irai l'année prochaine, et je vous y donne rendez-vous à *Spring-Gardens*.

— C'est peut-être poétique, mais ce n'est pas possible. Vous irez en Orient.

— J'ai assez des voyages, je lirai ceux de Robinson, cela me suffit.

— Allons, je vous connais. vous aimez la *Chicita !*

Je ne répondis plus à sir Georges, mais je montai avec lui en *falucho*, et dans quelques minutes nous nous trouvions sur le bateau à vapeur venu de Marseille, l'*Oceano*.

Ce bâtiment était loin de valoir le *Phénicien* comme beauté, le *Phénicien* également sorti de Marseille est certainement l'un des plus charmants navires que j'aie vus. Ses rampes d'acajou terminées par de belles boules en cristal, ses cabines peintes comme un panneau de salle à manger; ses plafonds à caissons, son aspect galant et propre m'avaient frappé dans la baie de Cadix depuis deux jours qu'il y était arrivé, mais il ne savait pas encore quel jour il lâcherait sa vapeur et glisserait comme une flèche vers Gibraltar, ce rocher de Calpe dont à l'avance je voyais se dresser le fantôme noir devant moi. J'arrêtai donc mon passage sur l'*Oceano*, et demandai au capitaine à quelle heure nous devions partir.

—Impossible pour ce soir, me dit-il, voyez ces nuages au-dessus du port de Sainte-Marie. Ce sera pour demain à neuf heures du soir, tenez-vous prêt.

Les nuages que me montrait le capitaine

formaient alors en effet une sorte d'immense baleine noire au-dessus de Santa-Maria, et je ne sais pourquoi je les bénis au fond du cœur. Sir Georges était radieux, il ne doutait pas que je n'acceptasse son invitation de dîner et de coucher à sa villa de Santa-Maria.

Je laissai à bord mon domestique et mes malles, puis je me jetai dans une barque; mais sir Georges fut bien surpris quand j'ordonnai au batelier de me déposer à Cadix.

Il ne manqua pas de crier beaucoup à l'ingratitude, il prétendit qu'il ne me quitterait pas. Adonis et Pepillo rejoindraient la *Chicita*, poursuivit-il, mais il resterait à dîner avec moi dans ma *fonda*.

Je ne m'occupai plus que de bien traiter sir Georges, tout en blâmant ce sublime effort de l'amitié, et en le priant de n'en rien faire.

La scène entre Chicita et son frère, dont j'ai parlé, cette reconnaissance si douce et si

bonne pour le cœur de sir Georges n'avait pas encore eu lieu, ce fut Adonis, le nègre, qui vint nous l'apprendre dans la soirée, au moment où j'allais prendre le frais à l'Alameda avec son maître.

— Elle est ivre de joie, folle de bonheur, nous dit-il, seulement elle vous en veut de l'avoir quittée ce soir, de vous être soustrait à ses remercîments, vous et le *docteur* dit Adonis en se tournant vers moi avec un sérieux qui me fit pouffer de rire. Mais elle veut vous récompenser, ajouta-t-il, et elle m'en a chargé.

Nous suivîmes Adonis chez un tailleur dont la boutique était voisine de l'Alameda, je ne pouvais trop comprendre ce que le digne serviteur noir de sir Georges voulait, je trouvai le tailleur sorti, son garçon l'excusa de cette absence en disant que son maître était *régidor*.

— Un tailleur *régidor ?* repris-je, peste, voilà un magistrat qui d'après les derniers

troubles doit se croiser encore moins les bras que les jambes ! Et que voulais-tu demander à ce *maestro sastre* (1), mon brave Adonis ?

— Une paire de guêtres pour vous, une paire de guêtres que la Chicita veut vous offrir pour payer le prix de votre consultation.

Je crus que j'allais avoir un spasme en me livrant au rire effréné qui suivit chez moi ces paroles d'Adonis ; mais le nègre hocha la tête et me dit :

— Ecoutez donc, monsieur, ce sont des guêtres piquées sur cuir et velours par Rodriguez Gil, le premier tailleur de Cadix ! deux Anglais ont voulu lui marchander l'autre jour cette paire incomparable, mais le fier Rodriguez comptait les offrir au fils du consul de Danemarck qu'il connaît, la Chicita l'a su par moi, et elle vous en fait présent.

En même temps Adonis fit un signe au premier garçon de la boutique, et je vis extraire

(1) Maître tailleur.

les guêtres d'un immense coffre orné de perroquets et d'oiseaux mouches peints à la colle.

Et par ma foi les guêtres étaient admirables, le cuir en était souple, onduleux, les lignes étaient de velours rouge, et les aiguillettes d'excellent cuivre.

— Puisque la *Chicita* tient absolument à me chausser !.. répondis-je en me prêtant de bonne grâce à cette toilette devant sir Georges... J'entendis alors un éclat de rire bruyant à deux pas de moi, et je vis la Chicita une grenade en main, qui semblait aussi heureuse de son escapade qu'une petite fille hors de sa classe, ou une biche de Windsor loin de sa hutte.

La bohémienne échangeait alors un coup d'œil d'intelligence avec le nègre, elle prit bientôt le bras de sir Georges comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie, et faisant claquer ses doigts en guise de castagnettes, elle nous demanda si nous n'irions pas voir

danser au théâtre du *Balon* une cachucha avant de souper.

— Nous soupons, repris-je, et chez qui donc?

— Chez vous *caramba* ! répondit-elle sans se déferrer, Adonis et moi nous avons donné des ordres pendant votre promenade. L'hôtel est assez grand pour nous héberger cette nuit, et d'ailleurs nous espérons bien que vous ne dormirez pas !

Je regardais la gitana comme on regarde une fée... si toutefois nous en regardons ailleurs que dans la fumée rose de nos rêves. La *Chicita* portait la mantille et la grenade au coin de l'oreille ; son petit pied était divinement fait et non moins bien chaussé, c'était la *gracia andaluz* dans tout son charme. Elle tenait sous le bras un petit carton que je n'avais pas encore remarqué ; avant de quitter la boutique du tailleur elle l'entr'ouvrit et m'y fit voir une foule d'emplettes enfantines : c'étaient des rubans, des jarretières,

des boucles d'oreille sans valeur, un cœur de la Virgen en argent formant un ex-voto, un petit poignard de poche et des cigarettes.

— Tout ceci est pour vous, me dit-elle, vous nous quittez, il faut bien que vous vous souveniez de vos amis?

Comme elle me vit alors quelques larmes dans les yeux elle me prit le bras d'un côté, et donnant l'autre à sir Georges, elle nous eut mené bientôt devant le théâtre où Cécilia Marquez dansait en effet ce soir-là la *cachucha.*

Le théâtre du *Balon* n'a rien de pompeux, c'est un théâtre de troisième ordre pour un Français, mais en revanche il a de jolies danseuses. La scène représentait un salon en papier bleu à étoiles d'or comme la salle d'une mairie, je crus qu'on allait y faire un mariage. Cécilia Marquez me parut une assez belle créature, mais l'air tantôt vif, tantôt langoureux de la *cachucha* était assez

mal accompagné par l'orchestre, nous sortîmes et regagnâmes la fonda.

C'est une bien triste chose qu'une chambre d'auberge au moment de l'arrivée, mais je crois pouvoir assurer qu'à l'heure du départ son aspect n'est pas moins insupportable. Ces malles fermées, ce lit banal où vous avez rêvé peut-être de votre belle et où d'autres s'en vont dormir après vous, ce balcon où s'est fanée la dernière fleur de *pascua* achetée au marché pour vous donner hélas l'illusion d'un jardin, des lettres reçues, d'autres cachetées, la dernière bougie que vous avez brûlée; l'habit de voyage que vous devez bientôt reprendre, tout vous avertit que vous n'êtes qu'un étranger! Près de ma chambre il y avait un salon assez vaste, c'était là qu'on nous avait servi le souper auquel, je dois le dire, sir Georges et la Chicita firent plus d'honneur que moi.

Sur la fin de la collation, je reçus de la part de l'acteur don Léandro Lugar, un exem-

plaire du *Mercader flamenco,* le Marchand flamand (1) ; c'est sous ce titre qu'on nous avait fait l'honneur, à M. Mallefille et à moi, de traduire le *Neveu du mercier*, donné l'année même au théâtre du Vaudeville. Je regrettai de ne pas avoir vu la représentation de cette pièce où don Léandro Lugar était, disait-on à Cadix, fort remarquable.

En général, je me plais ici à le répéter, depuis mes lettres sur Madrid, les acteurs espagnols sont, pour la plupart, (ceux du moins qui tiennent les premiers rôles) des gens d'éducation et de goût ; plusieurs d'entre eux ont de l'érudition, de l'esprit, et il n'est pas rare de les voir souvent corriger les fautes échappées à un auteur. Ajoutez à cela que le préjugé est beaucoup moins absolu en Espagne que chez nous, et vous comprendrez que le théâtre ne soit pas encore un lieu aussi décrié aujourd'hui que ne l'a fait de son temps l'auteur de *Gil-blas*.

(1) *Cadiz. Galeria de las obras dramatica.*

L'appartement de mes hôtes était préparé, mais les cigarettes, le thé, les histoires de la *Chicita*, et par dessus tout l'invincible regret que j'éprouvais à quitter Cadix, m'empêchaient ainsi que mes convives de songer à l'heure. Il fut convenu que pour employer notre dernière journée hors la ville où les gitanos chantent si magnifiquement la *Playera* dans le faubourg qu'ils habitent entre les prisons et la porte de Terre, nous irions tous trois visiter à Chiclana le fameux matador Montès. Chicita se faisait une vraie fête d'être du voyage, non pour Chiclana qu'elle connaissait, mais pour le roi des Toreros qu'elle n'avait vu qu'une seule fois à Séville.

Arrivés à Chiclana le lendemain à dix heures, nous nous fîmes indiquer par le guide du *barco* (1), qui venait de nous conduire à la ville du célèbre montès, la demeure de ce

(1) Barque à deux rameurs.

digne successeur des Romero , des Pepe Illo et du grand Costillares.

Cet homme nous montra une maison de fort bonne mine , avant laquelle, au milieu de buissons de lenstisques disséminés sous une futaie assez belle , nous avions remarqué un grand jeune homme qui avait semblé nous saluer d'un air de courtoisie et d'intelligence. Je ne le reconnus que lorsqu'il vint nous introduire chez son parrain : c'était Redondo, le filleul de Montès, celui-là même que j'avais rencontré sur le bateau à vapeur de Séville à Cadix. Redondo sonna une petite cloche, et nous vîmes bientôt venir à nous un cavalier d'apparence assez musculaire, c'était le comte F... de Cadix qui était venu déjeûner avec son ami le *torcro*. A peine la porte venait-elle d'être poussée dans la cour que seize à vingt chiens se mirent à aboyer sur toutes les gammes , malgré le fouet de Redondo, qui ne nous fit pas moins, en l'ab-nce de son oncle , les honneurs du lieu

avec le comte de F..., un des plus beaux hommes que j'aie rencontrés, mais aussi, comme je l'appris plus tard, un des maris les plus infortunés de Cadix. Cet élève de Montès avait pour le taureau une passion telle qu'il n'avait pas même l'air de s'apercevoir des grotesques jeux de mots auxquels son existence dans cet art, jointe à ses infortunes conjugales, l'exposait près de ses malins compatriotes. L'Andalou est railleur de son naturel, et le comte de F... n'était jamais épargné.

Ils l'avaient pu voir pourtant empoigner vigoureusement un taureau par les cornes dans la principale rue de Tarifa où tous les dimanches on lâche ces animaux, aux risques et périls des habitants ; ce trait de vigueur et de courage avait rendu le comte un *aficionado* (1) furieux. Il comptait, comme nous, demander à déjeûner au propriétaire de la villa ; mais le malheur voulut que ce jour-là

(1) Amateur.

Montès eût précisément quelques affaires à Puerto-Réal ; le comte se vit donc obligé de prendre sa leçon de Redondo.

Cette *leçon* recommença bientôt entre eux devant nous ds la façon suivante :

Il y avait dans la salle où nous nous trouvions un demi-taureau en carton avec cornes et devises comme à la course ; Redondo entra dans ce mannequin jusqu'aux jambes, et commença à donner une chasse vigoureuse au noble comte. Celui-ci tenait l'epée d'une main, et le petit drapeau *(moleta)* de l'autre; avec le drapeau il agaçait Redondo à le rendre fou. Un instant je crus que ce Redondo allait encorner le pauvre Andalou : je prenais ce dernier pour le roi don Sébastien de Porugal, ni plus ni moins ; on sait que,dans son temps, il était assez vaillant à ce jeu-là. Toute la leçon se donnait d'après les règles les plus strictes de la *Tauromaquia* écrite par Montès lui-même, et dont ce professeur d'un nouveau genre avait bien voulu me gra-

tifier à sa descente du bateau de Séville.

Ce livre imprimé à Madrid en forme de brochure in-12, chez José Maria Repullés (1836), est écrit par *el celebre lidiador* Montès (Francisco); c'est un traité de tauromaquie complet. Il renferme d'abord une table alphabétique très-utile pour l'amateur qui court le risque et l'honneur de pareilles luttes. Vient après un discours apologétique (historico-apologetico) sur les fêtes de taureaux, leur origine, leur progrès et leur déchéance, le tout par le même Montès. Le premier matador de l'Espagne, à l'heure où j'écris ces lignes, y repousse avec force le reproche de barbarie dont quelques esprits chagrins ont flétri ces jeux de la vieille Castille. Les boxeurs anglais et leurs combats dégoûtants sont flétris très énergiquement par Montès; décidément il est l'ennemi du pugilat. Les réformes proposées par lui dans la troisième partie de son livre portent surtout sur les *picadores*, et sont curieuses; il les

dénonce au futur *fiel* (préposé) de la plaza , et dévoile leur poltronnerie raffinée.

La salle était ornée de plusieurs esquisses à la plume dues sans aucun doute à des *aficionendos* en peinture comme ils l'étaient en tauromachie , car elles étaient loin d'être brillantes. Dans l'une on voyait le fameux Sevilla faisant ployer le taureau jusqu'à terre sous le seul poids de sa lance ; dans un autre, un torero fameux , dont le nom m'échappe , conduisait l'animal comme un chien en lui opposant sa montre au lieu du drapeau ; il y avait un petit dessin ou montès appuyait le pied sur la nuque d'un taureau noir de Veragua. Mais celui qui me fit certainement le plus d'impression fut une sorte d'estampe relevée au bistre , où l'on voyait un malheureux matador cloué au mur de la plaza entre les cornes de l'animal, de telle sorte que le premier jet de son sang allait rougir la cocarde du taureau, son fier vainqueur.

— Quel est cet homme? demandai-je à Redondo.

— C'est ce pauvre Pepe Illo, répondit-il ; sa mort tragique a produit à la fin des chansons et des gravures. *Mi Dios !* ce n'est pas lui que je plains puisqu'il mourait au champ d'honneur; c'est sa *manola* qui ne put ce jour là avoir la cocarde. Vous savez que c'est un usage des toreros : la *manola* met sur ses cheveux la cocarde de son matador, qui la lui passe alors galamment sur les gradins. Or la Rita Diaz (c'était le nom de l'amante de Pepe Illo) en avait déjà neuf quand arriva la fin du pauvre lutteur. La dixième ne put jamais se retrouver, bien qu'on l'eût vue rougie de son sang; on ne sait ce qu'elle devint. Mais ne parlons pas de ces malheurs-là; et puis ne dit-on pas que Pepe Illo avait fait remettre la course déjà trois fois parce qu'il avait peur de ce taureau-là ! Il est de fait qu'il y en a de fort laids (*muy feos*); on ne sait par où les prendre !... Moi, par exemple, continua le

filleul de Montès en remettant le masque de carton armé de cornes qu'il venait d'ôter, que dites-vous de moi sous ce capuchon ?

— Je dis que ce n'est pas moi qui vous ouvrirais la porte du *toril* J'aurais trop peur...

Combattre le taureau n'est rien, reprit-il ; c'est à l'empêcher de nuire que s'appliquent nos efforts, Les picadores, que nous devons protéger suivant les lois de la course, nous donnent souvent bien du mal ; il y en a de si vieux, d'autres de si poltrons ! Quant à moi, tenez, j'étais encore banderillo l'année dernière. A la bonne heure ! voilà un métier où l'on ne saurait trop avoir du jarret ! Un manolo maladroit a failli me faire éventrer par le taureau : au moment où je le fuyais, et lorsque j'allais franchir la barrière, cet imbécille *(tonto)*, qui tournait alors assez impertinemment le dos à l'arène et causait avec un vieil amateur, ayant fait soudain volte-face, je n'eus que le temps de jeter mes deux bras à son cou : mais je vous promets qu'il se sou-

viendra de l'accolade, car j'ai pensé l'étouffer.

Redondo nous raconta une foule de traits relatifs à ce jeu brillant de la plaza, que tant de héros, depuis le Cid, honorèrent de leur protection, depuis Charles-Quint jusqu'à Ferdinand VII : celui du pauvre Grégorio Nisas (seconde épée), c'est-à-dire venant en second après le premier matador, me paraît digne d'être consigné ici comme pouvant donner une juste idée de la superstition espagnole.

C'était à Malaga ; il y avait course ; seulement cette *corrida* tombait juste un vendredi. Or, dans le calendrier des toreros, le *vendredi* et un *taureau noir* sont deux rencontres néfastes. Le bruit se répandit bientôt par la ville que le taureau contre lequel Grégorio Nisas devait combattre était un taureau noir de Colmenar-Viejo, près de Madrid. Il n'en fallut pas davantage pour paralyser le courage du matador. Il s'en fut trouver l'alcade,

le chef politique et le directeur des hospices, et devant ce conseil des trois, non moins formidable à ses yeux que celui de Venise, il déclara s'abstenir pour le lendemain. La course fut remise au dimanche suivant, et pendant la journée qui le précéda, on vit souvent Grégorio Nisas se promener d'un air rêveur et soucieux autour de l'étable et du *toril* : il craignait d'y entrer et d'y rencontrer son taureau noir. A la fin, enhardi par quelques verres de xérès, il s'en fut examiner son ennemi.

C'était, en effet, un magnifique taureau noir : cornes fines, large encolure, naseaux qui semblaient lancer la flamme... Un instant notre matador eut peur, et cependant il était cité pour sa force, son adresse et ses succès.

Tout d'un coup, et en approchant sa lanterne des flancs du taureau, — car il était alors huit heures du soir, et l'obscurité du toril était profonde, — Gregorio poussa un

cri : il venait de voir une belle tache blanche sur le côté gauche de l'animal, près du cou.

— *Viva Dios !* murmura-t-il en remettant la lanterne au *baquero;* maintenant je n'ai plus peur.

Et en effet, le lendemain, c'était un terrible lutteur que Grégorio Nisas; la course n'était pas encore à la moitié qu'il avait déjà délivré trois *picadores*, arraché deux cocardes et ramassé le mouchoir de deux comtesses. Montès lui-même, Montès, mon oncle, qui assistait à la course, lui battait des mains, car Grégorio était son élève.

La porte du toril s'ouvrit de nouveau, et le taureau noir parut.

Dès le premier coup de lance qu'il reçut d'un picador, il devint furieux comme un lion, et, s'élançant d'un bond, il s'accula contre les barrières de l'amphithéâtre. Après s'être frotté quelques minutes contre ces planches mouillées de la pluie de la veille, il s'élance de nouveau ; mais alors aussi le mal-

heureux Grégorio Nisas pâlit : le taureau qu'il avait devant les yeux, et qui le menaçait de ses deux cornes effilées, était entièrement noir, sa tache avait disparu.

Un cri sourd partit de la poitrine du matador ; un nuage passait alors devant sa vue ; ses genoux tremblaient ; sa main lâcha le drapeau.

Le taureau courut à lui avant que Grégorio Nisas eût pu seulement lui opposer la pointe de son épée ; on crut un instant que c'était une feinte du matador ; mais un frisson de glace circula dans tous les gradins quand on le vit reculer et tendre les mains d'un air effaré devant la loge de l'*ayuntamiento* (municipalité).

En ce moment aussi une grêle de cannes, de chapeaux, de pierres fondit sur le malheureux ; mais, chose inouïe ! la plupart des projectiles frappait juste sur le taureau comme autant de banderilles, et ranimait sa fureur. Les *capeadores* et les *bandilleros*

faisaient en vain leur devoir : l'un d'eux ramassa l'épée de Grégorio, qui était tombée à terre, et la lui replaça dans la main droite. Vous eussiez dit une statue de cire pour l'immobilité et la pâleur. Voyant enfin que le taureau se ruait sur lui, il chercha à le frapper, comme de coutume, en portant le pied gauche en avant ; mais en ce moment même, voyez le malheur ! il rencontra une pierre qui le fit rouler, et le taureau, la seconde d'après, trépignait sur l'habit à paillettes du pauvre Grégorio.

Cet affreux taureau était véritablement noir, et c'était l'ayuntamiento de Malaga qui, dans sa tendre sollicitude pour les plaisirs de ses habitants, lui avait fait peindre de son mieux cette tache blanche à la détrempe.

En général, fit galamment Redondo en terminant cette histoire, le *noir* n'est pas de mon goût. Aussi cette jolie demoiselle aux joues roses m'effraierait-elle moins que le plus noir des taureaux de Veragna.

— Au fait, elle est fort bien, cette petite, ajouta le comte en voulant remettre sa veste andalouse et s'éloigner.

La Chicita rougit; et, par forme de vengeance, elle pria le comte de F... de daigner *faire* à son tour le taureau contre le filleul de Montès. Il entrait en ceci un malicieux plaisir pour la gitana, qui avait cru lire à l'avance, sur le front du noble comte, sa *prédestination* à ce rôle de minotaure.

— Quelles cornes! s'écria Redondo quand le comte eut endossé le capuchon de carton peint qu'il portait lui-même un quart d'heure auparavant.

Ainsi *taureaufié* (qu'on me passe le mot) le digne Andalou était en effet curieux. Redondo lui portait des coups pressés, furieux, se servant de son épée de bois et de son petit drapeau rouge. Chicita, sir Georges et moi nous riions aux larmes, et l'élève de Montès se croyait obligé de nous faire rire : il se démenait et suait dans le harnais: Redondo, persi-

fleur comme tous les Andalous, feignit de le trouver détestable, et, donnant un coup de sifflet par la fenêtre, il se mit à crier après de toutes ses forces :

— *Los perros ! los perros ! (les chiens ! les chiens !)*

Ce cri ignominieux, qui ne se pousse jamais à la course que contre les taureaux lâches et mauvais, animait le comte, qui cherchait sérieusement à piquer Redondo avec ses cornes. Chicita et sir Georges faisaient le public, moi je représentais l'*ayuntamiento*, et m'étais coiffé d'un large berret de laine rouge. Voilà que tout d'un coup nous entendons des hurlements d'enfer. C'était la meute véritable de Montès qui avait rompu ses entraves au cri poussé par le facétieux Redondo. Tous ces chiens se précipitèrent dans la salle, les uns par la porte, d'autres par la fenêtre, qui était alors entr'ouverte, et se mirent à la pourchasse du comte de F...En un instant le malheureux

taureau avait jeté loin de lui les insignes de profession, et,sur un signe du filleul de Montès, la meute était rentrée dans le devoir.

Il était temps de prendre congé de Redondo et de Chiclana ; l'heure de mon départ avançait. Nous rejoignîmes Cadix à la tombée de la nuit ; Cadix l'aimable ville où j'avais passé de si longues heures à contempler cette mer qui ce soir-là allait m'emporter. La brise était douce, le ciel étoilé , le temps aussi calme qu'il paraissait orageux la veille. Le capitaine de l'*Oceano* n'avait plus aucune excuse à alléguer, bien qu'en général les navires français ne s'en fassent faute , attendu qu'ils ne partent et ne lâchent leur câble ou leur vapeur que lorsque leur contrebande est chargée.Sur les planches de l'*Oceano* tout le monde parle français, et le moindre marin me paraissait un ami. Le capitaine Combes était un galant homme ; il voyageait avec son frère, qui était le second du bâtiment. Nous dînâmes à bord avec eux , sir

Georges, Chicita et moi ; il y avait avec nous le mécanicien du bateau, homme fort instruit, mais qui était loin à coup sûr d'aimer l'Espagne. Avec des marins, on parle hautement et à cœur ouvert ; avant le dessert nous étions amis.

Pendant que le capitaine donnait des ordres, je restai avec Chicita et sir Georges, sur le pont ; Cadix était à notre gauche, le Puerto-Réal étalait à droite sa longue ligne blanchâtre.

— Demain, au lever du jour, nous serons à Gibraltar, s'il plaît à Dieu, dit le capitaine en serrant la main à l'un de ses amis espagnols, qu'une barque attendait pour le ramener à Cadix.

Le batelier de celle de sir Georges vint l'avertir aussi qu'il était prêt.

— Je vous quitte donc. et pour bien longtemps peut-être !...dis-je à Chicita, en lui montrant le *barco* qui l'attendait.

La Chicita ne répondit pas ; mais, prenant

à sa ceinture une petite bourse de cuir, elle la jeta à l'homme de la barque.

— Que faites-vous? demandai-je.

— J'obéis à sir Georges, répondit-elle; je renvoie le batelier.

— Eh quoi! vous iriez?...

— Avec vous et lui, *senor francès*, à Gibraltar. J'ai déterminé sir Georges à vous faire la conduite.

Le capitaine sourit : il avait déjà reçu le prix du passage de nos deux amis. Au même instant, je vis sortir de la seconde cabine, celle des domestiques, un visage noir qui me souriait en m'étalant une rangée de dents fort blanches. C'était Adonis : il m'offrit un verre de rhum et des cigares. Six minutes après nous étions en mer, et tous les matelots de mon pays entonnaient le chœur du *Châlet* de mon ami Adam.

XL.

A M. Victor Hugo.

GIBRALTAR.

. . . .

Quelques heures avaient suffi pour nous transporter, à la lettre, d'Espagne en Angleterre.

Gibraltar a la forme d'un lion couché. La queue du monstre de pierre regarde la pointe d'Afrique ; la tête est vers celle d'Europe ; les flancs font face à Algésiras.

Ceci est si peu une métaphore que les peintres d'aquarelle fixés dans cette ville (le bazar de tant d'autres villes) ont cru devoir conserver au rocher la figure du lion. Ses ongles allongés étreignent la mer, il la domine de l'œil et semble la tenir sous sa garde. On voit de ces aquarelles dans les boutiques et au-dessous d'elles l'inscription suivante en latin : *Servat Leo.*

A huit heures du matin et après une traversée excellente sur l'Océano. notre navire à vapeur français, nous aperçûmes le bloc énorme entouré de brouillards et conservant quelques maigres lumières à sa crête. Les canons anglais le couronnent de toutes parts, ils serpentent du haut du roc, à ses côtés, à fleur d'eau, cachés ici entre des massifs de lauriers roses, plus loin ouvrant leurs bouches au-dessus de l'aloës. Gibraltar s'étale sous cette guirlande formidable, sous ces créneaux de fer échelonnés d'habits

rouges. D'ici, l'Angleterre jette un regard despotique sur la Méditerranée.

A moins d'avoir visité cette position, nul homme n'en devinerait la force. Ajoutons que la statistique elle-même doit s'étonner de ce qu'Albion en a su faire. Dans ces chemins frayés autrefois par les singes et par les chèvres, l'Anglais a établi des promenades et des routes : ce roc n'est plus un roc, c'est un jardin. Seulement l'Angleterre a implanté ici ses habitudes égoïstes, son thé, son opium, ses journaux, sa faïence, sa contrebande lui venant de tous les ports. Du sein de ces allées sablées comme celles d'un parc, de ces *prospects* modelés sur Richmond ou Kew, elle examine avec orgueil la population mêlée qui couvre ses rues ou les lignes les plus âpres de son rocher.

A peine entrés dans la ville, après les préliminaires soupçonneux et compliqués de la douane, vous vous trouvez en effet en pleine Babylone. Des Turcs, des Maltais, des Juifs,

des Italiens, des Anglais, des Grecs et des Espagnols tourbillonnent autour de vous, chacun dans le costume de son pays, de sa ville; vous entrevoyez le caftan, la calotte grecque, la simarre rayée, les babouches, les chapelets, les voiles des femmes de Tanger et jusqu'à ces immenses chapeaux de vieilles miss anglaises qui en font autant de caricatures puritaines. Si vous êtes chasseur et que vous connaissiez quelques *gentlemen* ou des officiers de la garnison, les singes vous attendent sur la montagne qui porte leur nom, les singes de Gibraltar que vous pouvez voir, en attendant, empaillés chez quelque naturaliste. Ici les noms français sur les enseignes sont chose inconnue; l'orgueil anglais va jusqu'à penser que nous n'arriverons pas jusque-là; pour l'Espagne, elle est un peu mieux traitée, et l'échange actif de la contrebande daigne consacrer quelques uns de ses usages. Au lieu des mots

d'*hôtel* et de *fonda* vous lisez *house ;* au lieu de *rue* et de *calle* vous avez *street.*

Dès le premier coup d'œil, la ville annonce qu'elle vit sous l'empire de la réforme; les églises y sont nues, et il n'y a ici d'autre édifice que la Bourse. Le nom des fondateurs presque tous juifs, ou Anglais, est gravé sur des tablettes de marbre dès l'entrée de ce bâtiment sans aucun style, mais commode, aéré, fort propre, comme tout ce que l'Anglais se bâtit. Des officiers en bel uniforme passent çà et là sur des chevaux frères de ceux d'Anderson. Les Anglais font tout ce qu'ils peuvent pour échapper à l'ennui ; ils ont une bibliothèque, des cafés, une place d'armes, un jeu de paume. D'élégantes bastides, de petits cottages fermés par de blanches barrières, s'ouvrent le jour à ces élégants sauvages de la côte, qui se plaignent pourtant et ne manquent pas de comparer leur sort à ceux des déportés de Botany-Bay.

La musique des régiments s'épanouissait

de toutes parts en fusées sonores lorsque nous entrâmes dans la ville. La propreté des rues, des squares, des auberges et des boutiques ne peut certes manquer de charmer un voyageur qui a quitté l'Espagne de la veille; malheur à lui seulement s'il entrait dans cette ville un dimanche! Le dimanche à Londres, le dimanche morne, le dimanche anglican, avec son livre de quaker sous le bras, n'est rien près d'un dimanche à Gibraltar! Le consul nous racontait que ce jour-là le prêche et le temple étaient les seuls maîtres, tellement maîtres et dominateurs, qu'un pauvre Écossais se pendit après une punition militaire qui lui fut infligée au sujet d'une infraction commise envers la discipline. Il avait, le dimanche, joué aux cartes sur un tambour avec un Maltais. Le dimanche anglais, sous ce beau ciel espagnol, doit paraître bien dur à ces malheureux soldats. Les émanations d'Espagne et d'Afrique leur arrivent avec les brises de la côte; ils ont vis-à-

vis d'eux Algésiras, abreuvé d'une manière splendide par l'eau amenée d'un quart de lieue à l'aide d'un aqueduc en pierres de taille ; à leur droite, les lignes de Saint-Roch ; à gauche, les côtes d'Espagne courant jusqu'à Malaga ; ils comptent dans leur bassin tous les pavillons de l'univers, et à l'intérieur de la ville, toutes les populations du globe, vagues sonores, actives comme les vagues turbulentes d'un bal masqué. Ils ont sous les yeux le spectacle de l'ivresse et du brigandage, un ramas de gens dignes du bagne et vomis chez eux par les ports d'Espagne, de Barbarie et d'Egypte ; et il leur faut demeurer aussi sobres, aussi exemplaires devant ce spectacle journalier que s'ils se promenaient encore sur les trottoirs de Londres. Le vent d'est et le dimanche, voilà les deux fleaux de la garnison de Gibraltar. Ce vent d'est est desséchant ; il agit principalement sur les natures du Nord, et il leur donne la fièvre et le marasme. Le jeune officier que sir Georges

aborda avec moi à notre arrivée sur la grande place me parut échappé à la fièvre jaune tant il était chétif. Comme pour entrer dans la ville il faut fournir la caution d'un habitant, sir Georges, mon ami, avait pensé naturellement à celui-là.

— N'allons-nous pas visiter l'*Alameda* avec monsieur ? dit sir Georges en me présentant à ce nouveau compagnon ; je n'ai pas vu Gibraltar depuis 1832, et le parc a dû grandir.

Ce mot de *parc* a de quoi surprendre devant le rocher de Calpe, l'une des colonnes d'Hercule. Nous suivîmes cependant l'officier, et nous vîmes bientôt des barrières comme on en trouve sur les chemins de Londres ; elles contrastaient toutes avec la chaude enluminure du terrain.

Des chevaux anglais et des calèches égayaient cette promenade aux fonds africains, au sol macadamisé ; il ne tenait qu'à moi de me croire à Windsor ou à Hampton-

Curt. De temps à autre je découvrais la gueule d'un canon sous une touffe de genêts d'Espagne ; un peu plus loin un rempart de géraniums et de figuiers brûlés du soleil me cachait un groupe d'*higlanders*.

Nous montions toujours comme s'il se fût agi de conquérir la montagne des Singes, conquête glorieuse pour un touriste, mais un peu ardue par l'intensité de la chaleur.

Nous arrivâmes enfin à un petit pavillon chinois, où mes deux anglais s'assirent, pendant qu'un nègre que je n'avais pas vu nous précéder, débouchait le *porter* en cet endroit. Laissant à sir Georges le plaisir d'une causerie plus intime avec son ami, je tâchai de m'isoler des sentinelles rôdant autour de ce square de feuilles ; je gravis la pente la plus escarpée, et je vis bientôt le travail patient du génie anglais sur cette couche aride et fauve.....

Il semble que sa vanité d'horticulteur s'en soit mêlée. C'est un vrai décor d'opéra que

le goût peut critiquer, mais qui n'en est pas moins une victoire remportée sur cette lande monstrueuse. Imaginez ça et là de larges aspects et des arbres nains, des kiosques dans le genre du café Turc et de belles allées bordées de cactus; vous marchez dans un véritable jardin anglais; seulement, ce n'est pas le soleil pâle de la morne Angleterre qui éclaire ces plantes, ces allées, c'est le soleil ardent de l'Afrique. Le terrain s'abaisse autour de vous en dentelures profondes, inégales, et partout, sur ce terrain, l'Anglais a semé les baïonnettes et les arbres, la verdure et les canons. Ces lignes surprenantes vous conduisent jusqu'au lieu nommé la pointe d'Europe.

Un cimetière à demi fermé par des bandes d'aloës, jonché de croix, de tombes, d'épitaphes, attriste ces plantations de la colonie anglaise; il vous distrait brusquement de la contemplation de cette étrange nature encadrée par la frange bleue de la mer. Lors-

que le vent souffle, cette baie devient terrible ; elle promène des murmures indéfinissables sur ces tombes, tombes d'exilés, d'Anglais transplantés dans ce pays, loin de leurs familles. La fièvre jaune, ce redoutable fléau, dût peupler en 1828 ce champ d'éternel sommeil ; plusieurs dalles de marbre font encore foi de ses ravages. Le liége et les yeuses poussent sur ce sol poudreux, grisâtre par couches, comme la vallée de Josaphat. Ce cimetière, à demi voilé par les arbres d'une promenade, coupé çà et là de ponts rustiques, et que protégent les fusils des soldats d'Ecosse, est un Père-Lachaise adapté aux idées anglaises; la rêverie d'Young peut s'y promener son livre en main. Parfois, une jeune miss à l'ombrelle blanche, immobile et pâle devant quelque tertre fraîchement remué, se charge d'y représenter la statue de la Douleur, mais parfois aussi sous les touffes de l'aloës et du nopal on entend un sifflement aigu, celui du serpent qui vient se

chauffer au soleil près du marbre attiédi des mausolées. Dans Gibraltar tout rappelle un sol maudit, malgré les efforts des colons, malgré ce ciel d'un bleu d'outre-mer qui sert de dais au rocher.

L'Anglaise de Gibraltar est loin d'avoir ici ces roses couleurs et cette fleur de santé épanouie sur les joues de l'Anglaise de Londres : c'est une plante maladive élevée en serre chaude. Ployée sous les vents malsains et brûlants, vivant d'une vie factice, elle regrette évidemment Bridghton ou le Vaux-Hall ; elle a l'air d'accomplir un vœu d'isolement, elle dépérit et se fane chaque jour. Ce contraste devient plus saillant par l'aspect de ces maisons blanches et vertes, pomponnées et fraîches comme celles de Greenwich, et aux persiennes desquelles ces femmes apparaissent comme des ombres. Dans les rues, couvertes de toiles grises à cause de la chaleur, on les voit bien se promener en tilbury, en gig, en berline, mais elles posent

rarement le pied sur ces dalles où le bitume ardent pourrait brûler leur chaussure de fée. La négation de l'Espagne fait toute leur vie, le vin de Malaga ou d'Alicante mouille rarement leurs lèvres. Les produits du pays sont comptés par les colons de Gibraltar ; ils les encaissent, les chiffrent, mais ils les méprisent ; l'orgueil anglican le veut ainsi, le *beesfsteak* remplace ici le *puchero*. L'Anglais veut qu'on le reconnaisse partout, à la coupe de son frac, à son *sherry*, à sa cuisine, mais il est juste d'ajouter qu'il n'attache pas la même importance à la propagation de ses idées.

J'étais revenu de mon excursion autour du kiosque où causait sir Georges avec son ami l'officier.

— Quelle est cette statue? demandai-je en voyant un personnage en habit de général et tenant dans sa main une clef colossale.

— Celle du général Elliot, me répondit l'officier.

Le général Elliot, le défenseur de Gibral-

tar, n'a pas même une statue de marbre. La statue est médiocre, peinte en bronze et de simple plâtre, autant qu'il m'a semblé, mais sous ce soleil ardent le plâtre se calcine et devient pierre. C'est à cette cuisson que la statue du général Elliot doit sans doute sa solidité. Du reste aucun nom, aucune épitaphe ; l'Angleterre en est sobre ailleurs qu'à Westminster.

Nous arrivâmes bientôt à travers une haie de rhododendrons à une colonne ornée néanmoins d'une longue inscription. Le buste qui surmontait la colonne était celui du général Wellington. L'inscription ne sortira jamais de ma mémoire. C'est une diatribe en latin contre Napoléon, qualifié dans ce marbre, en l'honneur de Wellington, de *bête féroce* (*bellua*). Jamais le délire et l'injure n'ont été poussés plus loin. Cette sortie latine contre le vaincu se continue en seize à vingt lignes gravées sur marbre noir et que gardent deux baïonnettes écossaises. En

France, on reproche aux vaudevilles le chauvinisme de leurs couplets quand il s'agit de faire rimer *guerriers* avec *lauriers*, mais, ici, quel nom donner à ces ruades anglaises contre le captif de Longwood ?

Dans le *café house* où nous allâmes dîner, il y avait deux gravures sur la muraille : Napoléon sur son rocher, *saluant* Hudson Love!!! puis Napoléon à son lit de mort. Un Francais qui se trouvait à table avec nous voulut arracher ces ignobles gravures, mais le capitaine lui fit observer qu'il compromettait *sa caution*, car je l'ai dit, la police anglaise vous en impose une dès l'entrée de Gibraltar, et c'est pour l'ordinaire celle d'un colon. L'habitant qui sert de caution (*licitador*) est passible de deux cent *duros* s'il arrive que celui dont il répond quitte Gibraltar sans remettre son permis à la porte de mer ; il est en outre personnellement responsable de tout ce que cet individu peut faire dans la ville contre la police anglaise.

Le dîner se composait d'un *roustbee* colossal; de pommes de terre cuites à l'eau, de légumes assez bons et d'un fromage de Stilton que nous arrosâmes de Jerès et d'excellent vin de Malaga. La taverne était propre, l'hôtelier prévenant; ce sont là de ces choses si rares sous le ciel espagnol, que nous étions tentés d'emmener de force à bord le cuisinier et l'aubergiste.

Le repas fini, nous nous promenâmes de nouveau dans la ville. La grande rue abonde en marchandises de tout genre, on peut y trouver des costumes tout prêts comme si on devait aller le soir au bal de Musard; nous en achetâmes plusieurs et revînmes vers les portes, déguisés en turc, en Maltais, en Grecs, c'était à dérouter la police du port; mais nous avions nos permis en main.

Les caisses de tabac dont nous nous étions munis sont à fort bas prix à Gibraltar, où les cigares valent trois francs le cent. Ils seraient excellents si on avait la patience d'en

attendre la confection ; mais la précipitation avec laquelle ils sont roulés devant vous, et l'humidité du tabac leur nuisent beaucoup. A Paris on les fait payer le double et le triple, mais en revanche ils arrivent plus secs sous le manteau de la contrebande.

La cherté des moindres objets vendus aux étrangers à Gibraltar est fabuleuse ; le contact des juifs du pays a fait de l'Anglais un vrai Shilock. Quant aux Jessica, nous en vîmes peu. Nous remarquâmes cependant une magnifique juive qui vendait des babouches et que l'on appelait la *beauté de Gibraltar*. L'éclat nacré de son teint, l'abondance de ses cheveux et la délicatesse de sa personne l'eussent fait prendre pour une Anglaise. Plusieurs officiers de la garnison sachant que son père était riche l'avaient demandée en mariage ; Suzanne, c'était son nom, visait plus haut ; elle espérait épouser le consul grec.

Il nous restait une heure avant que le

canon des forts donnât le signal de la fermeture des portes ; nous descendîmes lentement vers la porte de mer, jetant un dernier coup-d'œil à ces rues de Gibraltar qui représentent une mer vivante. La foule bariolée continuait son murmure. les lumières commençaient à courir sur ce roc où l'Angleterre dépense huit millions par année. Sir Georges était triste en le quittant ; moi, j'étais heureux de le fuir, car Gibraltar n'a rien d'intéressant pour un étranger. J'avais marché tout le jour, comme un ingénieur qui va constater une position. Celle de six cent soixante-neuf canons et d'une garnison de six mille soldats est imposante. Je pensais aux tentatives françaises et à l'impétuosité malheureuse de d'Arçon. Si le général Elliot défendu Gibraltar, d'Arcon l'a attaqué, et il méritait mieux du sort.

On sait que la cour, fatiguée de l'inutile blocus de Gibraltar, ce roc qui pendant longtemps avait été l'objet de combinaisons d'at-

taque et de projets hardis jusqu'à l'extravagance, venait de rencontrer enfin le projet de d'Arçon. Ce projet, d'Arçon le combina, le mûrit et le modifia de vingt manières comme un autre Archimède, devant les batteries même de ce rocher. Le 13 septembre 1782, les dix prames construites par lui furent réduites en cendres par le feu de l'artillerie anglaise. Ces dix prames avaient été construites de façon à présenter aux feux de la place un flanc recouvert d'un blindage à une épaisseur de trois pieds; il devait se voir maintenu dans une humidité continuelle par un ingénieux mécanisme. Le projet de d'Arçon était, on le voit, d'éteindre ainsi les boulets rouges; la maladresse des calfats empêcha le feu des pompes qui devaient entretenir cette humidité.

En dépit du blindage, un boulet rouge pénétra jusqu'a la partie sèche de la *Talla piedra*, bâtiment que montait le prince de Nasseau, ayant près de lui d'Arçon; l'effet

du boulet fut lent; la *Talla Piedra* avait commencé son feu vers dix heures du matin, le boulet l'atteignit entre trois et cinq. A minuit, le mal parut irrémédiable. Le *San Juan*, un de ses proches voisins, éprouva le même sort. Quelques narrateurs ont prétendu que les huit autres bâtiments restèrent intacts, mais ce qu'il y a de certain, c'est que tout manqua à d'Arçon. L'attaque devait être appuyée par dix vaisseaux, par plus de soixante chaloupes canonnières ou bombardes. Or, il ne parut ni bombardes, ni chaloupes, ni vaisseaux. Les ancres de secours manquèrent aux prames pour les touer en cas d'accidents; les chaloupes manquèrent également aux blessés. Les cent quatre-vingt-dix bouches à feu des lignes de Saint-Roch, qui devaient seconder les prames, se tûrent; leur alliance devint impossible.

Représentez-vous maintenant le pâle ingénieur, d'Arçon qui s'était flatté de faire taire

l'artillerie de la place, portant au contraire le feu dans les entrailles de son propre bâtiment! Les assiégeants n'avaient que 60 à 70 pièces à mettre en jeu, les assiégés en avaient 280. D'Arçon désespéré dut pâlir devant ce chiffre, comme Balthazar devant les trois mots du dernier festin! Moréno ordonna de mettre le feu aux prames qui n'étaient pas encore incendiées; il voulait sans doute, ainsi que d'Arçon, que cette invention, chef-d'œuvre de patience et de génie, ce travail dont la construction avait coûté trois millions, et qui ne portait pas moins de deux millions et demi d'artillerie et d'agrès, ne pût tomber au pouvoir de l'Angleterre. Ainsi se termina cette journée qui força d'Arçon à imprimer une *justification*. Ingénieur, général et membre de l'Institut, cet homme de génie, porté au sénat par le premier consul, passa la seconde moitié de sa vie devant le souvenir de ce terrible rêve : le rocher de Gibraltar!

Lorsque le canon des forts vint à tonner,

nous étions à bord de l'Océano, et le noir panache de la vapeur se détachait sur un ciel de lapis-lazzuli comme on n'en rencontre guère qu'aux tropiques. Le roeher gigantesque, eutouré de lames phosphorescentes, était d'un noir violet; les *cottages* s'illuminaient peu à peu, les fusils anglais jetaient par intervalle des étincelles sur le plateau où le général Elliot et Wellington ont leur statue. Une infinité de petites barques glissaient silencieusement autour des flancs du navire; la contrebande, cette fille agile de l'Angleterre et de l'Espagne, les montait.

Le capitaine donna bientôt le signal et nous partîmes.

Quelques instants après, sir Georges me serra la main et me dit :

— Savez-vous à quel homme je parlais il n'y a qu'un instant, ici, sur le pont même, devant vous?

— Je l'ignore, répondis-je ; j'ai vu cette personne vous remettre des lettres avec

précaution. N'est-ce point un Espagnol?

— Oui, un proscrit. La circonstance à laquelle il a dû son salut honore deux personnes de vôtre connaissance le capitaine Fabre, de Marseille, et M. de Lesseps, le consul de France à Malaga.

— Après les troubles du 7 octobre à Madrid, continua sir Georges, plusieurs partisans de Diégo Léon et de la reine Christine, se trouvaient à bord du *Rubis*, bateau à vapeur français qui devait partir le soir même de Malaga pour Gibraltar. Le capitaine Fabre, de Marseille, commandait le bâtiment. Au nombre de ces passagers se trouvait le baron del Solar de Espinosa, maréchal-de-camp et ministre de la guerre en 1830, sous la régence de Marie-Christine, c'est l'homme que vous venez de voir et auquel je viens de serrer la main à l'instant même.

La police des ports espagnols est fort rigoureuse. M. Fabre, en prenant le baron

del Solar à son bord, ignorait sa qualité. Il remit donc le soir même les passeports de ses passagers au capitaine-général de Malaga. Le passeport et le signalement du baron frappèrent cet officier qui avait servi sous ses ordres et le haïssait personnellement. Le capitaine-général envoya tout aussitôt le commandant de la place et deux officiers sur le bâtiment du capitaine Fabre : afin de prier le baron del Solar de venir à terre sous prétexte d'une invitation à déjeûner. Le baron, cédant à un juste sentiment de défiance, refusa l'invitation.

Le commandant et les deux officiers qui sans doute ignoraient le véritable but de leur mission gastronomique, remontèrent aussitôt dans leur chaloupe et s'éloignèrent.

Le baron del Solar dit alors au capitaine Fabre : je suis signalé à l'autorité de Malaga, et mes ennemis tenteront sans doute de m'arrêter ici de force dans quelques heures ! Vous

pouvez me sauver, vous pouvez me perdre aussi.

— Vous n'êtes point en sûreté à mon bord, monsieur le baron, répondit le capitaine; car vous êtes ici sur les planches d'un bâtiment de commerce : mais, ajouta-t-il en prenant sa longue-vue des mains d'un matelot, il me semble voir là-bas un brick de guerre. Oui c'est bien cela, la *Cigogne* et le pavillon aux armes de France.

— Comment l'atteindre? demanda le baron, comment échapper à la surveillance des falouches (1) du port qui nous entourent?

— Essayons, poursuivit le capitaine. Tenez-vous dans votre cabine et ne parlez à qui que ce soit.

Le capitaine Fabre se fit conduire à l'instant même à terre et se rendit chez le consul de France.

M. de Lesseps le reçut avec cette politesse

(1) Barques.

affectueuse qui semble héréditaire dans cette famille de consuls. Il engagea le capitaineà transporter immédiatenant le baron sur le brick de la *Cigogne*, ce que le brave marin exécuta sans perdre une minute. L'opération était à peine terminée que le capitaine-général de Malaga arrivait avec vingt hommes à bord du *Rubis* pour s'emparer du baron.

Le capitaine-général revint à Malaga, très mécontent de l'insuccès de son expédition, et ne pouvant retenir le proscrit, il voulut du moins garder le passeport qu'il était parvenu à se procurer, mais M. de Lesseps, le consul de France, se présenta chez lui à l'instant même et réclama énergiquement la remise de ce passeport. Le capitaine-général céda enfin devant la noble persistance du consul de France, mais ce ne fut pas sans déplaisir, car en Espagne on ne sacrifie pas volontiers ses ressentiments politiques. Le consul se hâta de faire tenir au baron cette pièce de

salut, et sur les neuf heures du soir le *Rubis* put lever l'ancre.

Arrivé à un quart de lieue du port, le *Rubis* s'arrêta, et le canot du brick ramena à bord le baron. Le *Rubis* partit aussitôt, mais il faut croire que le capitaine général n'avait pas perdu tout espoir de capturer le baron, car le *Rubis* se trouva environné par une trentaine de chaloupes auxquelles il n'échappa que par sa promptitude à faire mouvoir ses pagayes (roues).

Hier, le journal (*Fray-Girundo*) annonçait que le gouvernement espagnol avait demandé l'extradition de Gibraltar du général Narvaez et du baron del Solar.

Sir Georges avait fini son récit. L'Océano glissait sur la mer au milieu d'une nuit semée d'étoiles. Le silence était profond, quelques *corredores* (sortes de bandits contrebandiers pour les tabacs) dormaient autour de nous enveloppés de leurs mantes d'étoffe rayée.

Le capitaine rentra bientôt dans sa cabine pour écrire son manifeste de chaque soir : moi, je pensais au baron del Solar, devant ces délicieux aspects de sa terre natale à laquelle il s'était vu forcé de dire adieu, pour habiter un roc de l'Angleterre, Gibraltar !

XLI.

MALAGA.

Aspect de Malaga. — Deux villes dans une. — Les Arabes du port. — Six hommes pour un chapeau. — Les cous recollés. — La cathédrale. — Visite à l'évêque. — Espatéro et le pape. — Réception de fray Eugenio. — M. Lesseps, consul de France. — Promenade à Gibralfaro. — M. Vilches, sculpteur. — La Vittoria. — Le perruquier de la Vierge. — Le Retiro. — Départ pour Grenade.

Cinq heures venaient de sonner quand nous aperçumes le phare de Malaga, et les derniers battements de son œil de feu luttant contre la lumière opale qui envahissait de tous côtés le paysage. L'entrée de Malaga est imposante : à votre droite les ruines mau-

resques du Gibralfaro (1), ce fort aux murs dentelés, aux créneaux en forme de scie; devant vous la cathédrale aux deux tours non achevées (suivant l'usage si cher à l'indolence espagnole); le port, la douane, une draperie de maisons d'un jaune beurre-frais ornées la plupart de balcons et de pots remplis de fleurs, des rues étroites dont vous suivez de l'œil la ligne grimpante, les émanations de vingt collines couvertes des plus beaux pampres, la mer et le ciel confondant autour de vous leur prisme et leur éclat bleu, les nuages baignant de leur blanc empourpré les pics de la Sierra del Caronado, et devant vous enfin le mouvement criard du port, derrière vous l'immensité de la mer, tel est le cadre du tableau par lequel on est captivé, telle est cette anse qui vous attend après votre fuite du rocher velu de Gibraltar. Vous étiez Anglais, il n'y a que vingt-quatre heures, vous vous retrouvez espagnol.

(1) Gibralfaro ou Gibel-faro (montagne du Phare).

Il y a deux villes dans Malaga, l'ancienne et la nouvelle ; l'ancienne est celle du Maure, elle se hérisse comme une ville encore souveraine, elle déploie aux regards ses fortifications, ses portes cintrées, ses rues autrefois peuplées, presque désertes à cette heure, car Malaga a compté plus de quatre-vingt mille âmes. Eprouvé tour à tour par les tremblements de terre, par quatorze pestes et par les débordements furieux de la Guadalmedina qui la traverse en charriant après elle des masses de sable, Malaga n'a pas même besoin d'étaler les lambeaux de sa parure mauresque pour montrer ce qu'elle a souffert depuis l'expulsion de ces hôtes basanés dont la lance brillait au front de ces tours ; on comprend tout de suite que c'est une ville qui a dû se défendre à la fois contre l'assiette de son territoire et ses révolutions politiques, et cependant la nature a été prodigue pour cette cité, ce climat ne connaît que les pluies de l'arrière saison ; l'aman-

dier, l'oranger, l'olivier, le citronnier, les figuiers, les blondes grappes de pampre enlacent leurs festons sur sa croupe verdoyante. Couchée près de la mer, elle peut écouter à la fois le bruit des cinq cents pressoirs qui lui amènent l'huile, celui qui lui annonce le vin de Lagrima ou de Guindas; elle a un rempart de canne à sucre près de Velez et et de Churian; ses montagnes sont la fois des mines de Jaspe et d'albâtre, ou de précieux dépôts de soufre, d'amiante, de plomb et d'aimant. Devant tout ce luxe et cette abondance, comment s'expliquer un peuple pauvre, une population de fainéants et de voleurs? Cela est triste à dire, mais cependant cela est, ne vous égarez pas dans ces collines, ces *vegas* sourdes et silencieuses; ne vous laissez pas prendre à cette végétation et à cette verdure, la contrebande bien moins que le brigandage armé habite ces plaines, la chevalerie errante des bandits tient son camp sur ces mamelons si riches. Depuis

Malaga jusqu'à Grenade, le vol a ses télégraphes, ses capitaines, sa police et ses séides ; c'est une régence comme celle d'Alger.

A peine débarqués sur les dalles du port, nous pûmes nous croire vraiment au milieu d'une peuplade barbaresque. L'avidité du moindre *chulo* est si rapace que six hommes se présentent à vous pour un carton à chapeau qu'ils vous arrachent des mains ; ces commissionnaires d'un nouveau genre vous disputent vos malles et vous conduisent ensuite à la douane, où trois mortelles heures vous sont réservées. En effet, nous avions mis pied à terre à huit heures, et à onze un quart les *carabineros* (douaniers) n'avaient pas encore fini de manger leurs *garbanzos* et leurs tomates ; force nous fut d'attendre que ce rois de Malaga voulussent bien bouleverser toutes nos hardes. Cette visite bien minutieuse n'aboutit pour eux qu'à la découverte de plusieurs cigares trouvés dans le porte-manteau de sir Georges, et dont ils

demandèrent au gentleman, mon ami, la permission de prendre quelques-uns : ils venaient de Gibraltar, et formaient une assez belle couche de tabac, pour que les préposés de la douane s'en adjugeassent les meilleurs. Ils le firent avec un tact dont je ne saurais trop les louer ; plusieurs de ces messieurs étaient du reste propriétaires de cannes à sucre autour de Velez Malaga.

Vous sortez de voir l'Anglais de Gibraltar, c'est-à-dire un peuple brossé, épinglé, raide comme un *quaker* et riche de tous les biens que son industrie a su arracher au sol, et vous trouvez ici un peuple de mendiants et d'oisifs qui vous fait involontairement porter la main à vos poches. Les gitanos de Malaga sont les premières plaies vivantes que rencontre le regard ; ils vous affligent autant par le spectacle de leur misère qu'ils vous étonnent par la subtilité de leurs ressources. Ceux-ci vous demandent l'aumône pour donner le baptême à leur enfant, *para dar las*

aguas; et vous avez pu voir dès Séville à combien ce baptême revient souvent : c'est la sauve-garde du gitano qui supplie. Le gitano de Malaga est rusé comme un *ratero*, petit voleur qui est la contre-façon du grand bandit : il est l'homme de tous les métiers, depuis celui d'élever des oiseaux en cage jusqu'à l'autre, plus lucratif, de couper les bourses à la promenade (*alameda*). Ici, du reste, le couteau joue un grand rôle : ce ne sont partout qu'histoires lamentables de cous recollés, de nez recousus, de victimes lardées par la terrible *nabaja* (1). On vient de nous montrer sur le port un faquin colossal qui portait le bonnet pointu, les deux mouchoirs de *majo* pendants à la ceinture, le visage marqué de trois à quatre cicatrices ; il donnait le bras à une fort jolie fille de Loja et lui achetait des jarretières. Quand ce personnage passa, il y eut un murmure respectueux autour de lui parmi les gens de sa

(1) Couteau.

classe; j'en demandais la cause avec ingénuité, quand on me répondit : *Este tiene quatro muertos* (celui-ci a tué quatre hommes !) Jugez, après cela, du degré de considération dont peuvent se piquer légitimement les bandits de Malaga !

La cathédrale est dédiée à sainte Cyriaque et à sainte Paule ; elle n'a rien de remarquable, et après avoir rendu hommage à son portail, qui vaut à lui seul tout l'intérieur, je rendis visite à son évêque. L'évêque de Malaga, don Valentino Ortigoza, me reçut vers les cinq heures du soir ; il se promenait dans une longue galerie semée de portraits (presque tous représentant ses prédécesseurs). Au fond de la galerie s'élevait un dais à pentes de damas. De la première salle on pouvait apercevoir un assez vaste jardin tout semé de plantes et d'arbres aromatiques, car l'horticulture est la passion prédominante de Monseigneur, une fois que la politique ne l'absorbe plus. Je dis la poli-

tique, car pour la messe, don Valentino Ortigoza ne la dit point, ou du moins les fervents de Malaga ne reconnaissent point sa messe, attendu que lui-même n'est point reconnu par le pape. L'évêque de Malaga est sacré par Espartéro. Comment Espartéro fait-il des évêques dans ce pays de l'antique catholicité? Je vous renvoie la question ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le bon peuple de Malaga s'en contente ou fait semblant. Huit jours avant notre arrivée, on avait promené le portrait du duc de la Victoire sous le dais du Saint-Sacrement; on mettait chapeau bas devant lui comme devant feu Gesler. Voilà, madame où en est venu le peuple le plus fanatique dans ses croyances, le plus terrible dans sa foi, le plus impétueux dans son dédain. Inutile de vous dire que monseigneur don Valentino Ortigoza souffrait et encourageait ces choses. Pour moi, je préférai ne pas lui parler du culte, de Rome et de Grégoire XVI, je fus examiner les fleurs de son

jardin; c'était la seule chose qui fût orthodoxe. Il possédait un fort joli domaine de botanique : là, du moins rien qui sentît Luther ou les levées de boucliers contre le pape; je cueillis une de ses roses, larcin innocent, s'il en fût, et je m'en allai avec cette fleur à ma boutonnière me promener sur l'alameda de la ville.

— Au nombre des folies politiques de cette province, me dit alors l'hôtelier qui m'accompagnait et qui me voyait encore tout surpris de la procession faite en l'honneur du portrait d'Espartéro, la réception infâme de magnificence et d'éclat qui eut lieu ici même vers la fin de l'été de 1841 au sujet de Fray Eugénio, doit compter au premier rang. Non seulement on voulut couronner le moine journaliste, mais encore on sonna pour lui les cloches comme pour un roi. Cet homme, rebut de la presse, abîmé de vices, et tout gonflé de ce qu'il nommait sa gloire, fut promené chez nous la nuit avec des fanfares et des

torches; les nationaux eux-mêmes voulurent le traîner en voiture. Fray Eugenio souriait à tout le monde, un *gitano* lui donna la main, il la prit; la musique des régiments l'escortait. Je vous ai dit ce qu'était Fray Eugenio, mais ce soir-là c'était un crime de douter qu'il fût un Dieu !

A mesure que l'hôtelier me parlait, je sentais en moi se réveiller ma pitié pour un tel peuple. Après les mascarades politiques succédant aux pompes religieuses, que lui restera-t-il ! me demandai-je avec un véritable instinct d'effroi. L'hôtelier m'affirma que le soir même où ce singulier triomphe avait eu lieu, la Madone (*Virgen*), dont Ferdinand-le-Catholique fit présent à la ville après sa conquête, cette Vierge miraculeuse dont il suivait l'image à la guerre et à laquelle il renvoyait pieusement tout l'honneur de ses victoires, avait été trouvée sur son piédestal le front tourné vers le mur de sa niche, son voile à terre et ses dentelles déchirées. Les

Andaloux sont fort pour ces sortes d'histoires, celle-ci prouvait au moins le cas que l'on pouvait faire à Malaga du cortège impie de Fray Eugenio.

Pour me distraire un peu de ces idées sombres, je fus rendre visite à notre consul de France, M. Ferdinand de Lesseps. Sa maison était située au milieu de l'*alameda*. Je m'y vis reçu avec cette exquise amabilité et ces prévenances affectueuses que l'on ne rencontre que dans le sein même de nos salons. Il n'était alors question dans toute la ville que de la protection généreuse accordée par notre cousul au baron espagnol del Solar (1). Ce trait seul avait rallié toutes les sympathies et toutes les opinions autour de M. de Lesseps (2). Trois Français venaient de traverser Malaga avant moi ; c'étaient monsieur le

(1) V. la lettre sur Gibraltar qui précède celle-ci.

(2) L'auteur de ce *Voyage* était alors loin de prévoir le rôle éclatant que M. de Lesseps serait appelé à jouer un jour dans Barcelone, rôle généreux, sublime, dont la France l'a récompensé par ses éloges, et l'Angleterre par sa haine.

comte Alexis de Pomereu, monsieur le comte de Jaubert, et monsieur le comte de Schulembourg. Ils avaient pris la route de Grenade, mais il ne me devait pas être donné de les rencontrer, quelque fût mon désir de voir une femme qui eût pu entreprendre un pareil voyage, depuis madame la duchesse d'Abrantès, laquelle parcourut l'Andalousie à cheval. Cette personne aussi spirituelle que courageuse était madame la comtesse de Schulembourg, l'âme de cette caravane parisienne qui l'accompagnait. Madame la comtesse de Schulembourg avait renoncé à son délicieux appartement du quai d'Orsay, à sa galerie de tableaux, à ses porcelaines, à son luxe et à son cercle pour traverser les passages périlleux de la Venta d'Alfernate, les chemins semés de croix noires qui vous conduisent à Loja et prendre Lanza pour guide. Qui dit Lanza, sachez-le, dit un voleur retraité, un bandit émérite vêtu comme Zampa. J'ai écrit le nom de cet honnête homme

sur mon agenda, et je compte bien m'en servir.

En effet, nous partons après-demain pour Grenade. Grenade dont il semble qu'on aspire d'ici les senteurs aromatiques pour peu que l'on veuille monter au Gibralfaro, le château mauresque de Malaga, d'où je descends. On y arrive par un chemin à pic, digne du pas tenace d'un mulet ou d'une chèvre ; ce ne sont à droite et à gauche que rues escarpées, vieilles portes au cintre arabe et maisons pauvres et sales. Quelques-unes de ces habitations sont modernes, mais elles ne ressemblent pas mal à des guinguettes recrépies de blanc ; vous en voyez sortir des figures olivâtres qui, vers le soir, font peur. La double vue que l'on a de la rade d'un côté, de l'autre, de la ville, est quelque chose de féérique. Là, comme à Grenade vous trouvez la terre de la Vella (la tour des signaux), celle de San-Yago du temps des Maures, la Vittoria, cette église où est la fameuse vierge donnée par Ferdinand ; votre

œil rencontre à droite plusieurs couvents de nonnes, puis Saint-Jean dans l'intérieur de la ville, puis les Martyrs, puis Saint-Elme. A gauche, au-dessus de la baie, étincellent aux rayons du soleil couchant les collines de Mijas où l'on trouve des carrières de jaspe. A l'heure où je contemple ce délicieux panorama, ce tableau nageant dans la lumière et la vie, les yeux de la ville sont encore ouverts, bien qu'il soit huit heures du soir, toutes les cloches sonnent, mille voix confuses s'échappent des toits, les cyprès et les figuiers cramponnés aux murs des cours sur lesquelles plane notre vue forment seuls les jalons du paysage. Tout ce sol que nous foulons est arabe depuis San-Yago, qui était une ancienne mosquée et dont la tour rappelle en petit le style de la Giralda, jusqu'aux crénelures de ces bastions du Gibralfaro (1). Autrefois l'*Alcazaba* (citadelle)

(1) Au moment de la conquête de Malaga par Ferdi-

avait un chemin couvert, qui communiquait avec cet immense château dont il ne reste plus que des ruines, et le Maure Hamet-Zéli en était l'alteyde.

Un jeune artiste de Malaga, M. Vilches, sculpteur, nous accompagnait dans cette promenade, et si j'éprouve le besoin de vous en parler, c'est que vous ne sauriez croire à quel degré d'étonnement m'a conduit l'étude de son atelier; je n'étais plus chez M. Vilches le sculpteur, j'étais à l'amphithéâtre des taureaux, je voyais la Plaza et le matador Montès. Imaginez-vous en effet des figurines d'hommes et d'animaux coloriés avec un tact exquis et sûr : ici c'est un *majo* de Séville emportant sa belle avec lui en travers sur son cheval; plus loin un picador dont le taureau éventre le coursier; des brigands jouant au *tréisillo* ou des senoritas allant en mautille à leur paroisse. M. Vilches, Allemand, s'est naturalisé bien vite aux yeux mêmes des Espagnols, en reproduisant ainsi les traits les

nand, la reine fixa sa résidence dans l'Acazaba et le roi au château de Gibralfaro.

plus distinctifs de leurs habitudes. C'est de la sculpture andalouse qui a son mérite, après tout, malgré le barbouillage d'or et de chocolat dont ces maquettes sont enduites. Si M. Vilches venait à Paris, on trouverait ce style trop osé peut-être, parce que l'Espagne est le ciel de l'éclat et de la couleur, mais ici on n'est nullement surpris de voir ces enluminures appliquées à la statuaire ; Montanès, l'illustre maître, a depuis longtemps habitué l'œil à cet alliage du plâtre et de la peinture ; seulement Montanès peignait des Christ de grandeur naturelle, des Christ admirables baignés de la sueur de sang que répandit Jésus au Calvaire, et M. Vilches, longtemps après lui, ne trouve à peindre que des *toreros* et des brigands. Quoi qu'il en puisse être, l'atelier de M. Vilches m'a fait un sensible plaisir : trouver de l'art à Malaga est chose peu commune assurément, et M. Vilches a tous les instincts nobles de l'artiste.

Je venais de voir les *Martyrs*, église assez jolie, où l'on célébrait je ne sais quel anniversaire, quand je me souvins du couvent de la Victoire, autre église si recommandée aux voyageurs par les habitants, celle dont je vous ai parlé, et où la Vierge donnée par Ferdinand-le-Catholique à cette ville, a pour elle seule un perruquier, des femmes de chambre et un joaillier *ad hoc.* Cette madone est habillée comme celle de Grenade, avec force pendeloques et verroteries, ses cheveux sont blonds (j'entends ceux de cette semaine); car pour dimanche prochain, je viens de voir le magnifique tour de cheveux noirs que compte lui poser son perruquier. Elle est connue sous le nom de la *Vierge de la Victoire.* La célébration de sa fête, qui tombe en octobre, donne lieu à une procession fabuleuse à la lueur des torches, et aux mille cantiques des corporations. Je vous ai parlé de ses femmes de chambre, toutes sont prises par-

mi les dames les plus nobles de Malaga ; ce sont elles qui doivent veiller sur sa dépense, ses dentelles, ses joyaux. Le *diamantista* (orfèvre) lui en fournit aux grandes fêtes. Chaque maison un peu catholique a du reste ici sa Vierge, et c'est à qui l'habillera de son mieux. Ils ne manquent pas de vous répéter, à ce couvent de la Victoire, que les Français ont tenté de dépouiller la sainte statue plus d'une fois, mais que Dieu a déjoué leurs vols impies. J'oubliais de dire que le capitaine général de Malaga a cru devoir lui envoyer une paire de castagnettes.

Les plaisirs de Malaga m'ont paru peu variés ; sauf le Retiro, situé à deux lieues d'ici, et qui est une sorte de *Casa de Campo* assez commune, où les jeunes gens font des parties, et où l'on trouve d'assez belles fontaines et jardins, il n'y a guère ici d'autre passe-temps que les cafés, où le billard tient toujours le premier rang. A côté du Retiro, j'ai

remarqué la maison de M. Rooss, consul des Pays-Bas.

Demain au petit jour nous partirons pour Grenade.

XLII.

De Malaga à Grenade.

Récits andaloux sur les voleurs.—Exagérations sur les dangers de la route. —La *galera*. —Le mayoral et la modiste.— Le chemin.— La diligence *abonnée* avec les voleurs. —Une conversation polie.—La venta d'Alfernate.—Suite du paysage. — Le comte de Rivers.—Loja.—Auriol à Madrid.—Le garde-chemin. — Le soto di Roma et Wellington. — Aspect de Grenade.

Lorsque vous partez pour Grenade, les histoires tragiques dont chaque habitant de Malaga vous régale prouveraient au besoin de quelle imagination ce peuple est doué. Les Andaloux feraient d'excellents conteurs. Ils

ne manquent pas de vous narrer comme quoi deux frères jumaux ont péri l'autre semaine quelques lieues avant la venta d'Alfernate, assassinés tous les deux par d'infâmes *rateros*. Il faut bien se garder, ajoutent-ils, d'emporter avec soi la moindre arme et même le moindre bagage. Vous devez seulement vous embosser dans votre manteau et aller ainsi à la conquête de Grenade.

A deux heures du matin et au moment où vous commencez à dormir, le *zagal* frappe lui-même brusquement à la porte de votre *fonda;* c'est un grand honneur d'être réveillé ainsi par cette mouche agile du coche, car le zagal ne se met pas en frais pour tout le monde.

Il fait à peine demi-jour et vous suivez votre guide à travers les rues étroites qui mènent à la diligence ; c'est le nom pompeux qu'on a trouvé de bon de donner depuis un

an en Espagne à la *galera* qui conduit de Malaga à Grenade.

Cette voiture est un monument d'un si haut intérêt pour moi que je l'avais visitée la veille.

Représentez-vous une sorte de charrette sur quatre roues avec un cabriolet où l'on est exposé à tous les vents; il ne restait qu'une dernière place à l'intérieur, et je l'ai prise. Cette *galera* (le nom de galère lui convient mieux en vérité que celui de diligence) est la meilleure preuve de la coquetterie andalouse unie à l'absence de tout confortable, elle n'a pas de vitres, mais en revanche elle a des galons avec des clous d'or. Le cabriolet en question passe pour un coupé; sur le siège il y a trois places inévitables, l'une pour le *mayoral*, l'autre pour le *zagal*, la troisième réservée à l'*ami* ou au *voleur* qui se présente en route. Cette fois, les voleurs ou les amis durent renoncer à cette prétention. Il se présenta bien vite en effet une jeune et jolie An-

dalouse placée par son oncle (*tio*), sous la tutelle du mayoral et comme telle juchée sur le train de devant dont les mules faisaient déjà grincer la flèche. C'était une modiste grenadine, à ce que j'appris bientôt; elle se nommait Antonita.

Mademoiselle Antonita portait des gants de soie noire à jours (objet de contrebande assez commun par conséquent à Malaga), un chapeau de paille, doublé de rose, à la française, des petits brodequins couleur serpent et un schall de femme de chambre anglaise. Pendant qu'elle arrangeait symétriquement ses cartons autour d'elle, une sérénade glapissante troublait, à deux pas du coche, la première nuit de noces de deux jeunes mariés; le ciel étoilé devenait moins noir, et la voix des *serenos* qui passaient armés de leurs lanternes, ne se répondait plus qu'à de faibles intervalles. Mille ombres fantasques drapaient cependant les murs de la ville : nous pouvions remarquer un bon

nombre de manteaux qui se perdaient déjà dans le défilé de mille petites rues. L'air était des plus vifs, et le vent qui soufflait du port nous promettait une vraie journée de novembre. Le mayoral, coiffé du petit chapeau andalou, à pompons coquets, me parut un homme de trente à trente-cinq ans, l'air ouvert, l'humeur joyeuse; il prit son outre *(bota)* des mains du zagal et but un coup de vin catalan, avant de partir, en suspendant précieusement au train de l'équipage, un panier de paille où je voyais scintiller la queue d'argent de quelques poissons. Cette précaution est d'absolue nécessité, on ne trouve rien sur cette route de Grenade, excepté à la venta d'Alfernate, qui ne possède que des œufs et des raisins secs. Après avoir accommodé avec beaucoup de courtoisie mademoiselle Antonita dans son propre manteau, le mayoral Pepe donna le signal du départ et nous marchâmes.

Dix-huit lieues séparent Malaga de Gre-

nade, et pour les franchir avec ses huit mules, la diligence (lisez toujours plutôt la *galera*) met deux jours et une nuit. Il est vrai que ce sont des lieues d'Espagne, et par dessus le marché le chemin est âpre et difficile ; ajoutez qu'il n'offre aucun relais. La route n'est qu'une longue rampe adossée à gauche sur des monts, à droite surplombant d'affreux ravins. D'arides vallées, au fond desquelles l'arc en ciel étend sa bande diaprée sur des collines d'un bleu mat, un brouillard qui vous arrive en pluie fine et froide sur le visage, tel est le premier aspect de la route. A midi même, le froid était glacial et digne de la Sibérie ; ce redoutable froid se fait sentir surtout au Puerto de los Azazoles.

Le vent devint si vif que le chapeau de mademoiselle Antonita s'envolait comme un oiseau à chaque instant. Il fallait voir le zagal pestant et jurant contre cette mode de France, qui le faisait courir de roche en roche. Antonita était devenue violette ;

je lui offris ma place à l'intérieur, et me roulai résolument dans mon manteau, sur le siège, à côté du mayoral. Je venais à peine d'accomplir cet échange galant, que je vis du haut du petit mur placé sur un revers de la route, passer deux bouts d'escopette ; en même temps deux messieurs fort gros et mis à la dernière mode andalouse, vinrent causer avec le mayoral et le zagal, en se tenant chacun des deux côtés de la *galera*. Ces messieurs étaient tout simplement des *rateros*, sorte de voleurs timorés sans doute, qui se contentent maintenant de prélever un faible impôt de quelques *piacettes* sur les voyageurs et sur le mayoral lui-même. Ils y mettent des formes tout-à-fait dignes de M. Chollet dans *Zampa*. Le mayoral m'apprit que la diligence passait un contrat tous les trimestres avec eux, et s'abonnait, à la lettre. Pour *prix de l'abonnement*, que l'on renouvelle, vous le voyez, comme à un journal, ils vous escor-

tent en guise d'*escopeteros*. Voici la conversation textuelle que grâce à ma position fort menacée sur le siège, j'ai pu recueillir entre eux et le mayoral :

Le premier monsieur. — Il fait bien froid ce matin, senor Pepe.

Le second monsieur. — Vous avez une mule déferrée, mon cher.

Le mayoral. — Oui, c'est *Esmeralda*, je le sais.

Le premier monsieur. — Combien avez-vous de voyageurs dans la *galera?*

Le mayoral. — Dix, *amigo*, pas plus, l'ordonnance le veut ainsi.

Le premier monsieur. — Dix voyageurs, nous faisons alors dix piacettes.., c'est peu.

Le mayoral. — J'aurai plus de monde au retour, je vous le promets.

Au moment où ces *messieurs* arrivent ainsi sur vous, sortant de quelque débouché, leur premier acte (le plus rassurant de tous), est de remettre leur carabine au za-

gal. Les hostilités se trouvent ainsi remplacées par une trève de convention:

Des croix noires de mine assez triste avertissent pourtant le voyageur de certaines façons moins polies de converser. Le brigandage a compté ses victimes sur ces montagnes; il les a ensevelies, et il passe auprès d'elles d'un air tranquille. Cependant la route continue, le froid avec elle, un soleil rare et sans chaleur éclaire ces terrains fauves. Vous rencontrerez des convois d'*arrieros* avec le mulet favori en tête de la file (*requa*); ce mulet a la médaille de cuivre et d'argent et on le nomme pour cette dernière raison le *platero*. Des gueux drapés dans leur misère et leur manteau, qu'ils portent tous avec des allures de capitan, sans excepter des petits enfants de huit ans, qui ont le bonnet en pain de sucre, suivent ces rampes où souffle la bise. D'immenses masses calcaires, des roches grisâtres comme aux Pyrénées, des côtes pierreuses avec quelques éclaircies

de ciel bleu vous conduisent jusqu'à la Sierra d'Alfernate. Cette sierra offre un horizon superbe.

Sur le premier plan, des oliviers aux fines dentelles; plus loin, des masses de roc d'un ton aussi blanc que le plâtre, des fonds azurés comme le bleu cobalt, et qui ressemblent à la légère vapeur que jette l'Anglais Fielding dans ses paysages, des terrains lisérés çà et là de belles ombres transparentes, tel est le spectacle de cette sierra. Au pied du chemin, une seule maison c'est la *venta;* la venta ne possède ni fleurs ni fruits c'est un lieu désert, enfoui, un ermitage qui ressemble à un repaire. Ainsi perdue au milieu de rocs escarpés, cette partie du chemin a beaucoup d'éclat et de relief; le paysage qui la suit n'a cependant, chose étrange, rien de terrible. Ce sont des noisetiers touffus dont les branches tombantes laissent entrevoir, sous elles, des filets de lumière blonde, des ravins profonds, mais mouchetés sur

leur pente brune de sombres bouquets de verdure, un horizon clair, profond, avec sa sierra marbrée de veines blanches et roses.

Des convois d'ânes, de chevaux, de mules, l'ombre des nuages sur les monts, celle des arbres sur le sol forment les traits les plus saillants de ce tableau. A la Venta d'Alfernate nous n'avions trouvé que cinq chats assis tranquillement devant un feu de bruyères ; nulle provision, nul siége, nulle table à nous offrir ; heureusement, mademoiselle Antonita possédait des œufs dans son panier ; ce fut à qui s'empresserait de lui faire une *tortilla*, (omelette.) Cette omelette à la graisse (car je ne saurais trop vous répéter que le beurre manque tout le cours de cette route), la modiste de Grenade se vit obligée de la manger sur le chapeau à pompons du zagal qui en reclama sa part, après avoir chanté une foule de couplets andaloux, sans doute pour égayer l'horrible aspect de la salle enfumée où nous nous trouvions.

Cette salle avait un comptoir à claires voies, afin que l'hôte, souvent menacé du couteau, pût y chercher un asile et passer les brocs à ses convives par les interstices L'hôtesse avait tout l'air de dame Léonarde et ses cinq chats accroupis près du foyer complétaient, à mes yeux, son laboratoire de sorcière.

Le défilé à travers la plaine continue; un peu avant Loja, et au-dessus de ses fabriques, d'un ton mauresque, vous apercevez enfin la Sierra Nevada, c'est-à-dire une immense plaque de neige. Cinq heures du soir venaient de sonner quand nous entrâmes dans Loja. Loja ou Loxa, comme vous voudrez l'écrire, était, si vous l'ignorez, une place très forte, à peu de distance d'Alhama, et devant laquelle Ferdinand-le-Catholique mit le siège après avoir assemblé un conseil de guerre à Cordoue. Loja avait alors pour commandant Ali-Atar dont Boabdil (*el rey chico)* avait épousé la fille, Il avait sous ses ordres

trois mille cavaliers, et chaque jour il attendait le vieux roi Maure avec des renforts. La cavalerie chrétienne revint à Cordoue avec Ferdinand, humiliée de sa défaite; lorsque Muley arriva à Loja avec les renforts qu'il avait promis, le dernier escadron de Ferdinand avait déjà repassé les frontières. C'est vous dire assez combien les excursions des Maures ont laissé de souvenirs dans ce pays; mais en 1486 Loja, Illora et Moclin subissaient la loi de Ferdinand; le monarque espagnol n'avait point oublié la dure leçon reçue sous les murs de Loja et il se vengeait par une victoire.

Avant d'arriver à Loja, le marquis de Cadix sollicita du roi la faveur de prendre les devants pour s'emparer du poste de Saint-Albohacin, situé en face de cette ville: il se rappelait qu'il en avait été chassé par les Maures, et il croyait devoir à sa réputation de venger le sang du vaillant maître de Calatrava, qui avait péri dans cette déroute.

Lorsque Boabdil vit les chrétiens gravir les hauteurs de l'Albohacin, il sortit avec ses meilleures troupes pour repousser l'ennemi. En ce moment aussi, Ferdinand arrivait avec le gros de l'armée, à côté de lui marchait le comte de Rivers.

Ce comte de Rivers dont il est maintes fois question dans l'*Histoire de la conquête de Grenade*, était, vous le savez peut-être, parent de la reine d'Angleterre. Après s'être distingué l'année précédente à la bataille de Bosworth, il était venu à la cour de Castille avec cent archers, tous très adroits et deux cents hommes armés de la pique et la hache d'armes.

L'étonnement que vous éprouveriez comme moi, maintenant, mon eher ami, en voyant surgir tout d'un coup dans cette vaste plaine un mélange de casques et de turbans ennemis, le comte de Rivers l'éprouvait, car il n'avait pas encore vu de combat contre les Maures. Il demanda au roi la permission

d'accompagner les troupes fraîches qu'on envoyait au secours du marquis de Cadix et de combattre à la manière de son pays.

Le comte de Rivers descendit donc de cheval ; il n'était armé qu'en *blanco*, c'est-à-dire qu'il n'avait que le morion, la cuirasse et l'épée, il portait à la main une immense hâche d'armes.

Après avoir harangué ses soldats et leur avoir rappelé en peu de mots qu'ils combattaient pour la gloire de Dieu, et pour l'honneur de la vieille Angleterre, il brandit sa hâche au-dessus de sa tête, et poussant le cri de guerre : *Saint-Georges pour les Anglais*! et il s'élança avec ses hommes au combat.

Ils avancèrent bien vite, frappant à droite et à gauche, ardents, intrépides, et s'ouvrant une route avec leurs haches dans les escadrons ennemis comme les bûcherons dans une forêt.

Les Maures, étourdis par cette attaque d'un genre si nouveau pour eux, autant que

découragés par la perte d'El Zegri qu'on venait d'emporter blessé du champ de bataille, commencèrent à plier et à se retirer dans les faubourgs.

Lord Rivers et sa troupe y entrèrent pêle-mêle avec les fuyarts, et continuèrent à se battre dans les rues et dans les maisons. Ferdinand survint avec sa garde, les Maures furent repoussés dans la ville. Lord Rivers, déjà blessé, pénétra jusqu'à la porte de la place ; une pierre le frappa au visage et l'étendit sur le sol sans connaissance. On allait l'emporter ; mais il rouvrit les yeux, refusant de quitter le faubourg, et y planta fièrement son étendard (1)

Ne trouvez-vous pas, ami, qu'il y a dans ce simple épisode un parfum étrange de chevalerie ? En lisant cette page à quelques toises du lieu qui vit combattre lord Rivers, je me détournai involontairement ; quelqu'un me manquait, quelqu'un qui n'é-

(1) *Histoire de Grenade*. p, 302.

tait plus là... c'était ce sir Georges dont je vous ai souvent parlé dans le cours de ce voyage, sir Georges retenu à Malaga où la jolie gitana de Séville devait le rejoindre. Devant ce rôle noble, éclatant du comte anglais, quel rôle que celui de l'Angleterre actuelle! Au lieu de l'étendard de lord Rivers si fièrement planté devant ces murs de Loja, l'Anglais plante aujourd'hui le drapeau de la contrebande; ses armes, à cette heure, ce sont la traîtrise, la vénalité, l'espionnage. Je songeais à ces choses et à bien d'autres encore en pénétrant dans Loja, dont chaque tour et chaque muraille vous parlent du Maure. Nos huit mules gravissaient avec une incroyable célérité les petites rues qui virent sortir Boabdil, Boaddil qui s'en fut le dernier de cette ville conquise, et s'agenouilla devant Ferdinand comme son vassal. Il continua tristement sa route vers Riego, à trois lieues de Loja, et moi, mon cher, si vous voulez bien le per-

mettre, je vais vous conduire au beau milieu de la ville sur la place de l'*Ayuntamiento*, où les boutiques d'orfévrerie et de confitures resplendissent à l'heure qu'il est. Un affreux géant, habillé en tambour-major du temps de l'empire (à quel tambour-major a-t-il pu voler cet habit?) s'y montre pour trios *quartos* (trois sous), pendant que le *pandero* et les castagnettes, font autour de son échoppe leur vacarme accoutumé. Loja est une ville triste, au repos, pleine de belles femmes; mais elles ne s'y montrent qu'à travers les grilles, et le *paseo*, que je viens de traverser après le pont, n'avait que des promeneurs en manteaux bruns. C'est le Xenil qui coule sous ce pont, et Dieu sait de quelle couleur jaune et sale il est doué. Mais tout ce paysage est empreint d'une tristesse si large et si solennelle que, malgré vous, devant ces pans de murs encore debout à Loja, vous rêvez à ce siége du roi Ferdinand le *conquistador* et de son armée, qui comptait aussi des preux venus de France, au nombre desquels se trou-

vait Gaston de Léon, le sénéchal de Toulouse. Celui-là dut être l'ami du comte de Rivers, et plus d'une fois la joyeuse chanson du Français se maria sans doute dans ces plaines à la ballade mélancolique du fils d'Angleterre racontant les exploits de quelques héros de son île lointaine; alliance intime, poésie fraternelle, rayée à tout jamais de nos jours du livre de la chevalerie et des combats!

Le *parador de los angeles* (la maison des anges) notre auberge dans cette ville, donnerait une cruelle idée du paradis : imaginez-vous qu'elle n'avait ni fenêtre, ni lit, ni rideaux; force me fut de partager deux chaises en guise de canapé; l'une me servit d'oreiller et l'autre de tabouret. Les moustiques et d'autres insectes plus hideux avaient envahi le *parador*, notre nuit fut exécrable.

— Grande nouvelle, me dit le lendemain, en m'éveillant, le joyeux Pepe, mon mayoral, le senor Auriol, du cirque de Paris, est attendu à Madrid !

Ce nom d'Auriol, le charmant clown, arrivant à mon oreille quand je n'étais plus qu'à quelques lieues de Grenade, fit naître en moi un singulier accent de gaieté, il ne fut question que de lui au déjeûner, pendant lequel les *criadas* (1) importunes de mon auberge me demandaient effrontément des bouts de cigares. Je les vis bientôt, ainsi que mademoiselle Antonita, fumer comme de vrais suisses de paroisse; beaucoup de ces femmes avaient à la tempe droite la fameuse mouche noire, remède si accrédité en Andalousie contre le mal de tête.

La *vega* de Loja, qui fait suite à cette ville, plaît à l'œil par une longue succession de sites boisés, le maïs étend ses liserés chatoyants jusqu'à la venta del Pulgar; les arbres et les eaux continuent l'aspect de ce paysage au milieu duquel serpente le Xenil. Les lignes du terrain, et surtout les couleurs rousses de l'automne donnaient à cette vue une majesté

(1) Servantes.

sévère et riante tout à la fois; le Xenil descend de Grenade, son onde est claire et belle à partir de cette vega, les osiers, les peupliers, les figuiers lui tressent une broderie de feuillage très attrayante. Le thym d'Espagne, la vigne, les myrtes et le chèvrefeuille vous font croire, dès ce lieu, à je ne sais quelle terre bénie; la plaine est d'un vert glauque, le vent embaumé d'arômes. Vous admirez encore cette riche et puissante nature, lorsque tout d'un coup vous voyez sortir d'une masure un homme au chapeau pointu, le fusil sur l'epaule comme un chasseur; cet homme dont les intentions ne sont pas douteuses, accoste le mayoral.

— *Baya usted con Dios, amigo Pepe!*

Pepe, qui connaît la valeur de ce salut, met la main à son gousset, et chaque voyageur d'imiter le mayoral. L'homme qui demande ainsi l'aumône au bout de son escopette est bien vêtu, il a l'air d'un *majo,* il louche un peu, mais peut-être est-ce un re-

gard de commande. Sa collecte finie, il demande l'outre du mayoral et en boit une gorgée, puis il disparaît sous un bois d'yeuses en touchant gaiement la poignée de sa carabine. En France cela se nommerait un bandit de grande route ; en Espagne ceci a nom : *guarda di camino* (garde de chemin).

La route qui suit la vega, et de laquelle vous voyez pointer Grenade, dont vous séparent quatre lieues, est d'une extravagance de lignes dont rien n'approche : ce sont des zigzag à travers les champs, des ruisseaux profonds, taris, desséchés, où les mules enfoncent haletantes de fatigue et de poussière. — A votre gauche ! s'écrie Pepe, à votre gauche ! — Et le mayoral vous indique du doigt le *Soto di Roma*, cette terre donnée par Ferdinand VII à lord Wellington. Ce nom anglais sonne mal devant la Sierra Nevada et la brune Grenade, mais Ferdinand VII l'a voulu ainsi, et le château fort de Roma, où se réfugiaient les partisans maures lorsque l'ennemi parve-

nait à leur couper le chemin de Grenade, appartient maintenant à sa grâce lord Wellington.

Placée au centre de ces monts crayeux et voilés par intervalles de l'ombre des nuages qui descend ou se détache d'elle comme une gaze, la Sierra Nevada, aux blanches épaules, voit rayonner à sa droite Grenade ceinte de l'écharpe verte de sa vega, avec l'Alhambra aux belles terrasses, la tour de la cathédrale, les monuments et les paseos de la cité ; l'Alhambra et ses remparts se détachent sur un fond de terre d'un rouge vermeil, on croirait de loin que c'est le sang des Abencerrages. La tour de la Veille, vue de la distance où nous sommes, est d'une couleur plus brûlée, on dirait de celle de la porte du Maure à Tolède. Enfin, après mille circuits, ou pour parler vrai, mille soubresauts de notre char, nous entrons dans la cité par la porte du Xenil.

Grenade s'étale en amphithéâtre avec une

complaisance majestueuse ; ses fabriques, ses tours sont étagées comme autant de gradins. La journée a été belle, le soleil ardent comme aux plus beaux jours d'été. En arrivant, et pour faire honneur sans doute à sa ville, Antonita avait profité d'un moment d'arrêt de la *galera* pour placer dans ses cheveux une large fleur à clochettes bleues qu'ils nomment ici *Fleur de la Safranée.* C'étaient un babil, des joies d'enfant, un sourire et des œillades perpétuelles jetées par la brune fille à tous ceux qui passaient : Antonita m'expliquait Grenade comme l'eût pu faire une mauresque du temps d'Isabelle.

— « Ces taureaux superbes, attelés deux à deux, appartiennent, disait-elle, à la noble famille de Gor; ces chevaux andaloux sont au comte d'Altamira. Ces contrebandiers au riche manteau, au fusil damasquiné, vont prendre quelques amis à Santa-Fé; ces majos andaloux qui me regardent sont des élégants de l'Alaméda, qui ont poussé la prome-

nade jusqu'ici pour voir arriver la diligence.

Elle parlait encore quand nous passâmes le pont de Xenil; la voiture s'arrêta devant le *Salon*, qui était alors inondé de voiles et de mantilles. Je vous parlerai plus tard de ce délicieux paseo grenadin, où toutes les branches embaument, où l'éventail est un véritable alphabet pour l'amoureux. Une foule de petits mendiants à moitié nus arrivaient avec des *braseros* allumés à notre voiture. L'œil retrouve vite ici les clochers de faïence vernissée comme à la porte de Tolède, les façades peintes, les portes brunes. Nous avons à gauche l'église de las Angustias, à droite la promenade, c'est-à-dire l'église et le monde. Pour môi, qui touche enfin à cette ville tant rêvée, j'ai commencé par Dieu, et je viens de le remercier dans son temple. Ainsi dut faire le roi Ferdinand ayant à côté de lui Isabelle-la-Catholique; moi je n'avais

près de moi que le mayoral qui m'a enseigné de là le chemin de la *Fonda del Commercio*.

XLIII.

Au même.

Le Cyprès de la Sultane.

Une première visite à l'Alhambra. — Les Paseos. — Le Généralife. — La cour des Cyprès. — Le Cyprès de la Sultane. — Histoire de lady B... — La porta Ultima. — Massacre des Abencerrages. Le portrait de Boabdil. — La Vega. — La rue Zacatin.

Huit heures sonnaient à l'horloge de Santa-Pabla, le couvent des Nonnes hiéronimites, lorsque je suivis mon guide à travers les rues tortueuses de la belle Grenade.

Le système d'irrigation adopté par le Maure

dans cette cité, le travail souterrain de ces arrosements successifs qui portent la sève et la vie au-dessous de chaque arbre et de chaque canal, excitaient si vivement ma curiosité que je me penchais pour voir des ouvriers qui raccommodaient alors quelques-unes de ces constructions sujettes chaque jour aux avaries, quand je rencontrai une jeune femme de vingt-cinq ans environ , dont la coiffure blonde, retombant sur ses épaules en grappes soyeuses, l'œil nacré de bleu, la blancheur mate et toute la pose maladive, révélaient bien vite à mon regard une fille du Nord ; en effet, c'était lady B..., la femme de l'un des premiers négociants de Birmingham, à ce que m'apprit mon guide. Il était bien rare qu'elle ne fît pas une fois par mois son pélerinage à l'Alhambra, et je me réjouissais déjà de pouvoir commencer le mien dans sa compagnie, lorsque tout d'un coup je la vis courir d'un pas si précipité par la rue, au moment où je me mettais en devoir de l'a-

border, que je ne pus m'empêcher de demander à mon cicerone si cette dame était folle.

Il ne me fut pas nécessaire d'attendre la réponse de mon interprète habituel, honnête Anglais dont je vous esquisserai plus tard la figure, car de toutes les boutiques de modistes qui flanquaient la rue où nous passions, nous entendîmes bientôt sortir ce cri :

— La Sultana !

La jeune femme avait traversé la *calle* dans toute sa longueur, et elle tournait le coin de la *Plaza Nova*, sans paraître seulement émue de cette singulière appellation.

— Certes ! dis-je à l'Anglais, si pour être *sultane* il suffit de deux beaux yeux veloutés, d'une taille souple et de la légèreté de l'hirondelle, lady B... a tout cela. Seulement, son regard m'a paru défiant et mélancolique. Y aurait-il chez elle un chagrin voisin de la folie, le malheur aurait-il déjà posé sa main sur son front?

O'Bensaquen, mon guide, hocha la tête d'un air sombre, mais comme il s'agissait d'une Anglaise, d'une compatriote et que, malgré le nom moresque qu'il s'était donné pour se faire valoir, O'Bensaquen tenait à l'honneur rigide du cher pays, il se renferma dans un silence de puritain et doubla le pas.

— O'Bensaquen, mon cher, repris-je alors vraiment courroucé contre son mutisme, je vous ai pris comme le sultan prit Scheherazade, je me suis fait Schahriar, et il faut des histoires, je vous en préviens. Les vôtres seront moins longues que celles des Mille et une Nuits, mais je ne vous tiens pas quitte de celle de la Sultane!

Mon guide essuya une larme furtive, et me promit de me satisfaire dès que nous serions arrivés à la Cour des Cyprès.

— C'est là, me dit-il, que lady B... se sera rendue; c''est là seulement que je vous dirai son histoire. Les ciceroni ont leurs caprices

aussi bien que les romanciers, senor, et je ne cours pas le risque de ma tête comme Schéherazade !

La fierté de mon conteur était trop grande pour que je me privasse de son récit par un entêtement déplacé. Nous côtoyâmes donc tous deux une foule de petites rues aussi raides qu'une échelle et dans lesquelles O'Bensaquen acheta pour moi nombre d'objets.

A quelques pas de là, nous avions salué le Darro, ce fleuve fabuleux qui parcourt la ville sur son lit de paillettes d'or, mais où l'*ayuntamiento* serait bien empêché de rencontrer maintenant quelques cruzades (1) bonnes à jeter à un juif. Quand ce fleuve se trouve gonflé par les pluies, il est terrible, menaçant ; sa couleur est fauve, et ressemblant peu à l'idée que l'on s'en fait, d'après les mille et une descriptions des fleuves espagnols. Nous arrivâmes à la Plaza Nova ; le

(1) Cruzades, anciennes monnaies.

monument de la chancellerie qui y figure, et que l'on doit à Philippe II, est d'un beau style.

A la calle de los Gomeres (rue des Gomer) commence la cité arabe. Gomer, que les Espagnols appellent encore le *perfide Gomer,* à cause de sa trahison, se fit chrétien, on le sait, après la conquête de Grenade. A gauche de la rue que nous gravissions en ce moment, après avoir traversé un dédale de petits carrefours mauresques devant les murs blancs desquels pointent çà et là quelques cyprès, on voit encore la maison de Gomer, située près de la porte de Charles-Quint. Cette maison est reblanchie à la chaux, d'après l'usage sacramentel de l'Espagne et de l'Afrique; sous le vestibule est une petite fontaine. Quel crime lave cette eau, quelle trahison est remplacée encore aujourd'hui par cette onde rafraîchissante? Il n'y a aucune inscription sur la pierre de ce bassin, mais je demeurai frappé de la figure hâve, maladive du per-

sonnage qui vint m'ouvrir cette habitation. La famille qui y réside s'appelle encore Gomeres ou Zégris (1).

Les Zégris ressemblent beaucoup aux Gitanos, même couleur olivâtre de peau, mêmes extrêmités fines et délicates, même ensemble d'astuce, d'hypocrisie et de ruse.

Cette maison, nous l'avons dit, forme l'angle de la porte de Charles-Quint. A main droite de cette porte vous apercevez la *tour vermeille*, la première défense qu'Abdali éleva contre son père, Albo-Hasen, après son affranchissement. Cette porte de Charles-Quint était d'abord arabe, mais ce furieux démolisseur qui a changé tant de fois la face orientale de l'Alhambra, qui y a mis son chiffre, sa devise, ses armes, a jugé bon de reconstruire cette porte dans le style de

(2) La maison de Gomer (*calle de los Gomeres*) possède en effet plusieurs descendants de sa famille appelés encore aujourd'hui à Grenade : *la famille de los Zegris*. Ils sont noirs, mais chrétiens nobles; c'est un curieux échantillon de la race mauresque.

son temps ; le tout en mémoire de cet odieux massacre des Abencerrages. Trois chemins s'offrent, à vous dès que vous avez passé la porte, celui du milieu conduit au Généralife, celui de gauche au palais d'Abdali ou de Boabdil, celui de droite au cèdre du Liban.

Tous ces divers sentiers sont remplis du murmure gazouillant de l'onde arabe : ces filets d'eau limpide filtrent de rigole en rigole, portant la santé à chaque fleur, et chantant des deux côtés du chemin une amoureuse cantilène. Rien ne saurait rendre la délicieuse fraîcheur de cette allée plantée d'arbres, conduisant au palais d'Omar. La montée est raide, elle est semée de bancs, de sources, de bassins, c'est presqu'un jardin de harem pour la beauté. Des cyprès taillés en plumets verts, des marguerites, des campanules jaunes et blanches, des sorbiers, des buissons de roses, forment un Eden de ce jardin magique des pauvres (*paseo de los povres*), où les riches et les nobles de Grenade

posent rarement le pied, et auquel ils préfèrent le *Salon* qui regarde le Xenil. Ce jardin comprend tout l'espace que renferme la porte jusqu'aux premières fortifications de l'Alhambra ; il n'a contre lui que sa montée qui fait l'effroi de l'indolence grenadine. En effet, on ne saurait aller en voiture à cette promenade comme au paseo del Xenil (1).

Une fontaine d'un assez joli style, construite en beau marbre, et qu'une inscription vous apprend avoir été rebâtie en 1838, figure aux premières limites de ce *paseo* charmant. De temps à autre, une croix de marbre blanc que vous rencontrez vous avertit de la domination espagnole et de sa rancune catholique contre les Maures ses vieux maîtres. En effet, à la place même où sont ces jardins se hérissaient autrefois des tours à créneaux ; toute cette enceinte était fortifiée ; ces remparts balançaient les pennons

(1) Qui se nomme en revanche *paseo de los ricos*.

de Boabdil. L'image de ce roi semble vous poursuivre encore chaque fois que vous franchissez dans l'Alhambra la porte ou l'enceinte gardée par ses muets et ses esclaves.

Nous passons sous un arc dans le style de ceux de la campagne romaine : en cet endroit où les chrétiens avaient creusé un aqueduc le figuier a poussé dans la jointure des pierres, le terrain est âpre et sillonné par de maigres flaques d'eau. A notre gauche s'élève la tour des Infantes, et sur la même ligne un peu plus loin celle des Esclaves. Ce sont les deux tours les mieux conservées des fortifications de l'Alhambra. Viennent après celle de Siete Suelos et celle de Las Puntas.

Le chemin par lequel Boabdil allait visiter son fils est à pic, je viens de le gravir sous le parapluie du guide par un orage subit qui faisait crier les feuilles de pampre, dont le dôme naturel abrite la route. Après avoir essuyé le vent et la pluie, nous sommes en-

trés dans le jardin *del Bano*. Le panorama que Grenade étale devant vous à travers ce charmant portail à jour, où la pierre est si délicatement fouillée, repose délicieusement le regard ; les jardins à ifs taillés, l'oranger, le citronnier, mille plantes d'une senteur exquise, répandant leur arôme sur la Véga, conservent à cette échappée de vue une saveur tout orientale. La mosquée est petite et n'a rien des proportions féériques que le voyageur prête malgré lui à l'Alhambra ; ce palais du fils d'Omar regarde celui de Boabdil et celui de Charles-Quint. Il avait autrefois, comme tous les palais maures, deux parties distinctes : celle d'été et celle d'hiver; Charles-Quint n'a gardé que la partie d'été et a jeté l'autre à bas.

Le jardin des bains d'Omar est coupé à son milieu par un bassin enchanté sur lequel deux jets d'eau jettent leurs vapeurs fines et blanches. Les kepseakes d'Angleterre ont exa-

géré la grandeur de cette maison de plaisance des rois maures, dont les frêles sculptures ne tarderont pas, nous le craignons, à disparaître bientôt sous l'horrible plâtre espagnol qui s'attache chaque jour à leurs arêtes. Cet usage déplorable, et contre lequel nous ne cesserons de nous élever, enlève maintenant toute sa physionomie aux salons des bains d'Omar, charmante fantaisie du ciseau mauresque, vaste galerie aux portiques ouverts, dont le dôme est léger, les couleurs suaves et vives. La main du maure, vous le savez, était petite (*manus ossua Mauri*), son architecte ressemble à sa main, c'est donc la finesse arabe, la broderie de Tunis, la coquetterie de Damas. Il faut le dire, l'enfantillage déparerait ici l'inspiration, si cette fois l'architecture n'était symbolique. Ces fenêtres ressemblent à un dessus de boite à bonbons, il est vrai, et l'on voit le jour à travers leurs fines losanges; mais avec ces

colonnes montent l'arabesque gravée et la prière; la pierre s'élève vers Dieu. Cette maison des bains d'Omar n'appartient pas du reste maintenant au gouvernement espagnol; elle est au marquis de Campo-Tejar, qui vit à Gènes. Ferdinand-le-Conquérant la donna à ses ancêtres quelques temps après la conquête de Grenade, et ce legs chrétien d'une mosquée n'est pas encore sorti de cette noble famille.

Nous venions d'arriver à un *patio* fermé, où figurent sur la muraille des peintures assez médiocres et postérieures a la fondation de cette cour, lorsque je remarquai quatre cyprès au jet vigoureux, à l'écorce grise et fraternellement unis comme autant de frères. Arrivé à l'un d'eux, O'Bensaquen tressaillit.

— Voici le *Cyprès de la sultane*, me dit-il. Lady B... ne peut être loin.

Et d'un air inquiet, agité, presque attendri, l'Anglais chercha autour des arbres

géans où le vent frémissait comme une harpe.

— Elle ne pourra tarder à revenir, reprit il, en s'asseyant sur un des bancs de la cour. Oui, continua-t-il, car voici le siège que le gardien lui apporte chaque fois qu'elle s'arrête ici.

Et il me montrait un escabeau recouvert d'une misérable loque de tapisserie...

La tradition, qui donne du prix à la cour des quatre cyprès, continua mon guide, ressemble à une élégie. Sous l'un de ces cyprès, un esclave de Gomer vit un jour la reine Zoraïma qui prenait le frais et s'entretenait avec un Abencerrage ; cela n'avait rien que de très naturel, n'est-ce pas ? Mais la reine était belle et l'Abencerrage lui parlait bas. Gomer ne se fit pas grande violence pour écouter le rapport de cet esclave qui avait l'âme aussi noire que le visage ; l'esclave accusait, Gomer le crut.

C'en fut assez pour le roi Boabdil ; l'époux de la princesse ordonna de construire le len-

demain un bûcher pour la reine Zoraïma. La malheureuse femme fut accusée de prostitution avec un Abencerrage. La jalousie des Zégris contre cette caste était ardente; l'accusé était cependant un des principaux ministres, Albin-Hamet, il était favori du roi, et était sorti, disait-on, de la cour des Cyprès le front ceint d'une guirlande de roses.

Le bûcher était dressé sur la place que nous venons de traverser, et tout ce qu'il y avait de considérable à Grenade se pressait autour de l'échafaud où la reine venait de monter couverte d'un long voile noir. On allait mettre le feu au bûcher, lorsque les trompettes sonnèrent. Cinq cavaliers espagnols accourus de Santa-fé, en costume mauresque, le turban en tête, la lance au poing, se présentent sur la place de l'exécution et se frayent passage au sein de la foule. Ils arrivent au pied du bûcher, ils se déclarent garants de l'honneur de la reine et demandent le combat contre cinq Zégris. Gomer a

pâli, car Gomer est ministre et grand parmi cette tribu ; c'est l'ennemi déclaré des Abencerrages, ces cinq combattants l'étonnent... Cependant la lice est ouverte, bientôt la victoire reste aux cavaliers de Santa-Fé. On fut étonné, quand ils levèrent leur voile, de voir alors cinq chrétiens. Ils s'approchèrent de la reine et baisèrent le pan de sa robe. Elle leur répondit : « Je suis pauvre et je n'ai que ce voile noir, prenez-le, ajouta-t-elle en s'adressant au cavalier qui lui semblait être le chef. — Volontiers, répondit-il, à condition que je le partagerai avec mes frères, » et prenant son épée il divisa le voile et leur en donna les morceaux. Ces cinq pièces de voile royal, conservées religieusement par les cinq Espagnols, figurent encore dans les armoiries de leur famille. La reine fut sauvée et son innocence reconnue.

— Pauvre reine ! repris-je en regardant encore la place où semblait passer une ombre blanche et légère.

Tout d'un coup je reculai, c'était bien une ombre que je voyais, mais non celle de Zoraïma, la triste épouse du fier Boabdil, c'était lady B..., dont je reconnus le cou de cygne...

Les cheveux dénoués comme la triste Ophélia, lady B... rassemblait alors, aussi comme elle, quelques fleurs éparses dans la cour des Cyprès; sa pâleur était mortelle. O'Bensaquen me fit cacher derrière un massif de lauriers roses et s'avançant seul vers la jeune dame, il lui parla en anglais.

Cette conversation me donna tout le temps d'examiner lady B...; sa grâce était charmante; elle avait une expression douce et mélancolique. De longues larmes tremblaient au bout de ses cils, un secret pénible semblait enfermé à tout jamais dans son cœur. A mesure que mon guide lui parlait, sa beauté flétrie par un mal inconnu semblait renaître. O'Bensaquen s'entretenait avec elle dans la langue de sa patrie. Jusque là je n'a-

vais pas remarqué son costume : elle portait une robe de soie blanche, un voile noir et des mitaines, tout cela usé, triste, appauvri, de ces costumes que se font les pauvres folles. En effet, un cri déchirant et que Meyerbeer seul eût pu noter, s'échappa bientôt de sa poitrine; je la vis se tordre les bras et appuyer ensuite son front baigné de sueur contre le cyprès de la sultane.

— Le voyez-vous, *lui*, disait-elle à O'Bensaquen, il est là, il m'a vue parler avec lui... ce soir... à la lune, et il va le dire à mon mari !

La douleur de la jeune femme était si affreuse, si déchirante, que je m'élançai et courus vers elle...

—N'approchez pas, murmura-t-elle d'une voix sourde ; n'approchez pas, lâche accusateur. Fuyez, Harry, fuyez, ou sinon craignez le glaive de sir Georges !

A ce dernier nom, qui me rappelait un de mes amis, un compagnon de voyage qui n'é-

tait plus là, je crus voir se dresser devant moi le fantôme d'un homme dont sir Georges m'avait souvent parlé à Cadix dans nos longues promenades; c'était un mulâtre du nom d'Harry Sanders, avec lequel il s'était battu près de Birmingham. Se trouvant un jour dans une campagne à quelques milles de cette cité et sous un cyprès magnifique planté dans le parc de lord El.... il causait avec la jeune lady B... des périls qu'il venait de courir dans un voyage du Levant, il lui déroulait sa vie de vaisseau, cette vie réduite sur mer à un rêve contemplatif; il lui parlait des vergues, des alcyons, des étoiles, et la jeune femme, tout en proie à ce récit, éprouvait un enthousiasme si vif, qu'elle oubliait alors de retirer ses deux mains de celles du conteur, lorsqu'une figure jaune se montra non loin d'eux, dans un pavillon masqué par des chèvre-feuilles. C'était celle du mulâtre Harry Sanders, premier commis de l'époux de lady B.... Jaloux de

son bonheur et voulant se venger des dédains de la jeune femme, il n'eut rien de plus pressé que de jouer près de son maître, qui n'était pas Boabdil, le rôle du perfide Gomer. Le mari, trompé par un faux rapport, intenta à sa femme un procès de *conversation criminelle* ; le duel de sir Georges avec le mulâtre et surtout la mort de ce dernier confirmèrent les juges dans cette opinion ; la chambre prononça le divorce et exclut lady B.... *è mensâ et toro*, suivant l'usage des procès de cette sorte. Pour sir Georges, il fut trop heureux de se soustraire par la fuite aux énormes récriminations de dommages et intérêts exercés en pareil cas.

A la suite de cette affaire malheureuse, où sir Georges avait été victime de la lâcheté et de l'envie de Harry, il s'était embarqué pour l'Amérique. Il y avait six ans que ce procès avait eu lieu, six ans que le mulâtre était mort, et celui-là même qui avait attiré sur le front de lady B... tant de honte et tant de

malheur, ne pouvait même savoir ce qu'elle était devenue. Innocente et calomniée, lady B... avait résolu de passer en Espagne pour y expier une faute involontaire. Son oncle, le général S..., voyageait alors dans la Péninsule, elle l'accompagna et se fixa à Grenade.

Dans le choix de ce séjour entrait-il, hélas ! une pensée d'isolement ou de folie ? En vérité, je ne sais, mais la pauvre créature, en visitant un soir l'Alhambra et la cour des Cyprès, avait été frappée de la similitude de son histoire avec celle de Zoraïma. Le chagrin se rattache à tout. Loin des brumes épaisses de son pays, lady B..., en retrouvant un de ces arbres, éprouva un enchantement triste et doux. Dans ce jardin plein d'ombre, de fraîcheur et de silence, la seule vue de ce cyprès, la seule histoire de cette sultane malheureuse devint pour elle le thème d'une inépuisable rêverie. Évidemment elle devait aimer sir Georges, d'abord parce qu'une femme

aime celui à qui elle doit son malheur; puis lady B... était loin d'avoir fait d'ailleurs un mariage d'inclination. Son vieil oncle résidait en véritable gentleman au Soto di Roma, appartenant à lord Wellington, mais il était goutteux, il parlait de Napoléon et de Nelson tout ensemble, il ne comprenait pas même les chagrins de sa nièce, mais en revanche il aimait à l'idolâtrie son thé et ses chiens.

— Pauvre lady B... ! me dit O'Bensaquen, chaque jour sa raison s'éteint, chaque jour elle me parle ici d'Abencerrages, de démons, du mulâtre Harry et de son époux.... Que sais-je ? Ses pas ébranlent seuls cette cour des Cyprès ; quand les pas des promeneurs y ont cessé, elle s'asseoit à la place où s'est assise Zoraïma. Mais quel chevalier maure, quel protecteur au masque baissé, quel homme ou quel ange viendra la défendre ?

— Ce sera sir Georges lui-même, m'écriai-je avec transport, sir Georges que j'attends, sir Georges, à qui j'écrirai !

A ces mots, elle me regarda d'un air si morne que j'eus peur, elle s'était redressée aussi belle que miss Smithson dans le rôle éperdu de Juliette, elle fit un pas vers moi, en me demandant si je voulais me jouer de sa douleur.

—A Dieu ne plaise, répondis-je, Zoraïma, permettez-moi de vous donner ce nom, j'ignore le vôtre.

— Henriette de G....., reprit-elle; mais que vous importe ma famille ? c'est de Georges, de Georges qu'il s'agit ! ne voyez-vous pas bien qu'ils me traitent ici de folle ? Ce matin, allez, j'ai eu bien peur, je passais devant l'hôpital, j'ai vu une folle qui y entrait ! Pauvres femmes ! On leur rase ici le front... et alors... dites... mes cheveux, mes cheveux, que deviendront-ils ? Georges les aimait tant, Georges... mon frère... mon ami !...

Sa voix allait s'éteignant, je lui pris la main, son sein ressemblait aux vagues d'un beau golfe que le vent soulève. Je pensai que

sir Georges était heureux, lui, d'avoir à consoler une telle douleur ; il entrait déjà de l'égoïsme dans mon dévouement. Elle me regardait toujours, cherchant à lire ma pensée sur mes lèvres ou dans mon cœur ; en vérité, je ne sais pourquoi je pensai à la sultane de Boabdil.

— Madame, dis-je enfin en voulant me soustraire à l'émotion d'un tel entretien, ma lettre pour sir Georges vous sera remise ce soir. Vous êtes libre d'y ajouter ce que vous voudrez et de la faire partir !

— Vous me rendez la vie, fit-elle en joignant les mains ; à vous ces fleurs, *senor*, ces fleurs que j'avais cueillies pour lui... Il en aura d'autres, plus tristes, plus fanées, plus douloureuses, des fleurs d'un an, toutes détachées par moi de la cour des Lions ou de cette terrasse... adieu !

Et en se dirigeant vers le gardien qui s'avançait, elle me fit un salut et me jeta une poignée de roses du Bengale... En même

temps je vis un vieillard qui venait la chercher : c'était son oncle. Elle lui dit quelques mots. Le vieux général semblait inquiet pour la première fois de sa vie peut-être, — cette momie vivante remua les lèvres et m'adressa un remerciement banal. Pour lady B.. je fus assez payé par son sourire et par le bonheur que lui promettait la présence prochaine de sir Georges.

—Vous viendrez nous voir, me dit le vieillard ; vous viendrez, monsieur, ma nièce a besoin de voir des *albums* de peintre ou de poëte, cela la distrait.

Lady B... me regarda avec une douceur incomparable, sans doute pour me dédommager de son oncle et de sa phrase. La paix venait de rentrer dans cette âme : le hasard fermait une plaie. Je résolus d'écrire à Cadix le soir même, et quand je la quittai la jeune femme m'en priait encore par son silence... Nous la perdîmes bientôt de vue, O'Bensaquen et moi ; je n'écoutais plus mon

guide, et cependant à mes regards s'offraient de nouvelles merveilles.. Je me hâtai de fuir la cour des Cyprès, ses gazons exhalaient pour moi trop de parfums tentateurs.

Arrivé devant un pan de mur où fuyaient quelques lézards, le dos zébré par de radieuses bandes de soleil, mon guide reprit bientôt :

— Si Zoraïma la reine échappa au supplice, un massacre affreux, celui des Abencerrages dut satisfaire assez la vengeance de Boabdil, le fils redouté d'Albo-Hasen. En revanche, Albo-Hasen fut un jour sur le point de le tuer ; voici comme ;

Dans la rue de los Gomeres, que nous venons de voir, figure à gauche, une porte bouchée à cette heure, et que l'on appelle la Porta Ultima. Voici ce que les vieux historiens racontent sur cette porte :

Un jour Boabdil rencontre à la Plaza Nueva son père Albo-Hasen ; celui-ci lui reproche les trente-cinq Abencerrages égorgés sous le

prétexte de l'accusation dirigée contre Albin-Hamet et la reine ; Boabdil lui répond qu'il était roi et qu'il avait droit de se faire justice : son père tira alors son poignard pour le tuer ; mais Boabdil s'échappa, dit-on, par cette porte, la porte la plus voisine de son palais. En mémoire de ceci, il la fit fermer avec défense de jamais l'ouvrir.

La porte arabe, voisine de ce lieu et remplacée par celle de Charles-Quint, venait d'être témoin en effet de l'un des traits les plus farouches de Boabdil. Un matin, il fait mander tous les Abencerrages et leur ordonne d'attendre à cette porte. Ils y furent tous, car il leur avait fait dire qu'il avait des ordres à leur donner dans son palais, distant de six minutes de cette *Puerta*. Maintenant voici ce qui se passait dans ce palais. Boabdil y avait fait mander l'exécuteur : « Chaque Abencerrage qui entrera ici, avait-il dit au bourreau, croit recevoir un ordre, en sortant qu'il trouve la mort ! » Cet ordre fut

scrupuleusement accompli. Uu esclave d'Abdali, homme bon et courageux, alla prévenir ceux des Abencerrages qui restaient; ils s'enfuirent, les uns en Afrique, d'autres à Santa-Fé, d'autres à Alpujurra ; quelques-uns écrivirent à Ferdinand V, qui était près de Grenade, et lui demandèrent protection. Trente-six des principaux avaient péri. Le récit de ce massacre et surtout le danger que courait la reine emut le cœur de cinq cavaliers de Santa-Fé; vous avez vu ce qu'ils firent. Ils délivrèrent seuls la belle reine.

Dans la galerie du Généralife où sont les portraits des princes devenus chrétiens, on voit un portrait d'Abdali, autrement dit Boabdil ou le roi petit (*el rey chico*), à cause de la petitesse de sa taille. Dans ce tableau , Boabdil a le teint blond et les cheveux blancs: un grand air de douceur et d'aménité forme le type le plus saillant de sa physionomie. Cette peinture et celles qui la suivent sont

assez mauvaises, mais elles intéressent et l'on ne peut songer sans douleur à ce dernier dominateur de Grenade, qui avait demandé que l'on ne permît à personne d'entrer ou de sortir par la porte qui lui avait servi de passage pour aller remettre au roi catholique les clefs de la ville de Grenade. Cette prière lui fut accordée, on le sait, et Boabdil se retira dans la vallée de Pouina; on lui conserva un territoire, et plus tard il rejoignit le roi de Fez son parent.

C'est le seul portrait payen qui figure dans ce musée catholique ; les curieux détails de la reddition de Grenade lui donnent un grand prix. On sait que le visir Aben Comixa essaya en vain de consoler son maître lorsqu'une légère fumée élevée de la citadelle et une salve d'artillerie lui apprirent que la ville était au pouvoir des chrétiens. « Tu fais bien, lui « dit sa mère, l'intrépide Ayxa, tu fais bien « de pleurer comme une femme un royaume « que tu n'as pas su défendre comme un « homme ! »

Boabdil pleurait en effet, il pleurait Grenade belle et conquise, et la montagne qui l'entendit ainsi soupirer porte encore le nom de : *el ultimo sospiro del moro* (le dernier soupir du maure).

Quant à moi, cette mauvaise toile représentant Boabdil me rappelait l'admirable ballade d'Aben-Hamet, dans le dernier des Abencerrages, le seul poème que l'on puisse lire à Grenade, devant le trône des rois musulmans à tout jamais renversé, et ce trône catholique d'où la légitimité elle-même, aussi triste et aussi poursuivie que Boabdil, a dû fuir !

Après ce portrait vient celui de Sidy-Aya-el-Nayar, infant de Grenade ; il fut baptisé à Santa-Fé, en présence des rois catholiques et prit le nom de Pèdre Ier ; son fils fut Alonzo Ier de Grenade.

La chambre des rois de la famille chrétienne n'est qu'une collection assez insignifiante représentant la longue suite de princes

qui gouvernèrent l'Espagne : la famille de Philippe et le portrait de Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine, y brillent certainement plus par le souvenir de leurs exploits que par l'excellence de leurs peintures.

Vous traversez de nouveau la Cour des Cyprès, et de là, à travers les myrthes et les cyprès taillés en pieux, vous montez à la cascade *de las aguas*. C'est un chemin irrigé à la mauresque et très ingénieusement coupé ; il conduit à une maison entièrement neuve , le *mirador novo ,* d'où l'on a certainement le plus magnifique panorama de la vieille Grenade.

Du haut de ce *mirador,* le regard plane en effet sur la belle Vega , couchée au pied de sa montagne de neige. C'est d'abord le Monte de Santa-Helena , fortifié du temps des Arabes et ruiné ensuite par les Français; en face, la rotonde qui forme le palais de Charles-Quint , palais qui n'a pas moins de soixante-trois colonnes de jaspe , puis Santa-Maria, et

au loin, dans la vapeur bleue de la plaine, Santa-Fé opposé au prosaïque contraste du duc de Welington qui a trouvé moyen de posséder en ce lieu trois milles de juridiction au Soto-de-Roma que lui adjugea Ferdinand VII. Du côté de la vieille muraille qui tombe du sommet de ce plateau, et près l'ermitage de San-Miguel, se déroulant à gauche comme un vaste serpent de briques, on voit une foule d'excavations construites par les Maures. Dans ces rochers nichent maintenant trois mille gitanos.

Des figuiers de l'Inde tordent leurs bras maigres sur les trous de ces oiseaux de proie dont la rapidité le dispute ici à l'adresse; c'est la seule caste qui rappelle le Maure. La lumière inonde tout ce riche panorama. La pluie avait cessé, les roses du Bengale, semées dans ce beau jardin, qui appartient, je crois, à un Italien, relevaient leurs tiges. L'odeur aromatique de mille plantes humides encore, et qui se balançaient comme autant

de cassolettes dans l'air, me faisaient encore songer aux délices orientales de ces jardins, lorsqu'un cri rauque retentit à deux pas de moi. C'était celui d'un paon qui se chauffait au soleil sur la rampe du mirador. A gauche une petite croix s'élevant sur un mur assez bas indiquait le cimetière moderne de Grenade. J'étais si absorbé, si profondément ému par la vue de ce paysage, que je n'osai poursuivre mon exploration de l'Alhambra. Le temps pouvait changer et j'avais d'ailleurs rendez-vous à la cathédrale avec le révérend chanoine don Zafra. Je me mis donc en devoir de descendre et me trouvai bientôt au milieu de la rue Zacatin, rue étroite, obscure, image parfaite d'un bazar d'Alger, où beaucoup de savetiers et de tailleurs étaient alors aux prises pour une aventure nocturne dont la fille du barbier Roque Puxaro était l'héroïne.

XLIV.

Au même.

LA FILLE DU BARBIER.

La boutique du barbier Roque Puxaro n'eût guère attiré mon attention sans cette aventure arrivée tout récemment et qui lui donnait une véritable célébrité dans tout Grenade.

Imaginez, en effet, une boutique noirâtre enfouie au milieu de cette rue curieuse, la rue Zacatin, rue composée elle-même de divers embranchements. Dans la boutique, retentissait rarement le son du *pandero* (1) ou la voix aigre des castagnettes. Le propriétaire de cette échoppe se nommait Roque, nom dur s'il en fut; il était barbier, mais ennemi juré de la guitare. Roque Puxaro avait la mine triste, le regard vitré, les doigts crochus, il se tenait d'habitude devant sa maison sous cette espèce de portique sombre nommé *zaguan;* il était Grenadin dans toute la force du terme et n'ouvrait guère aux gens du dehors qu'après avoir précédemment demandé qui ils étaient. Pour peu qu'on lui répondît : *gente de paz* (gens de paix), il devenait plus défiant qu'une vieille fille, allumait une lanterne et regardait le quidam avec l'attention minutieuse d'un alcade. Son enseigne portait *Roque Puxaro, barbero y*

(1) Tambourin.

comadron, pone sanguiselas y saca muelas (Roque Puxaro, barbier accoucheur, pose les sangsues et extrait les dents). Il avait étudié, assurait-on, et était si renommé comme accoucheur, par dessus le marché, que c'était à qui voudrait avoir affaire à lui parmi les dames de la ville.

Ce soir là il y avait foule au paseo de Grenade, cette promenade qui s'étend à trois cents pas en avant du pont du Xénil. La place Sablée qu'on nomme *el Salon* voyait affluer les mantilles sous ses acacias touffus; la voix des promeneurs n'était couverte que par le murmure de la fontaine au jet merveilleux qui forme le fond de l'Alaméda.

De ce paseo de Grenade la vue est riante et belle : ici les fils d'argent que le Xénil dévide à vos pieds sous les tièdes lueurs de la lune, derrière le paseo, les montagnes, et au bout de la promenade, un vaste couvent qui voile de la ceinture verte de son bois d'oliviers le prospect de l'Alhambra.

Aussi belles mais aussi pâles que les neiges de la Sierra Nevada, dont la croupe blanche domine le paseo de Grenade, les senoritas causaient entre elles, toutes habillées de ce noir qui ressemblerait à un deuil, n'était la mantille blanche, la rose à l'oreille et l'éventail Çà et là passaient des moines, des milicianos à plumet, ou des *majos* à veste bariolée. L'air était doux, la lune sereine, les jets d'eau si frais qu'ils doublaient la senteur des lauriers roses. En ce moment de solennelle quiétude, une cloche retentit, c'était la cloche ordinaire du soir *(la oracion)*, le signal le plus doux mais en même temps le plus triste de la prière en Espagne; à son premier tintement les pas s'arrêtent, la parole expire sur les lèvres du promeneur, c'est l'oraison mentale établissant son règne d'un quart d'heure sur tout un peuple. Les éventails et les mantilles se referment alors, les chapeaux quittent les fronts, chacun se signe, on se sépare et l'on dit adieu aux beaux arbres du

paseo. Admirable coutume que celle de ce recueillement nocturne et subit quand s'efface et tombe le jour, mais aussi coutume bien favorable à Satan, comme vous allez le voir.

En ce moment de religieux silence, un jeune officier s'approcha en effet d'un groupe de belles Grenadines qui s'étaient mises en prières et tournant vers l'une d'elles ses regards empreints d'une douce mélancolie, il lui glissa adroitement ce billet assez téméraire, mais laconique, dans les plis de son éventail, au moment où elle le fermait ;

« A demain à sept heures du soir, chère Suzana, près de la porte de la rue de los Gomeres.

» Votre ami, MARIANO. »

Quel était ce Mariano assez osé pour troubler l'élan pieux de la jolie fille au moment de l'*oracion*, quel était ce démon en uniforme dont la moustache noire devait être frisée en croc chaque jour par Belzébuth ? Ne

vous creusez pas inutilement la tête, mes belles lectrices, c'était tout uniment le neveu du *gefe politico* (1) de la province, un aimable garçon que l'étrange beauté de Suzana rendait presque fou, à voir la quantité de jarretières, de peignes, de sonnets que Mariano envoyait sous main à la fille du barbier Roque Puxaro, car, il faut bien le dire, Suzana était fille de ce barbero si renommé.

Sa mère était morte, et Roque le barbier lui paraissait un maître si dur, que c'était bien le moins qu'elle cherchât au paseo quelque moyen honnête de s'amuser; Mariano lui avait plu et comme en Espagne ces choses-là vont assez vite, elle plut également à l'officier, et ils s'entendirent.

Roque, le barbier de la rue Zacatin, ne savait rien de ce beau feu, occupé qu'il était à tondre des mules, raser des mentons d'alcades ou de muletiers, arracher les dents d'un gitano, ou saigner quelque brave anglais.

(1) Chef politique.

Roque Puxaro se reposait sur la vertu de Suzana et aussi sur une abominable vieille du nom d'Aurora dont il avait fait choix depuis dix jours, et qu'il avait donnée à la petite pour mentor. Madame Aurora avait cinquante ans, des pendeloques aux oreilles, force bagues fausses aux doigts; elle n'avait qu'une chose de vrai, c'est qu'elle était laide à faire peur. Elle portait sur elle deux médailles de la Vierge del Pilar, une de san Antonio, et le portrait du sergent Christoval, son mari, tué sous Riégo, ce qui laissait en elle un faible invincible pour l'uniforme. Elle aperçut bien Mariano s'approcher de Suzana, mais elle ne lui vit pas donner le billet; ce ne fut que le lendemain qu'il lui passa par la tête de savoir où pouvait se rendre la petite. Roque Puxaro rasait ce jour-là toute la troupe du théâtre pour un drame nouveau; il avait de compte fait seize barbes à confectionner, y compris deux incisives à arracher au pere noble qui jouait dans la pièce intitulée : *Belerefonte* (Bellerophon.)

A l'heure dite, Suzana muchée jusqu'aux yeux dans sa mantille, et croyant sa duègue à l'église de las Angustias, se rendit près de la porte de la calle de los Gomeres. Un homme en manteau l'y attendait, c'était Mariano, et dès qu'il l'eut vue :

— Suzana, lui dit-il, vous êtes plus belle que les fleurs du Généralife, plus douce que le parfum délicieux qui s'exhale de leurs corolles, je vous aime depuis plus de six mois, vous le savez ; mais il faut que je vous quitte. Je vais être envoyé en garnison à Cadix ; demain, oui, demain, je prends congé de ma famille et je pars !

— Vous, Mariano ! vous qui jusqu'à ce jour me berciez de l'espérance si douce de m'emmener à votre suite à Madrid ! La succession de votre tante vous y attend : je croyais que vous alliez quitter bientôt le service.

— Je le croyais aussi, poursuivit Mariano avec un soupir, mais outre que la succession de ma tante, la marquise de P... amène à sa

suite un procès que les escribanos traîneront en longueur pendant cinq années au moins, une occasion d'avancement s'offre pour moi : je suis recommandé tout spécialement à un capitaine qui fut autrefois mon tuteur. Rassurez-vous seulement, ma belle Suzana, je reviendrai... dans peu... continua Mariano ; je vous aime toujours, je veux....

— N'achevez pas, interrompit Suzana, n'achevez pas ; je m'en vais vous dire, moi, qui vous aimez : vous aimez la duchesse Silvia de Rebollo !

— Moi ! balbutia Mariano, devenu pâle.

— Vous, Mariano, le parjure, l'ingrat ! car vous ignorez, Mariano, à quelle femme vous venez ici briser le cœur; Mariano, regardez-moi bien entre les deux yeux, reprit l'Espagnole avec une agitation croissante, écoutez le secret que j'ai à vous apprendre : moi aussi, Mariano, je vous aime, moi aussi j'ai des droits sur vous ; sachez que je suis enceinte !

— Vous, reprit le jeune homme étonné,

vous, Suzana ? Et pourquoi m'avoir fait un mystère de cette grossesse ?

— Parce que si mon père l'eût su, il m'eût tuée, répliqua la Grenadine, ne connaissez-vous donc pas Roque Puxaro ?

—Si je le connais ! répondit Mariano ; jamais je n'ai pu pénétrer dans votre maison, mais je l'ai vu à l'Alameda Vieja et sur le pas de votre porte, à la rue Zacatin. C'est une vraie figure de contrebandier, et je ne me fierais pas à son rasoir. On dit qu'il a donné plus d'un coup de couteau dans sa jeunesse.

— C'était grâce au couvent des *monjas* de Grenade que nous pouvions nous voir, reprit Suzana, voulant écarter ces souvenirs, c'est le seul lieu où mon père me laisse aller, c'est aussi dans ce couvent que je vais me réfugier, si vous partez. Mariano, reprit Suzana en regardant le jeune homme avec tendresse, vous aviez la clef de ce pavillon isolé qui se trouve au bout de la *claustrilla*, le jardinier gagné par vous nous entr'ouvrait souvent la porte le soir, pendant que dame Aurora me

croyait en confession chez le révérend père Anselme. Il faut me la donner ; je cours m'y enfermer avec vous, et cette fois nous verrons si vous oserez en sortir !

Elle avait prononcé ces mots avec ce ton de décision andalouse si commun aux belles filles de ce pays. Son œil dardait la flamme, sa poitrine battait avec force.

— Dans ce pavillon, reprit-elle, votre *duquesita* (1) ne viendra pas vous chercher..... Autrement je lui répondrai à ma façon, dit-elle en montrant à l'officier le manche d'un joli petit *cuchillo* (2), qu'elle tira de sa básquine ; je la traiterai d'après la loi du talion, Mariano, oh ! je me souviens du proverbe : *Haz como vieres*, fais comme tu verras faire !

— Suzana, vous êtes folle, objecta Mariano ; la duchesse a des ménagements à garder ; elle me protége, elle me veut noble, considéré..... Je sais, poursuivit-il, que je vais vous irriter en vous refusant aujourd'hui

(1) Petite duchesse.

(2) Couteau.

la clef de ce pavillon, mais, en vérité, je ne le puis ; car, si vous voulez le savoir, c'est la duchesse elle-même qui m'y attend, reprit Mariano avec effort. Oui, ce soir même à neuf heures... et conduite par Pablo, le jardinier, à qui j'ai rendu hier cette clef...

— A merveille ! et vous osez m'avouer une pareille infamie !

— Si je vous l'avoue, c'est que dans ce rendez-vous je ne vois rien qui puisse vous alarmer, Suzana. Encore une fois je respecte la duchesse Silvia de Rebollo, mais, oh ! vous, Suzana, je vous aime ! Oui ! je voudrais au prix de mon sang ne pas vous quitter ; je voudrais... mais, hélas ! ne suis-je pas un simple officier de fortune, ne faut-il pas qu'un jour je vous revienne, la croix de Saint-Ferdinand sur la poitrine, un rayon de gloire au front, l'orgueil dans les yeux, l'amour au cœur ? Alors Suzana, ce ne sera plus un amant que je vous ramènerai, ce sera un époux, un époux heureux et fier de vous appartenir ! Vous êtes ma perle, mon trésor.

En jetant demain un dernier regard, Suzana, sur cette mer de verdure qu'on nomme la Vega, je pleurerai plus que Boabdil quand mon cheval m'aura emporté loin du Soupir du Maure (1) ! Croyez-moi, ne cherchez pas à sonder les liens qui m'attachent à la duchesse ! Devant cette porte, à quelque cent pas de nous, cette porte qu'on nommait jadis la porte du jugement, les rois maures rendaient la justice, moi je m'en rapporte, Suzana, à celle de Dieu ; il lit dans mon cœur et il me juge !

En parlant ainsi le jeune homme semblait se débattre sous le poids d'un secret, il jetait sur Suzana un regard de tendresse et d'amertume, il baisait ses mains avec transport, et de longues larmes roulaient sur ses joues. Mariano, malgré l'accent de sincérité qui venait de présider à son discours, voyait avec douleur germer le doute dans l'esprit de Suzana : la fille de Roque Puxaro attachait sur lui des

(1) *El sospiro del Moro.* C'est là que Boabdil pleura en effet, et ce nom consacre encore sa douleur.

yeux pleins d'inquiétude. Tout d'un coup elle se dégagea de ses étreintes, la cloche du couvent le plus voisin sonnait neuf heures. Se levant alors du banc où elle était assise sur le manteau même de Mariano :

— Elle vous attend, elle vous attend, à cette heure, au pavillon de la *claustrilla*, eh bien! je vais la voir, j'irai!

Et avant que le jeune homme eût pu faire un mouvement, elle avait saisi son manteau, et lui arrachant son chapeau d'officier, elle courait en toute hâte vers le lieu de son rendez-vous.

Mariano allait s'élancer d'un bond à la poursuite de la jeune fille, lorsqu'une main sèche le retint. Il se tourna et vit la duègne Aurora ; elle avait tout entendu.

— Laissez-la faire, dit-elle, il n'y a plus de remède, seigneur Mariano, Suzana ne peut rentrer chez son père, cela par malheur est de toute vérité ; non seulement le sévère *barbero* la tuerait, mais il me tuerait aussi. Il est de notre intérêt de vivre tous deux en bonne

intelligence; dans ma qualité de gouvernante, je dois mener cette affaire, mais, vous le savez, nous sommes pauvres comme des sorcières de l'Albaysin. En un mot, avez-vous de l'argent ? Je me charge de la mère et de l'enfant... Vous comprenez ?

Mariano lui donna une bourse qu'il portait dans sa faja (1) ; il fut convenu entre eux qu'on choisirait dès le lendemain une maison à Santa Fé. Les pratiques du barbier ne lui permettant guère une excursion hors des murs, Aurora partirait la nuit même et tout serait dit; car elle attendrait Suzana à la sortie du pavillon et Mariano se chargeait d'avoir des mulets.

Cette expédition nocturne glaçait le cœur de Mariano ; il craignait que Suzana n'eût pas la force de la soutenir. L'entrevue de sa maîtresse avec la duchesse Silvia de Rebollo ne lui causait pas moins d'alarmes. Il se perdit bientôt dans le détour des rues qui abondent autour de la calle de los Gomères et la

(1) Ceinture.

vieille le suivit. Doublant alors le pas, elle s'enfut au couvent des nonnes de Santa Pabla et atteignit la petite porte du jardin.

L'air était si doux en ce verdoyant enclos, la senteur des romarins et des citronniers si vive, que l'on eût pu se croire sur quelque terrasse de l'Alhambra. Une ombre noire lui fit jeter un cri sourd : c'était Pablo qu'elle fit taire bien vite à l'aide de trois duros extraits libéralement par elle de la bourse de l'officier.

— La duchesse est-elle venue? demanda-t-elle.

— Oui, et puisque vous paraissez tout savoir...

— Certainement, je suis sa duègne.

— Alors vous devez connaître le seigneur Mariano qui vient de la rejoindre au pavillon Il a trouvé la porte ouverte et il est entré...

— A merveille, et vous ne lui avez point parlé ?

— Je ne lui parle jamais, j'ai vu son manteau et son plumet, voilà tout. Mais pourquoi ces trois duros... vous voulez de moi

quelque service? ajouta le jardinier avec défiance.

— Un service bien simple, celui de me laisser regarder seulement Mariano par le trou de la serrure...

— J'y pense, s'écria tout d'un coup Pablo, si vous étiez le duc déguisé en femme! le duc de Rebollo est d'une jalousie... et puis, entre nous, sa femme a fait parler d'elle à Séville. Mais non, continua Pablo, en prenant la main d'Aurora et en l'amenant sous un rayon scintillant de la lune, vous êtes bien une femme en chair et en os! Vous devez être la duègne de la duchesse; vous avez tout le physique de l'emploi!

Dona Aurora n'entendit pas cette dernière phrase; elle colla son œil à la serrure... avec la permission du jardinier, qui pendant ce temps alluma sa cigarette.

Si dona Aurora tressaillit en reconnaissan la fille du barbier, elle ne fut pas moins émue à l'aspect de la duchesse Silvia de Rebollo.

C'était une magnifique personne, les yeux fendus en amande, les dents blanches comme des perles, les cils plus noirs que l'aile d'un corbeau, sa taille, son cou, ses mains avaient l'air d'attendre Velasquez. Elle écoutait penchée douloureusement vers Suzana ce que la fille du barbier ne lui avouait qu'avec des soupirs et des larmes ; le chapeau de Mariano avait roulé aux pieds de la belle enfant, et elle avait laissé tomber à terre le manteau de l'officier....

Dona Aurora contemplait encore avec admiration la duchesse de Rebollo, quand un bruit de pas retentit derrière un massif de lauriers-roses ; elle n'eut que le temps de se blottir contre un angle du pavillon ; un homme y pénétrait alors, le *sombrero* à larges bords rabattu sur les yeux. Dona Aurora crut que c'était Mariano.

Mais au ton saccadé de celui qui entrait sans s'être fait annoncer, et plus encore aux premiers mots qu'elle entendit sortir de sa bou-

che, elle reconnut le mari de Sylvia, c'était le duc en effet, le duc qui croyait surprendre sa femme dans un galant tête-à-tête. Son courroux tomba bientôt devant la seule vue de Suzana, et dona Aurora l'aperçut sortant du pavillon une demi-heure après, avec la fille du barbier, qu'il soutenait d'une main, tandis qu'il présentait l'autre à sa femme.

—Pauvre enfant, disait-il, vous êtes à nous maintenant, la duchesse et moi nous veillons sur votre sort !

Dona Aurora resta muette, elle venait de remarquer avec étonnement que la duchesse Rebollo était enceinte....

Cependant, ce même soir, le barbier, fort satisfait de sa journée, rentrait dans la rue Zacatin, en songeant encore au drame qu'il avait vu représenter au théâtre, lorsqu'en tirant sa montre il s'aperçut qu'il était dix heures passées.

La collation habituelle était servie; il monta à la chambre de dame Aurora, et fut as-

sez surpris comme on le pense, de la trouver vide. L'étonnement de Roque Puxaro fut non moins grand quand il s'écria : Suzana ! et que sa fille ne répondit point.

— Mon Dieu ! pensa-t-il, seraient-elles toutes deux à l'église de la Vierge de las Angustias ! Mais elle est fermée, coutinua-t-il en achevant de fureter dans chaque recoin de sa maison.

Vous avez vu l'Avare perdant son trésor, Bartholo cherchant Rosine, Othello lui-même le sombre et farouche lion d'Afrique, rugissant après Desdemona, tout cela n'était rien près du barbier Roque Puxaro.

Roque Puxaro, nous l'avons dit, n'avait rien de son confrère le joyeux barbier de Séville l'homme de la savonnette parfumée et des billets doux, c'était un barbier qui ressemblait à un bourreau. Dans son quartier même et par dérision on le nommait don Torribio *de la nabaja* (don Torribio du couteau) ; cette appellation farouche convenait tout à fait au physique du personnage.

En effet, outre qu'il était borgne, de mauvaise mine et le cou tordu comme un biscayen détaché de la potence, la petite vérole donnait à son visage l'aspect gracieux d'une écumoire ; il était d'une force redoutable dans l'occasion et se vantait de tenir un taureau par les deux cornes si l'un de ses confrères daignait le raser pendant ce temps-là. Andalou, vantard, habile comme un singe, et très versé dans le maniement du rasoir et de la lancette, Roque Puxaro était surtout renommé par son adresse pratique dans l'accouchement ; aussi sa boutique était-elle encombrée de divers ex-voto qu'il gardait précieusement et ne prêtait aux églises qu'aux jours de grande fête. Ces tableaux représentaient des femmes à l'agonie intercédant la plupart Saint Jean de Dieu, mais toutes délivrées par l'opération de Roque Puxaro, qui n'avait pas moins de mérite à leur guérison que le célèbre apôtre sicher à Grenade. Le regard du barbier, en fixant ces divers ca-

dres appendus à la muraille nue de sa boutique, se voila tout à coup d'ombres épaisses il pensa que Saint Jean de Dieu aurait dû le récompenser au lieu de le punir, et mieux veiller durant son absence sur sa chère fille Suzana. Sa rage contre la gouvernante de sa fille devint si forte, qu'il s'arma d'un couteau et résolut de la poignarder quand elle entrerait.

Il en était là de ces belles dispositions, quand un coup léger retentit à la porte de sa boutique, un homme en manteau gravissait les marches de l'escalier. Roque Puxaro le vit entrer avec précaution, ôter son chapeau, et s'asseoir ensuite tranquillement dans cette chambre où il l'avait entraîné lui-même après avoir fermé sa *nabaja* (couteau) et avoir pris vis-à-vis de ce nouveau-venu un air de parfaite obséquiosité, car ce personnage n'était rien moins que le duc de Rebollo.

— Monseigneur, demanda humblement le barbier, qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Une circonstance assez délicate, mon cher Roque; ma femme est enceinte, et au premier jour nous pouvons avoir besoin de votre ministère. Vous êtes le plus habile *comadron* (accoucheur) de notre belle ville de Grenade ; seulement ma femme a une répugnance invincible pour votre visage...

— Pour mon visage... s'écria Roque Puxaro déconcerté.

— Hélas ! oui ; aussi elle exige une chose de vous, elle vous propose de mettre un masque ; quant à elle elle aura soin ce jour-là d'avoir le sien. Je l'accompagnerai.

— A vos ordres, monseigneur, mais en ce moment-ci cela me serait impossible, vous me surprenez dans la plus horrible douleur qui puisse accabler un pauvre père : imaginez-vous que l'on vient de m'enlever Suzana !

— Suzana! interrompit le duc en feignant le plus grand étonnement, quoi ! Suzana, votre fille ?

— Suzana, ma fille, aura cédé aux conseils malicieux de dona Aurora, sa gouvernante, une femme vomie par l'enfer et qui a l'habitude de l'intrigue !... Tenez, monseigueur, vous semblez être aussi généreux que vous êtes noble, ajouta le barbier en se jetant aux genoux du duc, vous êtes puissant à Grenade, aidez-moi à me faire retrouver mon bien le plus cher !

— Je vous le promets, répondit le duc ; ce n'est pas pour ce soir que je viens réclamer vos soins, mon cher Roque ; mais dans deux ou trois semaines il se peut que dona Silvia... ma femme....

— A vos ordres, monseigneur ; rappelez-vous seulement votre bonne promesse.

— Je n'ai garde de l'oublier, répondit le duc : En attendant, Roque, croyez-moi, ne devenez pas la fable du quartier en divulguant vous-même ce départ. Supposez, feignez de croire que Suzana est à Madrid, chez une de vos parentes, qu'elle vous reviendra

au premier jour et qu'elle vous écrit de temps en temps.

— Par la mort ! reprit Roque, qu'elle ne s'en avise jamais: si je la rencontre, je la tuerai, car il n'y a que le déshonneur qui ait pu lui interdire ma maison; il n'y a que la honte qui l'empêche en ce moment d'en franchir le seuil ! Je l'aimais, monseigneur, comme un pauvre de Grenade aime le rayon de soleil qui vient le réchauffer dès le matin sur la place de Bivarambla, comme le gitano aime la fontaine des Lys (1), qui verse l'onde à sa soif, le muletier l'ombre des orangers de la Vega, les filles de Grenade la nuit de la Saint-Jean, la nuit des danses et des fêtes. Et dire que je ne la reverrai plus, poursuivit le barbero, en regardant un de ses rasoirs, tenez je ne sais pourquoi je ne m'ouvre pas moi-même la gorge devant vous, mais Dieu me regarde, continua-t-il en attachant ses re-

(1) La fontaine des Lys, *faente de las Azucenas*. Elle est située au-dessus du Généralife et très estimée à Grenade.

gards sur un crucifix placé au-dessus de son comptoir, je veux espérer encore !

En disant ces mots il s'était jeté aux pieds de ce signe de la rédemption ; le duc l'y laissa et se rendit bientôt à son palais situé non loin du Campo del Triunfo.

Trois semaines après ceci, une chaise à porteurs (1) traversait les rues silencieuses du Zacatin ; minuit venait de sonner et l'on n'entendait que le cri glapissant des *serenos* qui psalmodiaient les heures. Un homme marchait à côté de la chaise, il avait son manteau sur le visage. Arrivés à la boutique de Roque Puxaro le barbier, les porteurs s'arrêtèrent. L'homme frappa un coup sec, et le disgracieux visage du *barbero* se montra bientôt à l'une de ces lucarnes grillées qui abondent à Tolède et à Grenade.

A la vue des porteurs et de la chaise, il vint ouvrir ; l'homme donna alors la main à

(1) Les voitures sont défendues à Grenade. Cela vient de ce que beaucoup d'aqueducs passent sous les rues pour la conduite des eaux dans les maisons particulières.

une dame masquée qui semblait ne pouvoir se soutenir ; les deux porteurs aidèrent le cavalier à l'introduire dans la salle basse du barbier.

Celui-ci en voyant la figure du cavalier poussa un cri de surprise ; ce n'était pas le duc, mais un beau jeune homme qu'il ne connaissait aucunement ; ce jeune homme lui présenta un masque de velours.

— Vous savez ce dont vous êtes convenu avec le duc; dit-il au barbier ; je le remplace pour l'instant : dépêchez , senor Roque, le temps presse, et madame la duchesse est en péril.

Le barbier observa celui qui lui parlait , il était de haute taille et portait une paire de pistolets à sa ceinture.

La dame paraissait en proie aux douleurs les plus vives , autant que Roque pouvait en juger aux cris étouffés qui lui échappaient sous le masque. Il se mit en devoir de pratiquer l'accouchement ; pendant ce

travail, le jeune homme s'était retiré au fond le plus obscur de la salle et versait des larmes abondantes.

— Quelque parent, pensa Roque Puxaro, quelque amant peut-être... On assure qu'avant son mariage avec le duc, et quand elle habitait chez son cousin le marquis d'Alpujar...

Tout en rêvant de la sorte, le barbier continuait l'opération. Au bout d'une heure, la duchesse était délivrée : elle venait d'accoucher d'un garçon plus beau que l'amour et qui à coup sûr ne rappelait en rien les traits du marquis de Rebollo. Soudain, Roque Puxaro poussa un cri ; il venait de reconnaître au bras de l'accouchée un signe révélateur pour lui : une petite fraise *(fresa)* que Suzana portait de naissance; il enleva le masque de la jeune fille et courut à un couteau catalan posé sur le comptoir.

Mais avant qu'il eût pu même s'en servir, Mariano ne consultant que le danger, venait

de faire feu sur lui... Roque Puxaro tomba raide mort. Les deux porteurs entendant le bruit de l'arme donnèrent l'alarme au quartier du Zacatin. L'alcade, assisté de son escribano, arriva. Mariano se livra lui-même à la justice.

Telle était l'histoire qu'on se racontait dans tout Grenade depuis le quartier de l'Alcayceria et le Zacatin jusqu'aux hauteurs de la porte d'Elvire. Je ne me suis permis que d'y changer le nom de la duchesse, attendu que nous autres romanciers nous devons entendre tout par état comme les confesseurs, mais nous ne devons pas tout dire.

C'était bien la duchesse qui avait consenti à cette substitution, elle était loin d'en prévoir l'horrible issue et ce qu'elle devait lui coûter. Mariano était revenu en effet à Grenade le soir même de cette scène, il avait trouvé sa chère Suzana chez la duchesse, Suzana cachée à tous les yeux, Suzana qui ne sortait jamais de sa petite chambre et pen-

sait toujours à son cher Mariano. Suzana n'était plus inquiète de l'amour de Mariano pour la duchesse, la duchesse était sa mère !... Ce fut à ce titre que la duchesse de Rebollo osa se réclamer du *gefe politico* son oncle; l'affaire fut assoupie et Mariano put passer à Gibraltar. Le marquis d'Alpujar était son père, il ne fut pas le dernier à solliciter pour Mariano.

Pour Suzana elle entra le soir même au couvent des Monjas de Grenade à Santa Pabla où elle prit le voile.

Vous autres Français qui ne voyez que la résille d'argent et la mine galante de Figaro, que pensez-vous du pauvre barbier de la rue Zacatin ?

XLV.

Au même.

LA CAPILLA REAL DE GRENADE.

La Capilla Real de Grenade. — La Cathédrale. — L'Archevêché. — Un Brocanteur. — La place de Bivarrambla. — Le Campillo. — La colonne de Mayquez. — Mariana Pineda. — La *fonda del Commercio*. — Les Rues. — Un interprète polyglotte. — Promenade à Wisnar. — Cécilia Marquez. — La couronne de foin. — Le bossu. — La Chartreuse. — Les fous. — Les légendes. — St. Jean de Dieu. — Les nonnes. — La société à Grenade.

La Capilla-Real est située près de l'hôtel de l'Ayuntamiento, elle appartient à la famille royale. Elle a deux magnifiques tombeaux de marbre, ceux de Ferdinand et d'Isabelle ; ceux de Philippe 1er, et de Jeanne la Folle sa fem-

me, ne les déparent pas. Charles-Quint éleva ces mausolées à sa famille, ils sont exquis de richesse et de figures. La grille du chœur qui est derrière, est d'une hardiesse et d'un travail étonnant. Elle représente dans les découpures supérieures la passion de Jésus-Christ. Le sacristain qui doit nous conduire aux tombeaux, allume une torche, et, nous entrons dans un caveau fermé par trois serrures de fer. Ce caveau contient cinq cercueils de plomb; celui de Ferdinand V, et de sa femme, celui de Philippe 1er, et de Jeanne sa femme; et le dernier, petit d'Aspect, renferme Miguel de la Pax, frère de Charles-Quint; il mourut à sept ans d'une chute de cheval. Le rétable de l'autel de la *Capilla-Real* est curieux. Son or est un peu terne et fatigué, mais il est flanqué de ces statues effrayantes qui ont en Espagne tant de relief dans les églises. Ce sont des bourreaux armés de tenailles et de fouets qui martyrisent Saint-Jean l'évangéliste, et Saint-

Jean-Baptiste. L'autel et les bas côtés représentent la vieille Grenade avec la Tour de la Vela, la Porte du Jugement et les prisonniers Mores venant faire leur soumission à Ferdinand et à Isabelle. Abdali dont un More tient le cheval par la bride, offre la clef à Ferdinand qui est à cheval avec sa femme, et l'Archevêque de Grenade.

Ces bas-reliefs en bois sculptés et coloriés sont d'un travail précieux. Le baptême des Arabes fait suite à la scène que je viens de retracer.

Les blasons épars dans la *Capilla-Real* ont un caractère unique. Ce sont les grands aigles noirs de la maison d'Autriche étalant leurs ailes découpées, sur des murs blancs et froids comme un linceul. A côté d'eux, figurent des drapeaux de cavalerie espagnole. Dans la sacristie il y a une excellente toile de Lano, le Christ enseveli par les saintes femmes; mais le roi Ferdinand a laissé à cette église,

un cadre non moins précieux, il est sous verre, et on en ignore l'auteur.

Il représente l'adoration des Mages, et les seuls costumes des Princes-Noirs, n'en sont pas la partie la moins intéressante à étudier pour les peintres. Le drapeau que Ferdinand le conquérant plaça sur la Tour de la Vela après sa victoire figure ici ; son sceptre, son épée, et la chasuble brodée par Isabelle sa femme pour l'évêque de la *Capilla-Real* sont conservés dans cette sacristie. On y voit un missel de 1496, manuscrit donné aussi par Ferdinand à sa royale chapelle. Les chiffres en argent F 1, F Y, lui servent de fermoirs; ce sont ceux de Ferdinand et d'Isabelle. Un tableau postérieur d'un fort mauvais style mais curieux est celui qui représente l'embrassade *(Abrazo)* de Boaddil, et de Ferdinand, après la victoire remportée sur Grenade.

La figure du malheureux prince maure concorde assez avec son portrait peint, et dont je vous ai parlé.

Séville, la cathédrale de Grenade fondée sous Ferdinand V, se présente à l'œil avec un tel cortège de richesses qu'il est impossible de ne pas s'arrêter avec admiration devant les moindres détails de ce vaisseau commencé en 1552, et continué jusqu'en 1614.

Depuis Alonzo-Cano jusqu'aux évêques qui ont occupé ce siège apostolique, les mains des ouvriers les plus habiles et les plus splendides ont contribué à sa radieuse parure.

Le sol du temple est recouvert de nattes, ses dalles pèsent elles-mêmes sur la sépulture des Archevêques et Princes de Grenade. A droite de la porte d'entrée, ce tableau que vous voyez éclairé à demi par une veilleuse est un Saint-Joseph d'Alonzo-Cano, l'expression du saint qui sourit est admirable; tous les marbres des chapelles viennent des montagnes de Grenade, le ciseau de l'artiste les a façonnés avec amour. Ici par exemple, c'est Don Juan Adam qui a sculpté celle de San Miguel, fondée par Don Juan

Manuel Moscoso Y Péralta, évêque de Grenade; plus loin rayonne, celle de Saint-François de Paul, et de Saint Jérôme. La première de ces deux chapelles a un maître-autel fort beau, une Vierge de Murillo figure à son côté droit, le tombeau du fondateur y est aussi d'un beau style. Une chose assez bizarre pour une chapelle, ce sont deux vases de chine magnifiques qui ne dépareraient pas un salon de la Chaussée-d'Antin, il est vrai que des miroirs du temps de Louis XV, figurent bien dans celle de Saint-François de Paul! Celle de Saint-Jérôme, a un tableau de Ribera, le plus beau peut-être que j'aie vu, il représente le saint au désert : les rides de ce corps usé, maladif, sa sérénité et sa résignation d'apôtre sont admirables. Saint-Jérôme a seulement un chapelet au bras gauche, ce qui sent un peu le moderne. La profusion d'or qui abonde en cette chapelle, ne lui nuit en rien, tant cette palette du Ribera est sûre de ses effets. A gauche, il y a un

autre tableau du Ribera, le martyre de Saint-Jean; il est moins beau.

La porte d'entrée, à gauche de l'autel, dans le genre gothique et en haut de laquelle figure en exergue sur la pierre *Laudate opera ejus*, a des figures en marbre d'un style exquis, des Rois d'armes y sont debout sous des clochetons aux fines arètes. On nomme cette porte la porte de la *Capilla-Real.*

La cathédrale de Grenade est formée de la réunion de trois églises, Alonzo-Cano en a les honneurs; il l'a ornée de tous les agréments de son pinceau et de son exquise ciselure. Né à Grenade et prêtre de cette même église, Alonzo-Cano devint triplement artiste, il fut à la fois architecte, sculpteur et peintre; il étudia la peinture sous le maître de Velasquèz (1) et sous celui de Murillo (2), la sculpture sous Montanès. Nommé bientôt peintre du Roi, grâce à l'amitié obli-

(1) Francisco Pacheco.

(2) Juan del Castillo, le premier maître qu'eut Murillo dans son enfance.

geante de Velasquèz, il alla concourir ensuite à Tolède pour la place de Maëstro Mayor de la cathédrale du primat des Espagnes, il se vit préférer Felipe-Lazaro de Goyti. Accusé d'avoir fait périr sa femme, crime odieux dont heureusement pour sa mémoire, on ne peut trouver aucune preuve, il fut jeté dans la prison *de Corte* et mis à la question qu'il souffrit sans s'avouer un instant coupable. Son caractère fougueux, intraitable, ne tarda pas à le desservir bien plus dans une affaire avec le chapitre de Grenade dont il était bénéficier, par bonheur il trouva dans l'évêque de Salamanque, un ami complaisant qui lui conféra une chapellenie, et l'ordonna sous-diacre sans examen. Les bizarreries d'Alonzo-Cano donneraient matière à un volume. Une fois, il refusa d'achever la peinture du chœur de la cathédrale de Malaga sous prétexte qu'on n'en faisait pas assez grand cas. Une autre fois se voyant marchander un *Saint-Antoine*

que lui avait commandé un auditeur de Grenade, il reprit le tableau des mains de l'acheteur et le mit en pièces devant lui ; enfin, près d'expirer, il jeta au nez du prêtre qui l'assistait, un crucifix qui lui paraissait trop mal sculpté, et voulut mourir avec une simple croix de bois.

Quelquefois la manière de ce sculpteur surnommé le Michel Ange espagnol, se ressent du goût de son temps; la profusion et la lourdeur des ornements en détruit l'effet. La chaire au pied de marbre qu'on lui attribue dans cette église, à tort ou à raison, est cependant un morceau d'un ensemble délicieux. il ressemble à un grand flambeau épanoui. Trois lions de pierre reposent à sa base, des anges se jouent à ses volutes. la cage de, chaire en jaspe, représente plusieurs médaillons d'évêques. Le dessus est le plus coquet baldaquin qui puisse s'imaginer. Il est tout d'or bruni, et aussi riche qu'un rétable. Tout le dôme du maître-autel dont les vitraux

sont à rosaces est décoré par Cano, il y a une balustrade qui permet d'en approcher. Deux bustes sculptés par le même ciseau ornent les niches, et chose assurément fort étrange, ces bustes qui ressemblent à des têtes romaines sont cependant Adam et Eve.

Les orgues de la cathédrale étaient en jeu; tous deux sont riches, ornés de dorures, mais leur éclat bruyant ressemble à celui d'une fanfare de chasse. Ferdinand V et Isabelle, deux statues à genoux figurent vis-à-vis l'une de l'autre à quelques pas de l'autel, dont le baldaquin est moderne et pauvre. La dernière chapelle à laquelle je me suis arrêté avant de visiter celle de Ferdinand-le-Conquérant, le brillant fondateur de cette église et celle de Saint-Jacques de Galice ; c'est ce même Ferdinand, dit l'inscription, qui en fit don à la cathédrale, elle se nomme la chapelle de Saint-Jacques.

Saint-Jacques est à cheval avec son large chapeau gris, la sculpture est assez commune mais elle a du relief et de l'éclat. C'est une

de ces chapelles en bois doré où le moindre cierge allumé fait reluire un incendie de cristaux, de dentelles d'argent et de franges éblouissantes. Sur toutes ces chapelles, tombe le jour mystérieux des vitraux qui se joue à la fois et sur les statues de marbre des evêques, et sur les Christ coloriés habillés à demi-corps, lamentables images aux cheveux tombants, éplorés ! La plus curieuse de ces représentations mystiques est celle de la *Virgen de l'antigua* que Ferdinand-le-Conquérant faisait porter devant ses drapeaux, lorsqu'il allait combattre les Maures. Cette vierge a un perruquier aussi fier de son service qu'un maître de cérémonies du temps de Louis XIV, eût pu l'être du sien près de ce roi qui prenait le soleil pour sa devise. C'est une gloire pour cet artiste en cheveux qu'une coiffure noire ou brune tortillée en boucles soyeuses sur le front d'ivoire de la Virgen, elle a aussi ses femmes de chambre choisies parmi les plus nobles dames de la

ville, dignité dont elles se montrent si curieuses et jalouses que l'une d'elles *senora de honor* de la reine Isabelle de Bourbon la femme de Philippe IV, renonça à cette charge pour mieux remplir son emploi divin auprès de la Vierge. Elles doivent veiller à son trésor et s'opposer à tout ce qui pourrait détruire le bon ordre de sa maison.

Toutes ces chapelles sont sous des grilles; aux confessionnaux il y avait des femmes et toutes s'abordaient avec le salut commun à Grenade *Ave Maria purissima, sin peccado concebida.* Nous ne pouvions mieux faire nos adieux à l'église cathédrale de Ferdinand que par l'inspection d'un magnifique tableau du Christ mourant *El senor de la espiracion* dû à Cano.

Nous rendîmes de là visite à l'archevêché. Le palais de l'archevêque touche presque à la cathédrale, son locataire apostolique venait de mourir, et les appartements fermés après ce décès laissaient planer au dehors un

silence de tombe. Je suivis un chanoine qui sous le prétexte de me faire voir des toiles admirables, me conduisit ou plutôt me traîna au haut d'un grenier où résidait un sien parent, brocanteur par état, et pour le quart d'heure, logé dans le palais du défunt archevêque. Ce curieux collecteur baptisait tous ses tableaux, celui-ci *Saint-Anastase* était, disait-il de Bocca-Negra, cet autre une *Vénus* de Pedro-Raxis. Je ne voulus pas humilier cet honnête homme, mais je me permis de le confondre intérieurement en lui proposant des sommes exorbitantes de tous ses cadres. Il me crut au moins l'envoyé d'un grand seigneur, et commença à me traiter en roi constitutionnel, c'est-à-dire qu'il me fit des prix fort doux.

A côté du palais de l'archevêque est la place de Bivarrambla, si célèbre dans la chevalerie des vieilles chroniques, elle est devenue à cette heure la place de la Constitution

et offre peu d'intérêt. Nous revînmes par le paseo del Xénil, au bout duquel se tiennent des changeurs en plein vent, ce qui n'empêche pas comme dans tous les autres lieux de l'Espagne, la circulation active de la monnaie fausse. Ces braves changeurs gagnent hardiment cinq francs sur dix maravédis; presque tous sont juifs et comme tels, assez avares.

Le *Campillo* petite place sur laquelle est le théâtre, ne brille guère que par son exposition; une colonne élevée à la mémoire du tragédien Mayquez, prouve du moins que les Grenadins aiment l'art et le récompensent au besoin par autre chose que de l'or. Mayquez était le Talma de l'Espagne, il a sa colonne à Grenade comme dona Mariana Pineda que M. de Custine nomme Penella sans doute par distraction. En 1835 on éleva ce monument à Mariana Pineda jeune et charmante femme d nt le supplice a laissé d' ardents souvenirs à Grenade. Selon l'usage elle fut promenée par la ville sur un âne les mains liées et

portant un crucifix. Et tout cela pourquoi ? Pour la broderie d'un drapeau qu'elle avait imprudemment commandé à une ouvrière dont la noble grenadine se croyait sûre. L'ouvrière avait pour amant un espion, il parvint à s'emparer du drapeau et il dénonça dona Mariana. Cela se passait sous Ferdinand VII, et Calomarde son ministre l'ayant averti de la nouvelle tactique des libéraux qui venaient d'enrôler beaucoup de femmes dans leur armée invisible, le roi se détermina à faire un exemple en la personne de cette amazone. Dona Mariana Pineda était veuve, riche et âgée de vingt-huit ans. La statue destinée à cette colonne est au musée (le modèle s'entend) et la paresse espagnole met bien du temps à couronner l'inscription du socle par la statue.

L'hôtel du Commerce (*fonda del Commercio*) d'où je vous écris en ce moment est situé devant cette colonne de Mariana ; ma chambre s'y compose d'un lit de sangle avec

un seul matelas, de murs blancs ; de portes et de contrevents vert de gris. Il y a des gravures coloriées représentant Alonzo et son histoire, mais en revanche aucun meuble, pas même un simple lavabo. Nous sommes au premier et mes deux fenêtres donnent sur le théâtre. L'affiche annonçe pour ce soir ; *El bastardo i el Rei* (le Batard et le Roi) *brillante i escojida funcion,* le théâtre sera illuminé.

L'aspect des rues de Grenade offre certainement des contresens prosaïques avec ses anciens usages, constatons cependant la lutte de la *jaqueta* (veste des élégants) avec le frac. Cette veste couleur de taupe est encore portée dans les promenades ainsi que les *calzones de campo* (pantalons tombant par dessus la guêtre) afin de ménager la culotte de *majo* à boutons d'argent. C'est surtout dans le quartier de l'Alcayzeria et vers les abords de la rue de Zacatin que vous rencontrez les beaux *arrieros*, le bâton passé

dans leur ceinture, les barbiers qui sont tous ici chirurgiens dentistes (1) les vendeurs d'étoffes et de mantas (capes bariolées) et les cordonniers de la petite place de Santo Christo, endroit pittoresque où se vendent les *alpargatas* (souliers). Dans une autre plaza à colonnettes qui se nomme Alhondija Zayra, est établi le marché à grain, c'est là que vous voyez tourbillonner ces figures d'andaloux à la taille svelte, ces femmes dont les pieds et les mains ressemblent à ceux de l'Arabe. Il y a beaucoup de pauvres à Grenade, la cité en compte quatre mille. Je ne parle pas même des *gitanos* qui presque tous habitent les excavations de Saint-Christoval (*las cuevas de san Cristobal*). Ce quartier de l'antique Grenade est compris dans l'Albaysin et nous aurons bientôt l'occasion de le visiter.

Ce matin, mon interprète est venu me pro-

(1) Les barbiers gagnent beaucoup ; il faut du reste un brevet médical pour être barbier.

poser une excursion à Wisnar, village distant de deux lieues de Grenade, mais avant que je parle de Wisnar permettez-moi de vous raconter mon interprête.

C'est un pauvre hère de trente-cinq à quarante ans, anglais de naissance et de manières, et qui malgré son séjour en ce pays, et le vernis espagnol qu'il s'est donné, ressemble assez au caporal Trimm de Sterne. Son nom est à la fois arabe et espagnol, il s'appelle D. Manoel Eugenio la O' Bensaquen. Sa carte porte : *the english interpreter*, d'un côté ; et de l'autre : *interprête pour toutes les langues*. Mais on voit que c'est à l'idiome anglais que se cramponne le plus D. Manoel Eugenio la O'Bensaquen.

Comme il serait fort long de l'appeler, je suis convenu de réduire le tout à O'Bensaquen. Cette première syllabe, pouvant raisonnablement passer pour une interjection, je m'en tire aisément, et le voilà admis à ma familiarité.

— Donc, O'Bensaquen, vous dites, mon cher, qu'il faut visiter Wisnar?

— Sans contredit, senor; il y a là une source (fuente).

— Quelle source ?

— Une source admirable, senor mio. Elle n'a aucune propriété médicale, mais vous en serez content.

— Les mules sont-elles prêtes ?

— La mienne, senor; mais, pour votre excellence, j'ai fait choix d'un joli cheval andalou.

Le *joli* cheval andalou amené par O'Bensaquen était boiteux, et, pourtant, mon guide m'assura que c'était l'un des meilleurs de Grenade. J'ai pris mon *sombrero* en pain de sucre, ma *manta*, mes guètres et un paquet de cigarettes, et me voilà enfourchant le coursier d'O'Bensaquen.

Pour aller à Wisnar, il faut passer sous la porte d'Elvire; ici tout rappelle le Maure, sa galanterie, ses combats. La rue d'Elvire, qui

mène à cette porte, est remplie de monde, les boutiques de selliers, surtout, y font bon effet; ce ne sont que guètres piquées comme des dos de fauteuil, des cartouchières à fleurs rouges se relevant sur un magnifique cuir jaune, des brides à pompons, des frontons de chevaux dignes d'un ancien carrousel. Tout ce luxe réjouit l'œil; il vous rappelle l'amour de l'arabe pour son cheval, cet amour inné, patient, presque fraternel. Le cheval figure dans les contes des Mille et une Nuits, il y tient sa place comme l'hypogriffe de Roland. O'Bensaquen ôta en ce moment son chapeau; nous étions près la porte d'Elvire.

La porte est élevée; elle est arabe, elle sent presque le triomphe. C'est que devant elle se déploye en effet la place du *Campo del Triunfo*, située à l'entrée de la ville, du côté d'Antequerra. L'hôpital, qui se trouve sur cette place immense, est dévolu à la plus triste infirmité humaine, la folie; le couvent des Capucins le regarde au coin de la Calle-

Real. Le milieu de la place du Triomphe est marqué par la colonne de la Vierge toute de marbre blanc; à côté de cette colonne et sur une autre plus petite, une inscription constate que Mariana Pineda se vit garottée sur cette place, le 26 mai 1831. Le Cirque des Taureaux ferme dignement cet enclos immense, l'un des plus admirables plateaux qui se puissent voir.

Je vous ai parlé du couvent des Capucins, O'Bensaquen jure ses grands Dieux que c'est le refuge assuré de tous les *contrabandistas* de Gibraltar.

Nous laissons à droite la *Cartucca* (Chartreuse) que nous verrons en revenant deWisnar ; nous passons également devant la propriété du comte de Montijo, lequel n'a pas moins de onze mille réaux par jour (deux mille sept cent cinquante francs). Sous les monts voisins et au milieu d'un lit desséché filtre le Beyro, fleuve large et gonflé lorsque viennent les neiges d'hiver; à l'heure qu'il est

on pourrait le comparer à un amas de terre glaise.

Le chemin est rude, montueux, et la mule d'O'Bensaquen, qu'il nomme fièrement la *Capitana*, a peine à suivre mon cheval qui ne galope pourtant que sur trois jambes. L'aspect du sol est aride et triste, nous sommes en automne, et la pluie survient ; mon guide me fait remarquer un bon nombre de cantons de chasse. La source de Wisnar existait au temps du maure, car nous entrevoyons, à gauche, des restes d'aqueducs, ingénieux réservoirs qui constatent l'irrigation. Tout Wisnar était autrefois la propriété de l'Archevêque, aujourd'hui c'est le bien du gouvernement Andalou qui a fait main basse sur le palais de l'Archevêché que nous laissons à gauche, et qui est peint, ma foi, comme un panneau du temps de Louis XV, à l'extérieur. Ce palais de l'Archevêque de

Grenade me causa une telle surprise, que je voulus mettre pied à terre sur-le-champ et l'examiner, mais O'Bensaquen, avec sa ténacité d'Anglais, voulut d'abord aller à la source. J'obéis à mon tyran et je me retournai sur mon cheval pour voir Grenade....

La cité de Boabdil était derrière nous : sa *vega* s'étendait au loin sous un voile de vapeurs sombres. De temps à autre de fortes odeurs balsamiques passaient comme l'arome d'un encensoir sur la plaine, les grenadiers et les fleurs de toutes sortes ouvraient leurs cassolettes à la pluie. Enveloppé comme O'Bensaquen, de ma mante de *pobre*, je cherchais de l'œil les jardins du Généralife, je je me représentais le bruit des eaux impétueuses du Darro, roulant, pendant l'hiver, les neiges de la Sierra Nevada au fond de son lit : nous avions à nos pieds d'immenses ravins, et nous allions nous remettre en

route entre une haie vive de cactus et d'aloès aux branches couronnées de fleurs. Ce fut en cet instant qu'O'Bensaquen crut devoir me parler de la *Vierge des bons rêves* (la Virgen del buen sueño).

— Quelle est cette Vierge? demandai-je à l'interprète qui s'était signé dévotement pour mieux jouer la comédie qu'il me préparait.

— Je vous la ferai voir, senor, répondit O'Bensaquen ; elle demeure dans sa chapelle au bout de la belle promenade de l'Alameda-vieja, qui est derrière nous. Là, sous l'ombre d'un frais et magique platane, s'élève ce petit temple près duquel le Darro serpente en été et tonne l'hiver. Sur la rive droite vous verrez les bâtiments de l'Albaycin avec leurs guirlandes de vignes et de jardins; cette chapelle est un vrai mirador (belvédère), entouré de roses et qui s'élève au-dessus de la vega de Grenade. Les filles de ce pays y vont

consulter chaque soir *Notre-Dame des Bons rêves.*

— Et toi, y vas-tu?

— Moi.., senor..; dans ma qualité d'*interpreter english,* j'en ai peu le temps : mais ma fille aînée Sarrah s'y rend tous les jours et demande à la Vierge les plus beaux songes. Or, il lui en est venu un.., continua-t-il, et ce songe, le voici :

« Sarah se voyait, cette nuit, avec son cierge et son bouquet devant *la virgen del Buen Sueno* Elle priait pour sa mère et pour moi qui ne gagnons pas grand'chose, quand tout d'un coup la Vierge, — remarquez bien ceci, senor mio, — descendant elle-même de son piédestal, lui a montré, sous les touffes de lauriers-roses qui entourent sa chapelle, un jeune voyageur profondément endormi.

— Voilà, lui a-t-elle dit, celui qui fera la fortune de ton père. celui qui te dotera, celui... Elle en était là de son rêve quand je suis venu brusquement la réveiller. Sarah

m'a conduit à notre *fonda* ce matin, et là, chose merveilleuse ! quand vous enfourchiez votre cheval, sur la place, elle vous a reconnu et s'est écriée : c'est lui ! »

— Voilà un joli petit conte de l'Albambra, répondis-je à O'Bensaquen ; en ta qualité d'Anglais, tu devrais l'envoyer à Wasington-Irving.

— Vous n'y croyez point ?

— Je crois que tu as de l'esprit, O'Bensaquen. Tiens, voici une paire de boucles d'oreilles achetées à Séville, mets-la sous l'oreiller de ta chère fille, et ce soir, peut-être rêvera-t-elle que la *Vierge des bons Songes* la lui envoie !

Cependant nous nous trouvions devant la source. L'eau de ce bassin entouré de quelques arbres, est d'une limpidité extraordinaire ; de légers bouillonnements s'élèvent à sa surface ; en y plongeant un bâton, l'eau jaillit du fond avec une grande rapidité. Si elle ne possède aucune propriété médicale,

en revanche, elle est exquise de saveur(1), et, chose rare en ce pays, par ce jour-ci, dix-huitième de novembre, nous nous y sommes désaltérés ainsi que nos montures. Le cheval andalou sur lequel j'étais monté avait nom *Zegri*, nom fort royal, à coup sûr, son amble était détestable, mais son galop me rappela celui des chevaux des Pyrénées.

Des montagnes pelées couronnent Wisnar que tous les Anglais ne manquent pas de visiter à cause de sa source. Grâce au *pied* qu'avait emporté O'Bensaquen, je sus bientôt combien elle avait de circonférence, vous savez si les Anglais tiennent à se rendre compte de ces choses-là.

— Cent cinquante pieds, dit O'Bensaquen, fier de son calcul.

La pluie avait cessé, la fontaine ne m'avait causé qu'un étonnement médiocre; je crus que c'était le moment de voir le palais de l'archevêque de Grenade à Wisnar.

(1) L'eau de Grenade est malsaine, et donne la fièvre.

Ce palais, sur lequel je ne sache pas que les livres de voyage s'extasient, est, à mon sens l'une des choses les plus originales qui se puissent voir près de Grenade.

Toute l'histoire de Don Quichotte y est peinte à fresques sous les portiques qui entourent les jardins. Dans le premier cadre qui surmonte la porte principale, le chevalier est représenté en jabot et en bonnet de coton, étudiant un livre de chevalerie. Les statues et les médaillons qui ornent la façade de ce palais rappellent Mars, Vénus, Mercure et autres divinités du paganisme, le tout richement empourpré de tons violets, et faisant face à des marquis de France, en habits gorge de pigeon, à des Turcs et à des caricatures assez grotesques. L'édifice a l'air d'un vaste trumeau peint à la gouache ; les jardins sont assez beaux, mais je n'ai rien vu de plus extravagant que ces fresques drôlatiques [illegible] Je me suis cru une heure entière chez Rabelais.

Sous le vestibule, une jeune et fraiche

paysanne de Wisnar, son fuseau en main, filait au rouet d'un air mélancolique en chantant des couplets sur un mode lent et plaintif. A côté d'elle un homme de vingt-cinq à trente ans, la chevelure noire et abondante, la main sur la hanche, et la cigarette à la bouche; regardait tristement le travail de la jeune fille. O'Bensaquen m'apprit que c'était le frère d'un galérien occupé à cette heure dans les jardins de l'Alhambra.

Ce mot de *jardins* accouplé avec celui de *bagne*, semble monstrueux ; il n'est que trop vrai cependant. Dans le *patio de los arrayanes*, près des myrthes et des lauriers roses, j'avais vu plusieurs de ces malheureux traîner leur chaîne ; en ce lieu ou passaient autrefois les brunes filles d'un émir, il y a des spectres livides, les fers aux mains et aux pieds.

Lé brouillard couvrait notre retour à Grenade, à peine nous permettait-il de distinguer les tours établies sur les plus hautes collines par le Maure pour correspondre avec celles

de Santa-Fé. Cinq heures sonnaient quand nous passâmes devant la *Cartucca* de Grenade; les bruits de la ville cessaient, mais nous remîmes au lendemain notre visite à la Chartreuse en raison de la fatigue.

Le soir, il y avait foule aux abords du théâtre, et nous résolumes d'y entrer bien qu'il fût alors plus de neuf heures.

Le théâtre, si toutefois on peut nommer théâtre celui de Grenade, est construit sur la place même où s'élève la statue de Mariana Pineda.

Le monument dressé en l'honneur du tragédien Mayquez, le Talma de l'Espagne, fait face à l'une des ailes de la salle de spectacle. En passant devant sa colonne je rencontrai une femme enveloppée d'une mantille noire, qui devisait au clair de lune avec un *miliciano* de figure assez belle... Que pouvaient-ils se dire ? Les étoiles de Grenade le savaient peut-être. Mais quand la *senorita*

eut quitté le bras de ce César pour se rendre au théâtre, je la suivis fort étourdiment sans bien me rendre compte de ma démarche.

Vous connaissez les petits pieds de la Carlotta ou de mademoiselle Déjazet, cette femme marchait ou glissait plutôt avec cette même agilité. La taille cambrée, le voile au vent, l'une de ses mains sur la hanche, l'autre à sa cigarette dont le nuage bleuâtre me guidait à travers un long et obscur corridor, elle arriva bientôt sans s'embarrasser de moi le moins du monde, à un petit escalier qu'éclairait une veilleuse agonisante, puis elle poussa vivement une porte, et je me trouvai dans la loge de la Cécilia Marquez la première danseuse de Grenade pour le quart-d'heure.

Je dis la *première*, car c'est la seule qui daigne danser véritablement, les autres tournent et ont l'air d'avaler des épées comme

les odalisques du boulevart du Temple. La Cécilia est fort jolie ; c'est la danseuse à la mode, elle plaît énormément, il n'y a qu'elle pour attirer et faire recette. Elle se promène à l'Alameda ou au Paseo du Xenil comme une grande dame. Cécilia est petite, animée; elle n'a que la danse au fond du cœur : le jour où elle ne dansera plus, elle aura cessé de vivre. En vérité, il faut que ce soit là une danse unique, admirable de fascination et de pouvoir que celle-ci dont le décorateur ne se mêle en rien. Un salon pareil aux salons du Gymnase, un salon en coutil jaune, moucheté çà et là de longues taches d'huile, en fait tous les frais. La Cécilia danse toutes les danses d'Espagne et de France dans ce salon ; hier soir, quand je la vis, elle devait danser la *gigue* anglaise.

La gigue à Grenade ! qu'en dites-vous ? Je demeurai bien surpris quand je vis sur sa chaise une robe d'outremer, une robe

britannique, un véritable sac dans lequel Cécilia Marquez allait enfermer son joli buste! J'étais entré dans cette loge de danseuse, sans aucune préparation; l'Espagnole me demanda d'un ton railleur si je pensais qu'en Espagne le théâtre fût d'aventure placé au premier étage?

Je me réfugiai dans la plus respectueuse des pantomimes, saluant, balbutiant, et me trouvant pour comble de bonheur devant un *impresario* à favoris démesurés qui me regardait de l'air dont il est juste qu'un directeur regarde un Grec s'introduisant dans les remparts de Troie.

La Cécilia, en bonne fille qu'elle était, vint heureusement à mon aide. Sur ma qualité d'étranger, le directeur voulut m'admettre à fumer avec lui la cigarette de rigueur; c'est au milieu de ce brouillard fantastique que j'examinai la loge de la *bolera*.

J'ai vu certainement bon nombre de loges dans ma vie, à commencer par celle de mademoiselle Fanny Essler, qui était un vrai boudoir, jusqu'à celle de Débureau où faute de parquet il poussait en l'an de grâce 1833 une assez belle récolte de pommes de terre, tant le sol était humide. Mais dire la loge de la Cécilia, en vérité cela est un rude travail, et cependant je vais essayer.

Représentez-vous donc un espace de cinq pieds carrés éclairé par un quinquet borgne; au lieu d'une chaise il y a un banc de bois, les murs sont passés à la chaux, et il y a bien trois clous fichés en guise de porte-manteau au mur. A ces trois clous sont suspendus trois costumes, le dernier est la robe anglaise en question. *Item*, une gravure représentant le maréchal Molitor avec une culotte beurre frais et des bottes dignes d'un géant. De plus trois verrous, car il ne faut pas déranger la danseuse quand elle s'habille. J'allais ouvrir

la bouche et me récrier d'admiration, après cet inventaire, car il fallait bien trouver une phrase et les phrases admiratives abondent en espagnol, quand une voix nasillarde cria, à travers la serrure, à Cécilia Marquez qu'elle était en retard de dix minutes...

— Dios mio! s'écria la pauvre femme, c'est mon cousin Mariano qui m'a retenue; il part demain pour Cadix où il va se marier! Allez-vous en, messieurs, car le public de Grenade tient beaucoup à me voir danser la *gigue*!

Le directeur et moi nous descendîmes, et nous trouvâmes bientôt une foule d'amateurs sur le théâtre; il y en avait un flanqué d'un énorme bouquet. Je doute fort que Medina Conti, l'auteur des *paseos de Grenada*, en pût composer un pareil, toutes les fleurs de la Vega et de l'Alhambra y avaient passé. Le *majo* qui le tenait, était un officier, haut de taille, la *faja* (ceinture) serrée coquettement autour des reins; il portait un uniforme pareil à celui des chasseurs de Luchana.

A peine arrivé sur la scène, j'entendis frapper les trois coups, et je n'eus que le temps de descendre à l'orchestre, la danse ne devant pas durer plus de dix minutes, selon l'usage. A côté de moi vint se placer le *majo* dont la tête et les moustaches disparaissaient sous l'éventail de fleurs qu'il portait devant lui. La Cécilia dansa la *gigue* à la satisfaction de toute la salle, en exceptant la mienne toutefois, car j'en voulais à Albion de nous imposer cette horrible *gigue* ; le pas fini, l'officier lança son bouquet.

— Après tout, me dis-je, la Cécilia Marquez vaut bien qu'on la couvre de myrtes et de jasmins, cet homme-là a du goût, et si Abouabdoullah, le roi fastueux, était dans la salle, il lui jeterait un collier de perles!

Je finissais à peine en moi-même cette louangeuse réflexion, quand une autre couronne vint tomber aux pieds de la *bolera*, mais celle-ci...—oh ! honte! c'était une couronne de foin.

Une couronne de foin à une aussi jolie fille, un affront pareil à une Andoulouse pour

qui tous les balcons de la Rambla, tous les bancs du Salon, tous les chemins de Grenade eussent dû se couvrir de roses! J'allais demander à mon voisin le nom de l'audacieux qui se permettait cette insulte, quand je vis tout d'un coup un alguazil étendre le bras sur un petit bossu qui se tenait au coin de l'orchestre et que ses voisins commençaient à rudoyer énergiquement.

— *Fuera ! fuera !* (dehors, dehors!) criait la foule

On mit le bossu à la porte, et on le conduisit en lieu sûr; mais ce qui me surprit bien plus que son action, ce fut de voir l'officier qui se trouvait près de moi se livrer à un fou rire. Ses voisins l'imitèrent et bientôt l'élan de sa gaîté se communiqua à toute la salle. Une salve d'applaudissements semblait encourager en même temps la Cécilia à relever elle-même ce singulier diadème; elle n'hésita pas, et vint au bord de la rampe avec une petite moue toute charmante ramasser la couronne de foin.

Le rideau baissé, je courus au théâtre avec mon compagnon improvisé, et ce ne fut pas sans peine que l'officier et moi nous pûmes aborder la *bolera*. Une députation des plus élégants *majos* de Grenade l'entourait déjà : ce n'était qu'un feu roulant de plaisanteries andalouses et pleines de ce *sel* dont les gens de Séville et de Cadix se font gloire.

Voici maintenant l'histoire de cette malencontreuse ovation décernée à la *bolera*.

Le bossu en question se nommait *Narcisso* (j'aime à croire que c'était un sobriquet); il était amoureux depuis quatre ans de Cécilia Marquez. A force de nuits passées à la belle étoile sous sa fenêtre, de guitares brisées, de soupirs perdus, Narcisso était devenu fou, fou comme le Tasse, si ce n'est qu'il ne faisait pas des vers. Il aimait les fleurs, et on le voyait souvent chez une vieille bouquetière, native d'Antequerra, et noire comme une taupe. Il lui achetait des bouquets et les envoyait à Cécilia ; ce commerce fleuri dura tant que le bossu eut de l'argent. Mais comme il était écrivain public de son état, ces fré-

quentes visites chez la marchande lui firent négliger bientôt ses pratiques ; il avait d'ailleurs des distractions impardonnables. Un soir qu'il était absorbé dans ses pensées, rêvant quelque bouquet agressif pour le lendemain, un client vint le prier d'écrire une lettre sous sa dictée. Ce client était un solliciteur qui postulait alors près les membres de l'*ayuntamiento* de Grenade. Narcisso écrivit tout ce que cet homme lui dicta, seulement, au lieu de mettre sur l'adresse le nom du *gefe politico* (le chef politique) de cet honnête cité de Grenade, il mit celui de Cécilia Marquez.

De telle sorte que la danseuse reçut un placet où on l'appelait *senor excellent*, et par lequel on lui demandait une place de *carabinero* (douanier). En revanche aussi, le personnage auquel s'adressait la missive du solliciteur, n'ayant rien reçu, fut très étonné, on le pense, de le voir venir. Le quiproquo courut bientôt la ville, et Narcisso, pour sa récompense, empocha de l'homme des coups de bâton. Ce ricochet cruel le détermina à re-

noncer tout à fait à la profession d'écrivain public, il se fit purement et simplement amoureux de la Cécila.

Vous pouvez penser qu'elle en riait, et, à vrai dire, Narcisso, n'était pas homme à lui inspirer une passion de roman. Le malheureux arriva un jour chez elle, en dépit de son portier, de sa caméristе de théâtre, et d'une tante venue de Loja exprès pour la défendre de tout faux pas ; il vint proposer à Cécilia de l'épouser.

La danseuse fit un rond de jambe, et ce fut ce rond de jambe qui dérangea pour toujours les idées et la cervelle du bossu. Il abusa tellement du privilège d'être fou, il effraya même tellement la tante venue de Loja, qu'on le jugea digne d'habiter la *Casa de los locos*, l'hospice des aliénés. Ce soir-là, il avait trouvé moyen de s'enfuir, et comme il passait devant la bouquetière d'Antequerra :

— Eh bien Narcisso, lui avait-elle crié, n'as-tu rien à m'acheter, mon fils ? Voici cependant des fleurs comme la Playa de Malaga n'en

connaît point ; voici du myrthe, du souci, du chevrefeuille, du laurier-rose, et des fleurs de Pâques. Prends ce bouquet, *hijo,* et tu auras l'air d'un Médina Sidonia en bonne fortune. Prends-le, Narcisso, car je te le donne pour rien !

Le pauvre fou avait pris le bouquet que venait de composer la perfide vieille dans son arrière boutique. C'était quelques misérables poignées de foin dont une mule de gitano n'eût pas voulu. Narcisso tendit la main à la marchande et ses yeux ternes rayonnèrent.

— Oui, murmura-t-il, en tressant une couronne, voilà bien les fleurs, je les vois ! En voici une qui a le parfum d'une orange fraîche, celle-ci ressemble au muguet ; cette autre, oh! oui, je la reconnais, c'est la fleur de Pâques, cette belle fleur de *pascua* aux pétales rouges. Hier, le front frappé des rayons brulants du midi, cette branche de chèvrefeuille semblait se plaindre, la brise de la Vega, la brise que j'aime, l'a relevée, elle ne

pâlira plus que sur le cœur de Cécilia! Heureuse couronne, qui va éclipser toutes celles que lui jetent les *majos*, la plus jolie, la plus fraîche! Allons au théâtre, achetons un billet, n'ai-je pas de l'or? De l'or que je cache sous mon chevet dans cette horrible maison de fous, de l'or à moi, bien à moi!...

Et le pauvre fou comptait et recomptait des cailloux dans sa main tremblante de joie; il mit la couronne sous son habit et il entra au théâtre. Comme il y avait foule et qu'il était alerte, il se glissa dans la salle; quand la Cécilia Marquez apparut, il lui sembla que le ciel s'ouvrait pour lui. Il tomba peu á peu dans cette disposition d'esprit où se trouve un vrai mangeur d'opium; il entendit tinter à ses oreilles mille grelots fantastiques. Son front se mouilla d'une sueur froide quand la Cécilia lui parut prête à se retirer; il sourit de compassion en voyant le bouquet que lui etait l'officier.

— Le mien est plus beau, se disait-il, voyons d'ici l'effet qu'il produira!

Et il l'avait lancé à tour de bras, ému, inquiet, palpitant d'amour et de crainte. Un rude coup de poing l'avait arraché bien vite à son rêve, et cependant le pauvre fou ne méritait que la bienveillance et la pitié. L'alguazil devait l'avoir reconduit à la *Casa de los locos*, et je me promis bien de l'y visiter le lendemain.

La Cécilia regardait sa couronne de foin d'un air morne et triste; elle se blâmait peut-être intérieurement de sa sévérité et de ses dédains. Le directeur revint et la plaisanta comme tout le monde, mais on voyait bien qu'elle souffrait, et me prenant à l'écart, elle me demanda de vouloir bien me trouver le lendemain avec elle devant la maison des fous.

— Volontiers, répondis-je, cela me sera d'autant plus facile que je compte visiter auparavant la Chartreuse qui en est proche.

Le lendemain, en effet, j'étais devant la Cartucca de Grenade avec mon digne guide O'Bensaquen.

La Chartreuse de Grenade est, à l'heure où j'écris ces lignes, aussi morne qu'une tombe; à peine un mendiant sur le seuil pour vous en indiquer la cour. Ces moines avaient autrefois deux mille réaux par jour, maintenant leur solde se borne à six réaux, paie dérisoire qu'on élude le plus souvent. Rien ne saurait peindre le froid de glace et la solitude de ce temple enrichi cependant de toutes les merveilles de l'art, orné de tableaux incrustés dans le marbre, l'ivoire et la nacre. J'avais visité en Italie le monastère du mont Cassin, la congrégation de Sainte-Justine à Padoue, celle de Saint-Georges à Venise ; je m'étais perdu avec amour sous les vertes allées de Vallombreuse, et je cherchais encore, en abordant cette Chartreuse de Grenade, à me rappeler ces doux aspects si peuplés d'ombres et de fleurs. En pénétrant dans le cimetière, je fus tenté de croire au *Dies iræ*, cette prose funèbre qui fait partie de l'office des morts. Le vent formait une basse lamentable dans les corridors,, la clo-

che du préau, humble cloche que ne tinte plus la main d'aucun frère, rendait elle-même un son funèbre. Il ne tenait qu'à moi d'appeler à haute voix ces cénobites couchés, qui tous se seraient levés de leur fosses vêtus de la robe de saint Bruno, pour prendre le repas du soir. Ce cloître où ils reposent était couvert de monticules hérissés d'herbes; pas un châtainier, pas un bouquet de chêne à l'entour.

Nous entrâmes dans l'église des Chartreux elle est resplendissante depuis les mains de marbre qui lui servent de bénitiers jusqu'au tabernacle dont les figures coloriées sont de Becera le sculpteur, et fort expressives. L'hostie reposait jadis dans ce sanctuaire magnifique, près duquel on remarque une charmante petite tête de Christ par Murillo; aujourd'hui l'autel est nu. Dans la sacristie, aux portes ornées de marqueteries superbes on se croirait presque devant une collection de curiosités du quai Voltaire : cette salle

est toute entourée de larges commodes en argent et en nacre. Dans ces commodes les moines serraient leurs chasubles.

Imaginez maintenant de pâles chartreux, des religieux aussi hâves que ceux peints à Madrid au couvent de la Trinité par Carducci au sein de cette salle exquise de délicatesse! Becera a fait également ici la statue de saint Bruno, qui est fort belle : les colonnettes qui l'entourent forment, par les seules tranches veinées de leurs marbres, mille figures fantasques d'hommes et d'animaux. Vous traversez plusieurs salles où sont encore appendus des portraits de chartreux en habit blanc, vous songez à la richesse inouïe de cette communauté et à sa décadence; aux Murillo qui ornent ces murs (1), à Cano, qui a représenté la Vierge au dessus de la porte d'entrée, et vous vous demandez pourquoi

(1) Je dois mentionner deux tableaux de ce maître à l'entrée de cette coquette sacristie de la Chartreuse, tous deux de petite dimension : l'un est un Christ, l'autre le couronnement de la Vierge.

dans la même ville ces deux déserts, le désert fleuri de l'Alhambra, le jardin morne et desséché de la Chartreuse ! Dans le premier, les haies de grenadiers, d'yeuses, de pampres et de cistes ; dans le second, la Mort avec son cortège de cyprès et de roseaux sur les cénotaphes. La société religieuse ne serait-elle donc pas destinée à durer autant que le monde ? Ces biens du cloître, possédés en commun, augmentés par l'industrie, le labeur continuel et par l'abandon même que les cénobites en faisaient au pays, devaient-ils passer aux mains des *escribanos* espagnols ? *Privatus illis census parvus erat*, dit Ciceron, *commune magnum !* Telles étaient, en effet, les lois de l'association religieuse, la règle des Bénédictins et des Chartreux leur imposait en outre l'obligation de l'hospitalité.

« N'oubliez pas d'être hospitaliers, dit l'apôtre, car quelques-uns ont reçu des anges sans le savoir. »

Hélas ! aujourd'hui, dans quel couvent d'Espagne se pratique cette loi dou-

ce et sainte, quel religieux timide vient au devant de vous sur le chemin ? Où sont l'agriculture, les bibliothèques, le pain de la vie et de la science ? Le schisme, bon Dieu ! ne va-t-il pas venir à l'Espagne du même côté d'où lui est sortie sa révolution , — de l'Angleterre? Ce pays rival devrait cependant se souvenir que ce fut à Vallombreuse que Milton écrivit son plus beau poëme (1). La sourde guerre que fait l'Anglais au catholicisme n'est qu'une guerre de vénalité. Rendre l'Espagne protestante est le rêve actif du cabinet de Saint-James ; de cette façon il aura le pied sur l'Espagne comme il essaie de le poser sur ses gouvernans. Où s'arrêteront cette extravagance et ce vertige ? je l'ignore, mais devant ces tombes de chartreux

(1) Les Anglais doivent aux cénobites plus que tout autre peuple. Les bénédictins seuls ont fondé pour eux ces deux savantes universités les deux flambeaux de la Grande-Bretagne, Oxford et Cambridge; ils ont formé les premiers les bibliothèques anglaises et fait construire à leurs frais douze des plus magnifiques cathédrales de l'Angleterre.

où ne figure aucun nom, devant cette merveille du culte nommée la Chartreuse de Grenade, le cœur de l'étranger se serre comme à la vue d'un vaisseau dont il ne reste que la carène. En quittant ces tombes, je songeais à cette délicieuse phrase de Corinne : « On dirait que l'âme des justes donne comme les fleurs plus de parfums vers le soir. » La nuit et ses voiles enveloppaient en effet la Cartucca, ses ailes étaient peuplées d'ombres, et le *portero* vint nous prevenir qu'il fermait les grilles.

En cet instant solennel, et comme le jour décroissait, j'aperçus une forme blanche à la porte de la Chartreuse, c'était une femme, un bouquet de fleurs à la main. Je reconnus la Cécilia. Je me souvins alors de ma promesse de la veille, à la suite de la scène étrange arrivée au théâtre de Grenade, et je pensai au malheureux Narcisso.

La danseuse posa mystérieusement le doigt sur sa bouche et me précédant alors de quel-

ques pas, elle entra dans l'hospice des fous.

Cette belle jeune fille, son bouquet en main, (c'était le bouquet jèté la veille par l'officier) parut surprendre quelque peu le gardien de cette maison; il se mit en devoir cependant de la conduire ainsi que moi aux cabanons.

L'intérieur de l'hôpital des fous (*Casa de los locos*) ne m'a pas paru répondre à sa façade; il contient cependant une salle basse de douze cent quarante pieds de long et de trente de large. Il a été fondé sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique. Il n'y a guère que trente à quarante fous, hommes et femmes, en ce moment. On y compte aussi quelques orphelins que la charité publique se charge d'élever; on les nomme *hospiciantes*. Ces orphelins sont nobles et réputés tels par la loi d'Espagne.

Plusieurs femmes chantaient sous les grilles lorsque nous entrâmes, et vous eussiez dit d'un concert de chats sauvages. La folie chez

les femmes de cette contrée a quelque chose d'effrayant et qui sent la Cour des Miracles : ces fronts de bohémiennes, ces cheveux gris, relevés sur le sommet des tempes, ces bras décharnés et, par dessus tout, ces ongles fabuleux de longueur, que les folles se laissent croître en guise de griffes, en font autant de bêtes fauves. Nous avons parcouru les cabanons; ils exhalaient tous une odeur de ménagerie. Dans le second, un homme de trente cinq ans, renversé sur sa paillasse, écumait et se débattait. — Je suis saint-Jean de Dieu ; ne me reconnaissez-vous pas? nous criait-il. — Un autre se croyait le général Dupont et parlait sans cesse de Baylen ; un troisième faisait le geste de tirer en l'air et disait bien haut qu'il ne fusillerait jamais un chef aussi brave et aussi noble que Diego-Léon. Les femmes nous tendaient la main pour nous demander des cigares ou du tabac; les unes sortaient de la cour, d'autres de la chapelle des fous,

incessamment ouverte à ces malades du corps et de l'âme.

Au milieu de cet odieux troupeau, vous pouvez penser de l'effet produit par l'apparition inattendue de Cécilia! Les vieilles folles hochaient la tête en la regardant; elles enviaient sa jeunesse et sa beauté. Vous eussiez dit, en effet, de cette divine Elisabeth de Hongrie qui visite les lépreux dans le tableau suave de Murillo. Tout à coup, le gardien poussa la porte d'un cabanon assez obscur, et nous vîmes assis devant un petit bureau de chêne le senor Narcisso, l'amoureux de Cécilia.

Le pauvre petit bossu, sa plume fichée à l'oreille, ne ressemblait pas mal à un auteur qui cherche une rime ou une scène ; il venait d'écrire deux pages où le nom de la *bolera* se détachait en majuscules triomphales. Cela pouvait ressembler à des vers, car en même temps il les déclamait avec emphase. Quand il vit Cécilia, il se prit à

rire de cet affreux rire si guttural dont les bossus ont seuls le secret.

— Narcisso, dit-elle, je vous remercie de votre bouquet d'hier, il était charmant ; voyez plutôt : ces fleurs n'ont-elles pas encore léur parfum et leur éclat?

Et en même temps elle montrait au pauvre fou le bouquet de l'officier.

Narcisso le regarda complaisamment, il écarta chaque feuille et chaque fleur ; il était heureux, une larme roulait le long de sa joue amaigrie.... Cécilia prit plaisir à prolonger son erreur : elle le remercia avec un sérieux que je ne pouvais me lasser d'admirer. Lui se mettait à genoux devant elle, il la contemplait avec de grands yeux éteints où brillait un jet de flamme... il ne se souvenait pas même qu'on l'eût rudoyé la veille ; mais quand elle partit, il rugit tout d'un coup comme un lion et voulut forcer la porte de fer qui retombait pesamment sur lui avec ses verroux.

Le cabanon de ce malheureux était mieux tenu que les autres : il y avait un petit cierge allumé devant une image de sainte-Cécile. Était-ce un hasard ou une idée arrêtée de Narcisso qui fit reconnaître à la danseuse les traits de sa patronne ? Je ne sais, mais en sortant la *bolera* laissa sa bourse pour le bossu.

— Ceci, ajouta-t-elle au gardien, servira à l'entretien de sa chapelle.—En Espagne, ce mélange de pieux et de profane a un piquant naïf qui charme singulièrement. O'Bensaquen me fit observer que Cécilia avait une prédilection visible pour chaque église devant laquelle nous passions ; elle m'y donnait de l'eau bénite et me les expliquait en détail comme n'eût pu faire le meilleur cicerone. Aussi O'Bensaquen trouvait-il qu'elle empiétait sur ses droits.

Notre rentrée dans la ville, après six heures de marche, nous fit voir la place *del Triunfo*, inondée après la pluie des bandes radieuses

du soleil couchant; la colonne de la Vierge, le quartier de milice (autrefois le couvent de la Merced) et surtout la porte d'Elvire, cet arc mauresque si grand et si superbe de hauteur, prenaient alors des proportions magiques. Les ténèbres devinrent profondes dans les rues; les vierges peintes devant lesquelles le vent faisait danser les lanternes suspendues, les obscurs vestibules et les rayonnantes boutiques de *confiterias*, les marchands de marrons éclairés près de leurs fourneaux avec des teintes rembranesques, les aveugles (*ciegos*) psalmodiant la prière du soir, tout possédait un caractère singulier. La mule d'O'bensaquen et nos chevaux Andaloux ne demandaient pas mieux que de rentrer à l'écurie; sous le porche de cette écurie, perdue au milieu des ruelles du Zacatin, se tenaient plusieurs petits marchands d'œufs armés d'un panier énorme. Ces Grenadins de douze ans, digne du pinceau de Décamps, ont toute la gentillesse des enfants arabes;

ils s'amusaient à compter leur recette de la journée devant un grave vieillard au teint basané que l'on eût pu prendre pour un des surveillants de la belle Zobeïde, au temps des Maures. Malgré ma fatigue et après m'être lesté d'un assez mince repas, je me rendis au théâtre avec Cécilia : il y avait saynete et danse de gitanas. Les éventails *noirs* dévolus aux femmes *veuves* étaient en assez grande quantité ; j'en demeurai supris ; on me répondit que le spectacle était le vrai salon pour les rencontres. Jugez après cela combien il doit être cher aux femmes en quête d'un second mari !

Le soir nous soupâmes chez la Cécilia, et il y fut question de légendes et de ballades.

Grenade compte des légendes par milliers, depuis celles de l'Alhambra qui émeuvent encore aujourd'hui le cœur des naïves filles du Zacatin, jusqu'aux traditions plus mystiques des églises. Je me bornerai à celle de la Vierge placée au portail de *las Angustias* près du *Salon*.

« Autrefois, nous dit Cécilia, il y avait une posada à la place de cette église. Dans cette posada humble et pauvre se présente un soir une dame accompagnée de deux cavaliers, elle demande *un quarto* (une chambre). L'hôtelier s'exécute, et bientôt la dame entre dans cette pièce avec ses deux guides. Le lendemain, le domestique de la posada frappe à la porte et nul ne répond. Même tentative de sa part quelque heures après, et même silence. Cet homme effrayé court prévenir la police (la police, remarquez-le en passant, joue toujours son rôle en Espagne dans les histoires de saints); le juge fait la sommation à la dame à travers la serrure; il était accompagné d'un corrégidor d'épée et de deux alcades. Voyant qu'on s'obstine à ne pas répondre, il fait sans plus de préalable jeter la porte de la chambre à bas. Que voit-on alors? Une table sur laquelle brillaient deux cierges allumés, et sur cette table la Vierge de *las Angustias* en personne: elle

avait le même visage que vous lui voyez sur ce portail. On fit appeler l'archevêque; mais nul, pas même les architectes (gens assurément fort compétents) ne put dire de quelle matière était faite cette figure sainte, si elle était de pierre, de stuc ou de marbre. L'archevêque jugea convenable d'en écrire alors au saint pontife; le pape ordonna de mettre à bas la posada et d'y élever une église nommée *la Virgen de las Angustias* : cette église, il ne tarda pas à l'enrichir d'indulgences nombreuses. Grenade attribue beaucoup de miracles à cette Vierge et la nomme sa patronne; le nombre des *ex voto* qui couvre ses murs est infini. Bras coupés, jambes malades, bequilles suspendues, chapeaux de bandits troués par les balles des *carabineros*, tout s'y trouve. La chambre de la Vierge (*camarin della Virgen*), qui est le lieu où l'on serre sa toilette de fêtes se trouve à l'endroit précis où s'élevait autrefois la posada et où

la Vierge, dit-on, descendit avec les deux anges qui lui servaient de cavaliers. Tous les ans, en mémoire de ce fait pieux, il y a *funcion* (solennité) à l'église.

L'hôpital dédié à Saint-Jean-de-Dieu ne renferme pas moins de matériaux sacrés pour la légende. Saint-Jean-de-Dieu est un saint très en honneur dans Grenade, comme vous pouvez le croire, si vous connaissez sa vie. Quant à moi, je vous l'avoue, je l'ignorais, mais voilà qu'hier, près de la paroisse de Santa-Anna (*calle de Santa Inès*), je trouve un Andalou fumant sa cigarette sur sa porte. Après avoir regardé l'Andalou et m'être allumé à son *papel* (papier) j'envisage la porte machinalement. Sur la porte de cette maison de noble apparence, il y avait cette inscription :

« *En esa casa nuncà faltara la caritad.* »

« Dans cette maison jamais la charité ne fera défaut. »

A peine, en effet, venais-je de jeter les yeux sur cette invitation rassurante, que je me sentis entouré d'une immense quantité de pauvres ; j'apercus des gueux au bonnet pointu qui venaient recevoir du pain des mains d'une espèce de majordome. Mon brave Andalou fumait cependant sa cigarette ; quand il en eut jeté le dernier bout sur le pavé, il s'approcha de moi complaisamment et me dit :

— Vous ne connaissez pas, senor, la vie de Saint-Jean-de Dieu ?

— Non, repris-je, étonné de l'intervention de ce nom devant cet acte de libéralité assez naturel.

« — Saint-Jean-de-Dieu, continua mon homme, fut d'abord berger, puis soldat. Dans cette dernière profession il ne brillait guère par sa régularité et sa conduite ; il parait qu'en son temps, c'était un *pillo* (1) accompli. Un beau jour il tomba de cheval ; cette chute en fit un saint. Il se repentit de ses

(1) Coquin.

désordres et de sa vie, puis se mit en route pour Grenade, donnant aux pauvres tout ce qu'il pouvait avoir. Cela fait, il se prosterna dans la première église de la ville et pleura amèrement. Peu content de s'humilier et de se mortifier de toutes les manières, il en vint à contrefaire le fou pour mieux exercer la charité envers les autres et la pratique des austérités envers lui-même. Les gamins de Grenade, les *chulos* et les muletiers couraient après lui et lui lançaient même des pierres. Le soir, il allumait du feu sur les places pour les filles perdues et pour les pauvres. *Este es loco*! (Voici le fou!) criait-on autour de lui. Un soir qu'il était bien fatigué il s'assit à la porte de la maison où vous me voyez, elle appartenait à l'un des hommes les plus considérés de Grenade. Saint-Jean-de-Dieu demanda à son propriétaire la permission de dormir entre ses deux portes. (1). Le riche refusa, et se mit à table, sans songer que le vent d'hiver soufflait sur Grenade. Saint-Jean-de-Dieu resta dans la

(1) Le *patio* et la porte sur la rue forment en effet deux portes.

rue et mourut de froid..... Le lendemain le riche le trouva couché devant sa porte, les lèvres violettes, les pieds nus. La neige tombait à flocons sur ce corps qui n'était plus qu'un cadavre. Saint-Jean-de-Dien tenait une croix entre ses mains; un des valets du riche voulut la lui arracher : mais le crucifix irrité jeta du sang par les plaies. La famille du riche épouvantée de cette mort et plus encore du miracle, vint à résipiscence auprès de Dieu, et l'ayant fait inhumer avec pompe, le fit peindre en outre sur la façade de cette maison, voulant qu'à tout jamais elle fût ouverte à l'aumône.

Ce furent bien certainement les anges, ajouta mon narrateur, qui aidèrent Saint-Jean-de-Dieu à bâtir la muraille de son hôpital. Cet hôpital, sert à la troupe et aux pauvres. »

A propos de *troupe*, je fus pris ce matin d'un rire magnifique en voyant les statues de

grenadiers qui figurent au *cuartel* Bibataoubi, ancien édifice arabe où ces statues guerrières, peintes en safran et coiffées de bonnets qui ont l'air de mîtres d'évèque, font l'effet le plus tudesque à l'angle du campillo.

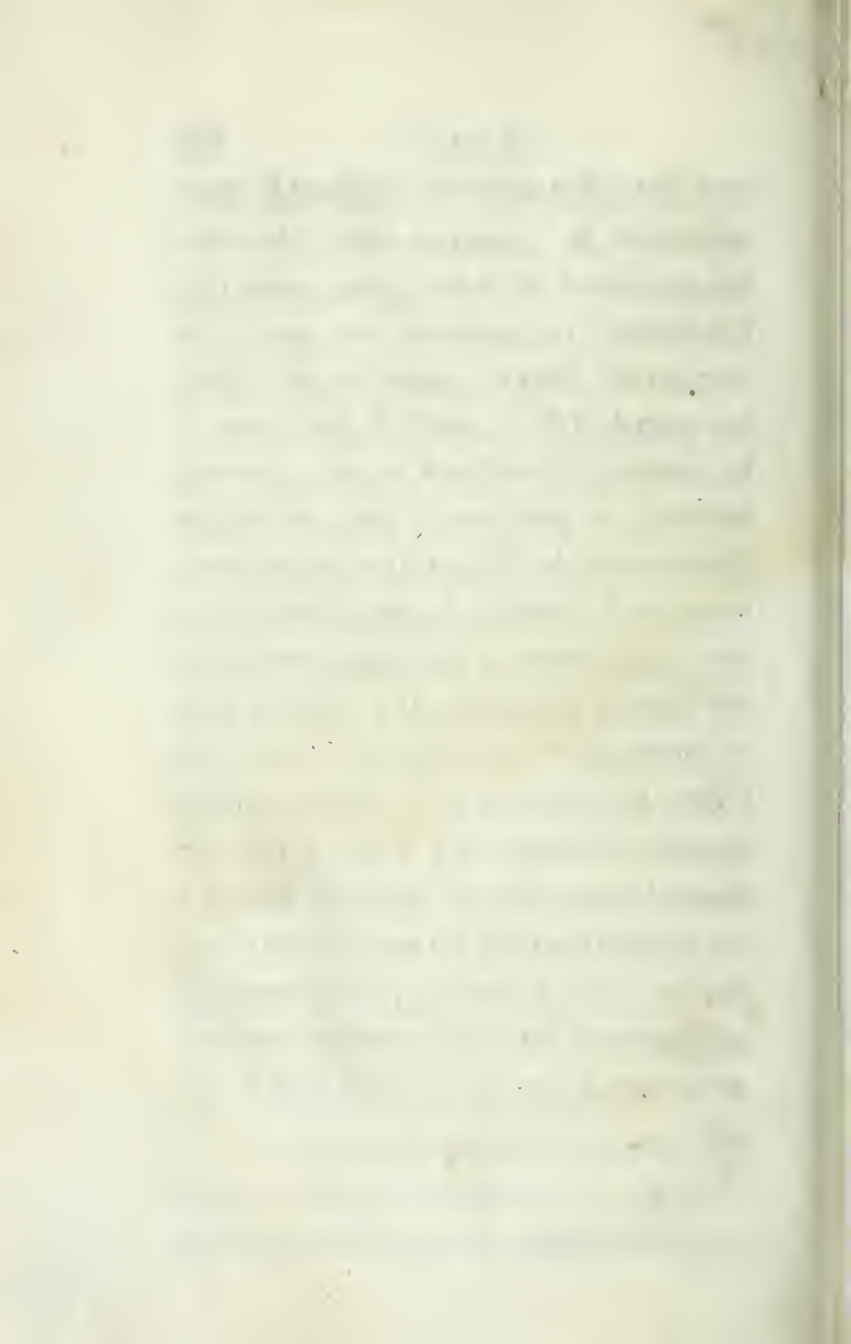
Aujourd'hui, jour de fête, la Cécilia nous conduisit rendre visite aux nonnes de Grenade (*monjas*) au couvent de Santa-Plaba. La danseuse est fort attentive pour elles, et ne manque pas de leur amener les étrangers un peu marquants qui vont à Grenade. Ces pauvres filles font pitié ! Il y en a vingt-deux dans ce couvent, et voila deux ans que le gouvernement oublie leur solde. Leur pénurie est telle, que l'on donne parfois à leur bénéfice des représentations sur les théâtres. Que dites-vous de cela ? Cécilia leur a promis de danser pour elles un jour de cette semaine.

Une nonne est d'abord venue au *tour*, elle était vêtue de blanc et avec une sorte de bonnet de flanelle plissée dont j'ai cru devoirprendre, en attendant les autres, un des-

sin sur mon album. Le tour consiste en une sorte d'armoirie tournante, sur l'une des planches on dépose les lettres, les offrandes, maisce morceau de bois intercepte les figures des donatrices ou des donateurs. Les domestiques du couvent les servent sans jamais les voir ; il n'est entré dans le parloir où nous étions la Cécilia, O'Bensaquen et moi, que le confesseur avec son manteau noir et son chapeau en tuyau de poêle. Ce révérend a pris le chocolat avec nous; pour O'Bensaquen, il a fait honneur aux confitures des nonnes. L'étonnement de ces récluses a été superbe quand dès la première page de mon album elles ont pu voir une course de taureaux. La plus âgée de celles qui étaient là avait trente ans, elle habitait le couvent depuis huit ans. Je lui ai donné une petite esquisse du Prado de Madrid, ce qui l'a réjouie plus que des *dulces* ou des cerises.

Le soir, plusieurs personnes vinrent prendre le thé chez le marquis d'A...., on parla de la société de Grenade. Malaga et Cordoue

sont plus riches que notre cité disait le jeune marquis de M...., mais on parle ici le castillan *pur* mieux qu'en tout autre endroit de l'Andalousie. La grandesse est pauvre, le marquis del Zalar est cependant fort riche, le comte de Tilli, le comte de Sant-Anna et le marquis Casablanca le sont encore. Grenade se perd peu à peu, les usages français tuent la ville, et l'eau mine insensiblement l'Alhambra. Le duc d'Abrantès demeure à Grenade, il s'est marié avec l'une des filles de Medinaceli. Il a vingt-un ans, sa femme seize, ils donnent de beaux bals l'hiver. La femme de M. Xavier de Burgos, ministre et auteur tout à la fois, y resplendissait de pierreries. M. Xavier de Burgos a été ministre deux fois, il a une richesse considérable, il a écrit beaucoup, littérairement et politiquement. Voilà les nouvelles des salons grenadins qui sont loin de valoir ceux de Séville.



XLVI.

Au même.

LA MAJA.

La Maja. — Une seconde visite à l'Alhambra. — Le palais de Boabdil. — La fontaine de Charles-Quint. — La porte du Jugement. — Profanation de la porte du Vin. — Reproches au gouvernement espagnol. —La cour des Myrthes.— La cour des Lions. — Bal à l'Alhambra. — La salle de Justice. — Fresques curieuses. — Le Tocador de la Reine. — La Mosquée. — L'album de l'Alhambra. — Le fantôme. — Le palais de Charles-Quint. — La tour des Infantes. — La tour de la Vela. — La tour Vermeille. — Une maison à Grenade. — Les Gitanos et leurs ruses. — Lanza, mon guide. — Retour à Malaga.

La vie de Grenade est ainsi faite que l'on ne saurait s'y passer de l'Alhambra. La féerie de ces jardins, l'enchantement qu'on trouve à ces terrasses et à ces cascades ressemble à celui dans lequel vous plonge la musique, c'est de l'extase, de la joie.

Seulement cette joie est courte : le plateau

vert de la *Silla del Moro* (1) fait tristement songer aux Arabes qui soutinrent ici un siége désespéré. L'ombre de Boabdil se promène partout, et du haut de cette colline où il allait tant de fois, suivant la tradition, regarder les combats des deux armées, on est presque tenté de pleurer comme lui Grenade, son sérail et sa Véga.

Je viens de quitter cependant ce *mirador* admirable d'où l'œil plane en liberté sur Grenade pour continuer mon exploration de l'Alhambra. C'est ma seconde visite à ce dédale merveilleux, à ce caprice pétri par la main des fées.

Ce matin une *maja* charmante, venue en droite ligne de Séville, nous accompagnait, O'Bensaquen et moi dans cette visite. Vous savez que la *maja* andalouse est assez parente en fait de langage et de gentillesse avec la *manola* de Madrid. Tout le long de la route, celle-ci s'occupait à croquer des glands, régal que les Andalouses de Grenade préfèrent aux marrons, elles les pèlent avec un

(1) *La silla del Moro* (la chaise du More.)

soin particulier. Nous nous sommes assis tous trois, le guide, la *maja* de Séville et moi, devant la fontaine de Charles-Quint, fontaine d'un fort beau style qui est sur le chemin du palais de Boabdil. Elle représente des grenades sculptées et des masques de fleuves; elle est pâteuse d'ornements, et la Renaissance en a festonné avec richesse les moindres détails. Arrivé en cet endroit, O'Bensaquen a repris son rôle de guide, et je vous livre ses notes plutôt que les miennes.

La porte du jugement *(del Juiçio)* où figurent la main et la clef, symboles ordinaires du pouvoir mauresque, possède encore d'énormes battants de fer de six pouces d'épaisseur et dans lesquels sont nichées les balles des Français; on y voit aussi les crans qui servaient aux Arabes pour ranger leurs lances. Sous la porte susdite, figure également une chapelle faite par le roi catholique (Ferdinand V) pour que les soldats pussent entendre la messe dès l'entrée de ces fortifications jadis payennes. Le mur en est recouvert d'une mosaïque bleue et or.

A la Porte du Vin, O'Bensaquen me regarda avec une sorte d'orgueil dont je ne pouvais me rendre compte.

— A quoi songes-tu ? lui demandai-je.

— A une fantaisie tout-à-fait orientale de l'un de mes compatriotes. Sir L... possède maintenant, senor, la Porte du Vin, adjugée à lui par un contrat en bonne forme.

— Que me dis-tu là ?

—Que vous autres écrivains français vous nous accusez perpétuellement, je le sais, d'être des Welches, des Visigoths, des Pandours. Sir L..., un brave anglais, dont le père était négociant à Oxford-Street, a payé cette Porte à beaux deniers comptants ; il vient la voir de temps en temps et boit dans la masure adjacente à la porte arabe quelques vieux flacons de Xérès.

— Grand bien lui fasse ; mais du train dont va le gouvernement espagnol, comment n'a-t-il pas acheté toutes les portes de l'Alhambra ?

— Vous avez raison, senor, d'autant qu'il

est riche comme feu Boabdil. Après cela, il se sera, voyez-vous, piqué d'émulation, j'en suis sûr, vis-à-vis du *Soto-di-Roma* donné à lord Wellington !

Ces paroles de l'Anglais m'entrèrent dans l'âme comme un fer à deux tranchants. Le démembrement de l'Alhambra, sa vente à l'encan, sa profanation lâche et stupide ne m'apparaissaient plus comme une vaine supposition, mais comme une réalité inouie, impitoyable. Une partie de ce palais n'appartient plus déjà au gouvernement espagnol ; un particulier, le comte de Campo Tejar, possède toute la partie des bains d'Omar, d'autres propriétaires se faufilent déjà et intriguent l'argent en main. Legouvernement espagnol mérite-t-il l'épithète d'*incorruptible?* Je souhaite, pour son honneur et pour celui de ses monuments, qu'il nous le prouve. En attendant, la vente de la Porte du Vin, à un Anglais est un fait connu, accompli, et dont nous renvoyons la honte et le blâme à ses auteurs.

La Cour des Lions, dont il est tant de fois question dans les voyages imprimés et lithographiés, nous a valu, à nous autres Français, un reproche moins grave, mais qui n'en est pas moins un reproche : nous l'avons rétrécie et défigurée, il faut le reconnaître, par un jardin de rosiers qui cache mal à propos la base des colonettes et contrarie l'aspect du jardin. Les dimensions que l'on prête à cette cour sont étrangement exagérées. Elle a trente-six pieds de circonférence, mais en revanche la fontaine est toute d'une pièce de marbre. Les lions sont au nombre de douze ; la cour (*patio*) est fermée par un portique de cent quarante-six colonnes. La pluie de la veille donnait ce matin aux rosiers une odeur charmante. J'ai pardonné à mes compatriotes leur fièvre d'horticulture devant ces gouttes de rosée suspendues aux boutons comme autant de perles. Un des galériens qui travaillent à l'Alhambra a pris devant nous une de ces roses, et je l'ai vu la cacher furtivement dans son sein. Pour qui la ca-

chait-il là? Quoi qu'il en pût être, je regardais encore avec désappointement le toit en saillie couvert en tuiles rouges qui surplombe ce délicieux *patio*, quand notre guide nous cria: *Sangre! sangre!* Ce mot, vous le savez, peut-être, veut dire, *sang*, et O'Bensaquen voulait à toute force m'en faire voir à la margelle d'un bassin d'albâtre.

La *Cour des Lions* communique en effet à la salle des Abencerrages, à gauche à celle des *dos Hermanas* (les deux Sœurs). C'est à la porte de cette salle des Abencerrages, sur les degrés même, que se tenait Boabdil qui les fit égorger, je vous l'ai dit. La salle où se passa le massacre possède encore, en effet, le bassin qui but leur sang. A l'entrée et sous le premier arceau figurent deux niches moresques où les croyants déposaient leurs babouches avant de franchir le seuil.

La salle des *dos Hermanas* (les deux Sœurs) est ainsi nommée à cause des deux pierres de marbre égales en tous points qui en font le parquet. Une sorte de petit boudoir y forme

renfoncement et se nomme *la salle de Indalaka* ou *Indalaja.*

De mauvais candélabres de pierre, blancs et modernes, figurent en ces premières salles de l'Alhambra ; ils ont servi à éclairer le bal donné par la ville au frère de Ferdinand VII, don François de Paule. La richesse de toutes ces tapisseries de marbre est merveilleuse ; elle éblouit, mais ce lieu désert n'est rien sans ses maîtres ; il a le silence de la tombe, c'est un cimetière de marbre embaumé de roses. L'eau croupit chaque jour dans ces conques où buvait le Maure ; les cascades ne dardent plus vers le ciel leur jet doux et transparent. Il est cruel de penser qu'elles ne louent maintenant que pour l'étranger qui paie, c'est l'affaire de deux *duros* (dix francs). A ce prix l'on peut se croire Boabdil ou Albin Hamet.

La Salle de la Justice termine cette cour des lions qui fait ainsi par la distribution des salles une croix complète. On voit dans la

Salle de la Justice, à un plafond, des peintures faites par un esclave chrétien, elles représentent des cavaliers maures. On sait que le Maure ne peignait pas, sa loi le lui défendait comme *péché*. Donner une idée de ces peintures à fresque sur un fond relevé d'or serait difficile, je me suis borné à en faire un dessin à l'aquarelle. Vous pourriez y voir que le turban serré par l'ancienne corde à chameau que portent encore les Bédouins aujourd'hui, figurait dans les curieusess reproductions du costume maure. L'épée est à pommeau et sans croix aucune ; le ceinturon n'existe pas, c'est une sorte de bandoulière fermée par une agrafe massive qui retient l'épée. Les deux Maures que j'ai dessinés à l'Alhambra portent le turban blanc, l'un a une sorte de dalmatique verte sous laquelle passe une robe rouge à boutons vers les manches, leur barbe est longue et taillée en pointe. Ces peintures sont évidemment postérieures et du temps de Charles-Quint.

Inutile de vous dire, je pense, que jusqu'à une certaine hauteur tous les murs de ces salles diverses sont en mosaïque, leurs coupoles sont divisées en compartiments de stuc à l'infini, en cases travaillées comme l'abeille travaille sa case de miel. Dans la salle du concert, les femmes, une fois assises sur leurs piles de carreaux, les musiciens exécutaient au-dessus de leur tète des symphonies dans quatre tribunes. Un jet d'eau coulait au milieu ; le nuage des parfums et des calumets se croisait dans l'air. Les détails de cette vie molle et lascive se retrouvent ici partout ; mais à côté du sérail et du divan, la prison et l'esclavage. Voici le cachot de la femme de Boabdil, habité ensuite par Jeanne-la-Folle, la femme de Philippe II ; ce passage qui sert aux communications et qui est fermé par une forte grille de fer vous fait douloureusement rêver au despotisme des maîtres d'Orient vis-à-vis de leurs épouses et de leurs esclaves ; mais en revanche, quel boudoir que

le *tocador de la Reina!* Ce tocador était le cabinet de toilette de la sultane, et il vaut à lui seul le plus ravissant palais.

Représentez-vous un belvédère au-dessus d'un abîme, une chambre grenadine bâtie par je ne sais quelle enchanteresse, une terrasse, un balcon vers lequel montent chaque jour les émanations de la *Vega*, et que la lumière du matin inonde de tous les feux de l'opale. De ce boudoir, véritable nid d'aigle qui servait à la colombe, la reine pouvait embrasser d'un seul coup d'œil le prospect adorable de son royaume ; elle avait sous ses pieds sa ville chérie et au-dessus d'elle un dais éclatant de limpidité et d'azur. Le gouffre sur lequel elle se penchait était capable de lui donner le vertige, mais qu'avait-elle besoin de sonder ses ténébreuses profondeurs ? La fumée de son bain royal et de ses parfums, l'odeur de ses cassolettes, la fraîcheur de son haleine se confondaient avec le frémissement modulé du vent,

les senteurs des orangers, ou les tièdes émanations de la plaine! Ce *tocador* de la reine, c'est le paradis de Mahomet, c'est la couche profane et céleste tout à la fois de ces divinités d'Orient qui passent leur vie contemplative dans l'admiration de leurs fleurs et de leurs babouches. Grenade une fois conquise, c'est ici que, bien mieux que Boabdil, la reine dut venir s'asseoir et pleurer; sa larme tomba sans doute au fond de ce gouffre sur les feuilles émues du jasmin ou de la rose. L'étonnement est profond d'entrer en ce lieu sans trouver à la porte un eunuque noir ou un muet; cette chambre de quelques toises, c'était le bain de la reine! Charles-Quint, avec sa manie de tout imiter, a gâté ce boudoir par des reproductions d'ornements empruntés au Vatican; après l'empereur Charles-Quint est venu le peuple espagnol et l'armée des voyageurs qui ont écrit leur nom avec la pointe d'un couteau sur ces murailles.

Ce tocador de la Reina était fort coquet, de petits trous pratiqués dans le parquet de marbre et d'où s'échappaient les parfums témoignent encore de sa recherche. En se promenant sur le pourtour, vous découvrez à droite la tour de *las Concubinas*, le harem d'Abdali, la Sierra Nevada qui élève ses blanches épaules devant cette tour ; Santa Héléna, dont les Français ont détruit les fortifications, le palais d'Omar et une vieille muraille qui faisait la ligne de démarcation du palais du père et du fils. Plus loin le Sacro Monte et la porte par laquelle Abdali (je vous ai dit à quelle occasion) dut fuir la colère sanglante de son père. Voici San Miguel sur la hauteur, San Miguel où commençait la muraille qui entourait Grenade, et enfin tout l'Albaysin (la cité antique), le fleuve du Douro à cette heure sec et terreux, et dans le bleu de la plaine à gauche Santa-Fé et la Vega. Ce panorama vaut à lui seul tout un monde.

Nous avons passé au jardin d'Indalaja, jardin charmant, semé de roses, d'orangers et de bouquets de buis; de là à la salle du secret, où les guides ne manquent pas de recommander un singulier effet d'acoustique.

La salle du bain vient ensuite; elle est garnie encore de baignoires pour le roi et sa femme; une coupole éclaire ces baignoires; les infants prenaient le bain à côté. La salle du *Descanzo*, où les rois maures allaient se coucher après le bain, venait après. Elle avait son jet d'eau, ses chanteurs, son frais silence; en la voyant, on y cherche l'Haydé de lord Byron.

La salle du trésor, où les Espagnols ont trouvé beaucoup de monnaies et des trésors arabes, n'offre rien de remarquable, et l'on a hâte d'arriver à la mosquée *(mesquita)*. Charles-Quint l'a cependant bien dénaturée. Il a flanqué le fond d'une tribune à musique, et a criblé les murs de sa devise : *Nec plus ultrà*.

Les colonnes seules rappellent la destination du temple ; il y a quelques caractères arabes formant encore le nom de Boabdil, le maître de ce temple après Dieu.

La salle de Comarès est bien conservée, elle a un joli plafond. Ce n'est, à proprement parler, qu'un portique qui précède la salle des ambassadeurs, magnifique salle, qui a neuf chambres ou plutôt neuf logettes d'ambassadeur dont pas une ne ressemble à l'autre. Boabdil donnait audience au milieu, sur des coussins : c'était et c'est encore un superbe salon qui a trente-six pieds carrés trente-six de hauteur jusqu'à la corniche, et dix-huit depuis cet endroit jusqu'au centre de la coupole.

Quatre sentinelles arabes se tenaient dans des niches près du jardin ; on voit encore leurs bancs et l'appui où ils plaçaient leurs babouches.

L'Album qu'on vous présente à l'Alhambra pour y écrire votre nom après avoir tra-

versé cette salle des ambassadeurs est quelque chose d'inoui... Un album à l'Alhambra! Saadi seul, le poète *des Roses*, aurait, ce semble, le droit d'y écrire des vers. Cependant les étrangers de tous les pays et les Espagnols tous les premiers ne se sont fait faute d'y inscrire leurs pensées, toutes sont puériles; mais les voyageurs français et les commis-voyageurs que Grenade a le malheur de posséder les égalent bien. Il y a un M. Moussot qui a visité l'Alhambra en 1834 et s'est permis d'écrire sur cet album : « Moussot, voyageant pour la partie des vins, s'est cru ici transporté au troisième ciel. » Suit l'adresse de M. Moussot.

Dans cet Alhambra désert où retentit à peine le bruit des anneaux de fer du galérien, où le marbre des fontaines a des fissures, et dont le gouvernement actuel se pose comme l'indigne trafiquant, un Anglais, m'a-t-on dit, eut un jour l'idée de faire venir la *bolera* la plus en renom dans la ville et lui

demanda de danser au clair de lune. Il prit tant de plaisir à la voir en ce beau lieu vêtue de la gaze et du turban des princesses mauresques, qu'il l'épousa, assure-t-on, n'étant pas aussi magnifique polygame que Boabdil, le sultan aux trois cents femmes. L'Alhambra, ajoutait O'Bensaquen, en nous racontant ce trait, est du reste le lieu classique de ces sortes de contes ; les Andalous et les Andalouses surtout persistent à croire qu'il s'y passe encore des choses magiques et surnaturelles. Toutes les dames de Grenade vous citent l'histoire du *Cheval sans tête*, du *Monstre velu* et du *Taureau flamboyant*. La féérie a survécu aux inventeurs même de la féérie, la voix des Abencerrages massacrés ébranle ces portiques et ces coupoles, leur sang rougit l'eau de ces bassins. Allez à Grenade et le moindre gitano vous y dira l'histoire du fantôme et de Barruga. Ce Barruga était un soldat qui, près d'arriver au pont par lequel on arrive à l'Albayzin, rencontra sur son passage un guerrier vêtu à l'orientale, le

cimeterre au côté, la lance en main. Barruga lui demanda ce qu'il voulait. L'autre lui prit la main et lui dit que s'il voulait faire fortune il eût à le suivre. Arrivés tous deux à cette saillie du mur d'enceinte de l'Alhambra où une porte de fer conduit au Generalife, le guerrier-fantôme pria plusieurs fois Barruga de frapper de sa lance contre la partie de la muraille qui joint la tour au bastion, mais Barruga, d'après l'avertissement qu'il avait reçu, se garda d'en rien faire, et frappant à tour de bras à une place où son guide lui avait défendu de toucher, il vit le mur s'ouvrir de haut en bas. Tous deux entrèrent alors par cette brèche et se trouvèrent dans une pièce étroite où, pour tout meuble, on voyait quelques vases à moitié enterrés, chacun d'eux avait un couvercle de fer. Au milieu de l'appartement était une large pierre... le guerrier raconta à son compagnon qu'une puissance surnaturelle le retenait enchaîné à cette pierre depuis la prise de la ville par les chrétiens.

— Mais cepnndant vous vous promenez, mon cher, à ce qu'il paraît, demanda Barruga au guerrier susdit, puisque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer vers le pont de l'Albayzin.

— Il ne m'est permis de m'écarter de ce lieu que tous les trois ans, une fois en tout, pour chercher ma délivrance ; jusqu'ici je n'ai jamais pu y réussir.

— Je vous promets mon aide, reprit Barruga.

Le fantôme s'était levé, et pour exciter le zèle du soldat, il ôta le couvercle de chacun des vases et tira des uns des poignées de fine poudre d'or, des autres des lingots du même métal sur lesquels était marquée par des traits leur valeur en onces; du côté opposé était gravé un écusson.

— Tout ceci t'eppartient, lui dit-il, si tu me sauves! je te le promets *au nom de Dieu!*

Rassuré par cette promesse faite *au nom de Dieu*, Barruga tenta la délivrance du guerrier; le fantôme lui avait recommandé de se procurer à cet effet trois *pensées* et trois

doubles (*pensadas y dobladas*), et comme Barruga lui demandait ce qu'il entendait par là :

—Des monnaies *pensées*, lui dit-il, signifient que la personne à qui vous les emprunterez, doit ignorer leur destination et croire au contraire que c'est pour votre propre usage ; des monnaies *doubles* veulent dire que chaque pièce doit être doublée : ainsi la première valant cinq réaux, la seconde doit en valoir dix et la troisième vingt. »

Au jour dit, Barruga ficha une raquette en terre (c'était le signal convenu(, et se retrouva dans l'intérieur de la tour. Le fantôme lui demanda s'il avait la somme complète : le pauvre Burruga n'avait pu la compléter. Le fantôme s'en vint à lui d'un air mélancolique et lui dit : Je connais les efforts que tu as tentés, mais faute de la troisième pièce de monnaie qui manque, tout ce que tu as fait est inutile, vois plutôt !

Et le fantôme lui montra l'or qui était devenu charbon, ainsi que les joyaux que le

guerrier captif avait mis dans chaque vase. Le fantôme dit alors à Barruga que tout n'était pas perdu et que dans trois ans, s'il voulait de nouveau tenter l'aventure, il serait peut-être plus heureux. Mais Barruga mourut avant que la troisième année fût révolue, et on ne manque pas de montrer l'endroit du mur qui s'ouvrit lorsqu'il ficha en terre sa raquette.

Ces historiettes merveilleuses sont autant de broderies appliquées aux murs de l'Alhambra ; elles ont presque toutes un étrange parfum de mélancolie et de regrets. M. de Châteaubriand et Wàsinhgton-Irving, chacun dans leur genre, ont perpétué ces légendes exquises autant que les inscriptions diverses qui sillonnent les pierres de ce délicieuxpalais.

Celui de Charles-Quint, commencé en 1827 par don Pedro de Machuca, tient à l'Alhambra même. Sa façade, semée de médaillons en marbre vert, de bas-reliefs représentant des trophées et des figures, est d'une grande

richesse; mais le monument n'est point achevé, malgré ses distinctions de palais d'éte et de palais d'hiver; la mezquita (mosquée) est, je vous l'ai dit, complètement dénaturée.

En revanche, avec quel intérêt ne retrouve-t-on pas la Tour des Infantes! Les filles de Boabdil s'échappèrent de cette tour élevée pour rejoindre à Santa-Fé le roi catholique Ferdinand. La Tour des Infantes est à cette heure dans le plus misérable état à l'intérieur. Une femme vieille et pauvre (la femme d'un Allemand, nous y a reçus : son misérable lit était adossé à ces stucs, à ces arabesques, à ces nervures délicates que le badigeon s'obstine du reste, il faut bien le dire, à gâter chaque jour par son empâtage hideux. Toutes les autres tours sont ruinées; mais nous sommes montés de là à la *Torre de la Vela* (la Tour de la Veille); elle fut construite, dit-on, en 1348, et encore aujourd'hui ses tintements nocturnes avertissent de l'arrosage qui a lieu pendant la nuit, comme

autrefois, il y a quatre cents ans. L'arrosage est la grande affaire de Grenade, c'est sa pensée intime, sa vie. Ce paradis terrestre reçoit à la fois les saignées faites aux lits du Xenil, de l'Almonachil, du Dilar, du Douro et d'autres courants ; les laboureurs guettent l'onde et en profitent chacun à leur tour. Sillonnée de la sorte par une infinité de rubans limpides, la Vega de Grenade, qui a près de huit lieues d'orangers, acquiert une sève d'arome et de fécondité magique. Dans chaque commune, la surveillance de ces eaux revient à un inspecteur nommé, pour cet objet, *acequiero* : sa charge est renouvelée tous les ans, et il est élu à la majorité des voix.

La Tour Vermeille (*Torre Bermeja*), appelée ainsi en raison de la terre rouge qu l'entoure, peut-être aussi en mémoire du sang qu'y répandit Boabdil, est d'un ton de pain cuit, mille fois plus crù sous ce ciel de bleu-lapis. La vue que l'on a de son plateau est fort belle. Rien n'égale l'aube et ses lueurs

d'un beau rose derrière la crête de la Sierra Nevada, rien ne saurait peindre les flammes du couchant derrière ce pic couronné de neige. La glace et le feu, voilà le paysage perpétuel de Grenade ; la transparence et la profondeur de l'azur céleste y font rêver. Je relisais tout à l'heure la ballade d'Aben-Hamet.

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain :
  Cité mignonne,
  Mon cœur te donne
  Avec ma main (1) !

Le roi don Juan ne pouvait faire un meilleur choix ; et je suis bien sûr qu'il n'avait pris en outre d'autre pied-à-terre dans Grenade que l'étrange maison devant laquelle je me suis arrêté machinalement dans la rue Santa Scolastica.

Habitué depuis longtemps à mes fan-

(1) *Le Dernier des Abencerrages.*

taisies d'artiste, O'Bensaquen, mon guide, portait sur lui une fiole d'eau, ma boite à couleur et mon album; il s'arrêta, il n'y a qu'un instant, dans la calle de Santa-Scolastica, devant une maison à créneaux recouverte de l'anachronisme d'une toiture très évidemment moderne; le front de cette demeure hérissé de canons et de fusils arabes, avait l'air d'être prêt à soutenir un siège contre toute l'armée de Ferdinand. Posté sur une borne avec mes couleurs, ma boite de ferblanc, et mon intrépidité de peintre au cœur je commençais à dessiner la façade, lorsque tout à coup, à un balcon, parut une femme d'une trentaine d'années, la maîtresse du lieu, qui, touchée sans doute de ma position de dessinateur en plein vent, voulut bien m'envoyer un de ses valets. Je montai, et une espèce de majordome m'ayant présenté à la dame qui m'invitait si gracieusement, on m'offrit des confitures et le cigare.

— « Cette maison, me dit le majordome, n'est pas moresque, elle ne fut bâtie qu'après la conquête; seulement, vous avez pu voir fi-

gurer sur sa façade les signes communs à la tribu de Boabdil. Les aïeux du marquis de Campo Tejar, à qui appartient cette demeure se nommaient Sidi-Aya-Nadar, quand Ferdinand *le conquistador* mit ici le pied. Ils se firent chrétiens et le roi les combla de ses faveurs. Les statues de chevaliers au nombre de cinq que vous venez de voir ici en relief sur la façade, sont les chevaliers castillans qui combattirent pour la reine dans le fameux tournois en question : l'un est don Diègue de Cordoue, l'autre don Rodrigue, Ponce de Léon, l'autre don Diègue de Aquilar ; le nom des autres m'échappe ici. La famille Sidi-Aya-Nadar voulut prouver au roi Ferdinand sa reconnaissance par ces statues du portail, toutes ornées du costume et de la cotte-de-maille du temps.

Le majordome du marquis de Campo Tejar nous fit monter alors à l'étage supérieur qui contenait cette redoutable ribanbelle de fusils et de canons pointés contre l'azur du ciel de Grenade. Pour arriver à ce grenier, nous passâmes par une filière de petites

chambres ; à chaque instant, c'etait un grincement inoui de serrures, nous comptâmes dix-neuf portes. Avant nous, à ce qu'il voulut bien m'assurer, personne n'avait visité jusque dans ses combles cette curieuse demeure, sa plate-forme pouvait ressembler à un fort complet.

Pour continuer notre inspection de la vieille Grenade, nous nous rendîmes ensuite a l'Albayzin. Ce quartier célèbre commence à la porte de l'Alcazaba. Vous gravissez à renfort de pas une pente raide, et vous voilà tout à coup au milieu d'une rue fort longue ; dans cette rue se tenait jadis la noblesse arabe. Maintenant cette rue est dévolue aux gitanos. Toujours campée hors la ville, cette caste végète ici dans cette partie de la vieille Grenade, qui appartenait au père du roi *Chico* (Boabdil). En longeant cet horrible chemin semé de charognes, on arrive à gauche à la Puerta Monaica. Près de cette porte résonent les guitares, et à défaut de guitares les chaudrons des gitanas. C'est jour de fête aujourd'hui, et les filles de ce lieu de misère

commencent leurs plus belles danses. Le lieu de la scène est la cuisine : trois gitanas armées de leurs castagnettes ouvrent le bal; la quatrième chante en frappant dans ses mains. Le chant est triste et criard. Le costume de ces filles se compose d'une robe blanche qui fait ressortir encore mieux les lignes bistrées de leurs épaules; d'un schal de couleur gorge de pigeon, de souliers bleus, d'un tablier rouge à paillettes et à bordure noire. Leurs bas sont à jours; mais il y en a beaucoup d'entre elles qui ne possèdent pas même de souliers. La chanson, *me pica la mosca* (la mouche me pique) une fois récitée, elles s'éventent et vont recevoir les gros sous *(cuartos)* qu'on leur jette habituellement dans la salle, mais que nous remplaçons, nous, par des *duros* (pièces de cinq francs.)

Le teint de ces gitanas, déjà très foncé, devient encore plus noir par la clouterie et les fabriques de fer aux quelles on les fait travailler; pour les hommes ils sont presque tous tondeurs de mules, voleurs ou maquignons, ce qui revient au même en tout pays. Toutes les femmes

des gitanos sont baptisées par eux du nom *d'Eva*; leur agilité égale leur finesse. C'est à Charles III qu'ils doivent d'être considérés comme Espagnols, avec le titre de *castellanos nuevos*.

Le gitano se vante d'avoir de l'esprit, mais il a encore plus d'astuce. Il advient souvent qu'à une foire de chevaux, de mulets ou d'ânes, il a quelques démêlés comme maquignon avec la police, l'acheteur revient en effet le trouver, une oreille de mule dans sa main droite et une queue dans sa gauche.

— Tu es un fourbe, sécrie-t-il : je vais te conduire aux alguazils !

— Moi ! reprend le gitano, en ayant soin d'invoquer la vierge et les saints du calendrier, et en toisant son paysan d'un air de mépris, c'est plutôt toi qui ne te souviens plus de ton serment ! tu as conclu le marché sur cette image-ci (1).

Et il montre au pauvre acquéreur un saint Christophe ou un saint Michel peinturlurés ;

(1) Une fois conclu sur une image de saint, le marché est irrévocable.

il les interpelle en fermant le poing; il les supplie de venir à son secours.

— Grand saint-Michel, perce donc de ta lance ce misérable! saint-Christophe, écrase cet homme!

Ses faux frères arrivent alors, et c'est à qui pronvera que le marché est valable.

— Êtes-vous chrétien ou non? disent-ils à la pauvre dupe. Nous sommes chétiens, nous, et nous jurons que nous ignorions cette oreille ou cette queue recousue!

Acheteurs, vendeurs, *majos* et *majas* alguazils, juges du marché, tous surviennent, et pour prouver son innocence, le gitano ordonne à sa fille ou à sa sœur de danser une *manchega*.

Cette danse, (assez salée pour ne rien dire de plus), met alors le tribunal en plein vent dans une si belle humeur que le plaignant est évincé.

— Aurais-tu bien le courage de réclamer contre moi des dommages et intérêts, quand tu vois l'éducation que j'ai donnée à ma fille? va, tu n'es qu'un cœur de roche, ou plutôt

tu auras perdu au *monte* les réaux que tu me réclames ! Crier de la sorte pour une oreille recousue, veux-tu que je coupe l'autre à ta mule pour égaliser ta monture ?

Cette saillie insolente met les rieurs du côté du gitano, et le pauvre acquéreur armé de sa *chivata* (bâton de foire, long et ciré), repart chez lui sur sa mule veuve d'une oreille. Il a jeté la queue de sa bête et son oreille droite au visage du gitano. Rassurez-vous, rien n'en sera perdu, et elles lui resservir ont.

Les enfants des gitanos vous montrent tout le long de leur *calle* à Grenade, des excavations arabes en forme de puits ; l'odeur de ces citernes et de ces quartiers soulève le cœur, on se croirait en Égypte ou dans quelque Bohème du poëte Villon pour la gueuserie et la misère. Souvent ces enfants nus fouillent le sol comme des pourceaux ; si quelques-uns d'eux ont une chemise, elle flotte en mille loques, et la ceinture rouge de leur père les retient à mi-corps. Rien n'égale l'effronterie de ces petits malheureux

qui vous escortent depuis la *Plaza larga* jusqu'à la *Puerta nova* qui conduisait au palais du père de Boabdil. On voit encore les débris des tours de ce vieil Albo-Hassen; elles forment la ceinture de son domaine écroulé, ce domaine qui était en son temps le domaine royal et souverain de Grenade. Toute cette promenade constitue un vrai travail d'architecte; grâce à elle, vous rebâtissez pierre à pierre l'Albayzin. Ces maisons arabes au cintre noirci, aux fenêtres grillées et avares de lumières, ces fredons lents et tristes de la guitare dans les cours, ces rues montueuses, où retentit à peine aujourd'hui le pas d'un mulet, vous plongent malgré vous dans une rêveuse tristesse, vous songez que l'église du Sagrario cotoie aujourd'hui le sérail d'Aben-Hamet, le ministre d'Assen; que l'Alhambra se meurt sous le badigeon et l'empâtage, et que le seul de tous les quartiers de Grenade qui ait encore sa physionomie, celui qui la gardera peut-être toujours, c'est l'Albayzin que vous parcourez.

Cependant hier à huit heures du soir j'ai tenu conseil avec O'Bensaquen pour quitter Grenade; il faut m'arracher à ce jardin de marbre et de fleurs suspendu sur la Véga, à ces promenades et à ces mantilles fugitives de senoritas. Je voulais prendre des chevaux et retourner à Malaga avec un guide; O'Bensaquen m'en a fait venir qui me demandaient des prix exorbitants. Il y en eut un qui ne rougit pas d'exiger plus d'une once(l'once est de quatre-vingts francs) pour m'accompagner pendant ces dix-sept lieues, lui sur son cheval et moi sur une méchante mule. Les moyens de transport sont ici à l'état d'enfance et l'Espagne n'a guère progressé depuis Gil-Blas. Ajoutez à cela que les routes depuis quelques jours sont infestées de *rateros* et que la *criada* (servante) de la venta d'Alfernate a été tuée la semaine dernière.

— Vous devriez prendre une *tartana* (petite charrette à deux roues) me dit alors le prudent O'Bensaquen ; le prix est de six *duros* par place, ce qui ferait douze *duros* pour

vous et votre valet de chambre (1).

—Miséricorde! m'écriai-je en voyant l'horrible charriot qu'O'Bensaquen dessinait sur mon album pour m'en donner une idée. Et tu veux que je voyage dans ce panier?

O'Bensaquen sourit et me demanda la permission de me présenter le soir même le senor Lanza, ancien voleur et guide par état *un hombre muy fino*, comme ne cessait de dire O'Bensaquen.

Je finissais mon souper lorsque la porte s'ouvrit et je me trouvai vis-à-vis d'un grand gaillard admirablement bâti, aux cheveux et à la barbe noir de jais, un guide tel enfin que doit le rêver une danseuse française, ou une bourgeoise romantique qui s'aventure par les routes de Grenade. Une *faja* (2) rouge où étaient passés des pistolets, une charmante *jaqueta* à boutons d'or et un *sombrero* auquel il ne manquait qu'une plume, lui donnait l'air du capitaine Rolando dans le chapitre de

(1) Un peu plus de soixante douze francs.

(2) Ceinture.

la Caverne. Il me promit un assez bon cheval et deux mules de suite pour le lendemain, m'assurant du reste que le pays était tranquille, et que nous n'aurions aucun démêlé avec les voleurs.

Trois heures du matin sonnaient à notre gauche, à l'horloge de Sante-Fé, l'ancien camp moresque purifié sans doute par le grand nombre de croix blanches qu'y firent élever les rois catholiques après la conquête et que me faisait remarquer encore Lanza, quand un soleil pâle entouré de pluie et de brouillard se leva sur Grenade, comme si le ciel nous eût fait l'honneur de prendre le deuil ce jour-là pour notre départ. Lanza arrêta sa mule et but à son outre remplie de vin de Manzanilla, un coup lent et solennel.

— *Ave, maria purissima!* reprit-il bientôt en rencontrant sur la route un convoi d'*arrieros*. Ces honnêtes gens arrivaient de Malaga, et nous échangeâmes avec eux quelques cigares de contrebande. Nous venons de re-

prendre la direction de Loja par des sentiers remplis de flaques d'eau, nos guêtres distillaient la pluie. Le chemin était coupé à travers champs; nous déjeûnâmes bientôt sur nos montures avec les provisions emportées de la *fonda*. Notre dernière bouchée n'était pas finie que nous entendîmes un roulement de tambours, puis nous vîmes apparaître quatre à cinq détachements militaires que l'on dirigeait sur Grenade, leur garnison. Presque tous ces hommes, à la figure jeune, à l'uniforme bien taillé, étaient cependant chaussés de mauvais *alpargatas*, les soldats et les officiers pêle-mêle, les uns avec la guitare sur le dos, d'autres un long bâton à la main; en vérité vous eussiez plutôt dit d'une déroute que d'une marche. Par considération pour le sexe, les cantinières avaient été placées sur des ânes. C'était un dimanche; une population animée parait de ses mille couleurs la porte de Loja; je m'acheminai de nouveau avec Lanza, qui venait de

mettre pied à terre ainsi que moi, vers l'Alameda charmante que baigne le Xénil écumeux et large. Après avoir traversé le pont et visité le couvent de Saint-François, désert à l'heure où je vous écris, comme tous les couvents de cette terre, je m'assis sur son plateau duquel on domine Loja, et je fis signe à Lanza qu'il pouvait, si bon lui semblait, aller voir ses connaissances par la ville. Lanza ne répondit pas, il prêtait alors l'oreille à quelques sons du *pandero* qui semblait frôler les haies du chemin coupé de tactus et d'yeuses.

— Une noce, senor, reprit-il tout à coup, une noce , voulez-vous que je vous présente à la *novia* (1)?

— Y songes-tu, je ne connais personne en cette ville, reposons-nous plutôt pour être en haleine demain à la pointe du jour.

— Cependant, senor, la mariée est bien jolie! *muy gitana!*

(1) Fiancée.

La noce passait en effet, une jolie noce avec ses castagnettes, ses tambourins et quelques *trabucos* (1) chargés pour que les contrebandiers fussent à l'abri; et il y en avait un bon nombre à cette fête. Des *majos* à cheval, leur *maja* assise en croupe, laissaient flotter leur rêne blonde sur le col de leur monture, la tête du coursier était chargée de pompons, la selle chamarrée, l'étrier court, mais large d'appui. La mariée portait l'antique basquine, celle qui commence à disparaître hélas! peu à peu de la toilette andalouse, la souplesse de sa taille était charmante, on l'appelait Pepilla.

Son mari était en revanche, brun comme un Cafre, les mains petites et fines comme celles d'un Malais, la chevelure noire et très digne d'un *gitano* pour les tirebouchons et l'éclat. Il était boiteux et natif d'Ecija où il avait reçu un coup de feu dans je ne sais quelle bagarre. Lanza cria à la noce de faire halte, et il me présenta au beau milieu

(1) Fusils.

du chemin à cette étrange caravane.

La Pepilla m'invita à prendre ma part du festin nuptial, il se composait d'une multitude de plats à l'huile avec lesquels je devenais plus familier, mais qui composaient en somme un repas très confortable pour Loja. La noce avait lieu au *parador de los Angeles;* avant cette auberge, j'avais remarqué plusieurs croix noires : ces croix de meurtre n'abondent que trop dans les rues dangereuses de Loja. Je m'étais arrêté devant l'inscription suivante placée près de la porte même du *parador* :

Aqui mataran a Juan Batista, calesero, 7 agosto 1830 (1).

Cette jolie petite inscription n'empêchait pas les cochers des *galeras* publiques, des *tartanas* et autres diligences de se chauffer tous fraternellement à la cuisine du lieu ; le repas fini, ils s'attroupèrent sous la fenêtre et vinrent donner la sérénade aux nouveaux époux. La Pepilla avait dansé le fandango

(1) Ici l'on a tué Jean-Baptiste, le cocher, 7 août 1830.

avec un petit vieillard fort alerte encore, son oncle, je crois; j'admirais encore cette fiancée andalouse, quand Lanza me prit à part pour me donner des renseignements plus amples sur la noce. Le marié, qu'il nommait plaisamment le nº 1, était un ancien voleur. Par suite de plusieurs chicanes avec la justice que Lanza assurait avoir été suscitées fort injustement à Marco (c'était le nom du marié), il s'était vu contraint de quitter Ecija, où il avait essayé du commerce des éventails pour se jeter dans l'emploi de *guarda de camino*. La scandaleuse tolérance du gouvernement espagnol entretient, je vous l'ai dit, ces véritables coupeurs de bourse, décorés ici du nom de *gardes de route*. Le lendemain de son mariage, Marco devait reprendre cet honorable métier.

Deux lampes à trois becs suspendues au plafond par une mauvaise ficelle éclairaient le visage de l'oncle de Pepilla, le nº 2.

Ce petit bout d'homme au crâne nu comme un genou, aux boucles d'oreilles d'argent or-

nées d'une infinité de petites clefs, était jadis souffleur au théâtre de Malaga ; une légèreté, *una tonteria*, au dire de Lanza, le fit passer des planches du théâtre sur les planches du bagne de la ville, qui sert de dépôt, vous le savez peut-être, à celui de Ceuta sur la côte d'Afrique. Son temps fini, il est revenu édifier la ville de Loja, sa ville nourricière, du spectacle de ses vertus.

— Il n'y a pas d'être plus expert que le digne Pajaro dans l'art de forcer une serrure, me dit Lanza à voix basse ; il danse le fandango et fait les beignets comme jamais vous n'en avez vu faire au faubourg de Triane à Séville. C'est de plus un joyeux vieillard, qui sait par cœur toutes les *matracas* que l'on vend deux sous près la Porte du Soleil à Madrid, il a connu l'auteur de la *Panadera*, cette chanson qui vous plaît tant, et prétend danser avec Pepilla jusqu'à l'heure de votre départ.

Nous vîmes en effet la charmante Pepilla, le n° 3, danser bientôt avec son oncle *(tio)*

plusieurs danses andalouses. Une belle rose ornait ses cheveux d'un noir de jais, et les *gitanos* de Loja l'accompagnaient tous avec la guitare et le *palmoteo*, ce claquement de mains si provoquant et si vif.

Le lendemain, à quatre heures, nous descendions, Lanza et moi, la côte en limaçon qui domine la baie de Malaga ; la chaleur était accablante, le grillon chantait dans les hautes herbes de la colline. Le Gibralfaro se dressait au loin devant nous comme un château fantastique, j'avais oublié les *rateros* du chemin et la noce des voleurs à laquelle je venais d'assister. Le *Tage* était en rade, je saluai le panache fumeux qui sort de son tuyau et formait le seul nuage qui se pût voir sur l'azur profond du ciel. Malaga donnait le branle à ses cloches, et de chaque buisson partaient des volées d'oiseaux que le pas de nos mules effarouchait. Lanza m'avait protégé durant ce trajet de dix-sept lieues comme un frère eût fait pour son frère, Lanza, ce roi déchu de la Sierra, ce terrible joueur

de couteau, ce guide athlétique dont les *posaderos* (1) eux-mêmes ont peur ! Il m'avait fait rire et pleurer tout à la fois, en me racontant les aventures de *ses* voyageurs, aventures dont bien mieux que moi il eût fait un livre de voyages. En serrant la main à mon bandit et en lui donnant ma rançon, j'avoue que je fus pris d'une singulière tristesse... Il y a dans certaines rencontres de la vie une poésie sauvage, invincible, et pour moi je rêverai longtemps de Lanza comme on rêve d'une valse indéfinissable de Strauss.

(1) Aubergistes.

XLVII.

A M. FRANCIA.

Almeria, Carthagène et Alicante. — Un bateau à vapeur français. — La traversée. — ALMERIA, ville mauresque. — Costumes des habitants. — Mendiants de la ville. — Les naufragés de l'Irma. — Le doigt coupé. — CARTHAGÈNE. Le port. — Les chantiers. — Le supplice de la pompe. — L'hôpital royal. — Le consul de Belgique. — Les fragments romains. — Peintures du Greco. — ALICANTE. — Le port. — La poussière. — Galerie du marquis de Agolfa.

A bord du Tage, 24 novembre.

Savez-vous, mon cher peintre, que c'est une longue lettre qu'il me prend envie de jeter pour vous aux chances de l'Océan, et je n'ai pas même à vous y parler d'une tempête, le début indispensable des voyageurs! Ma traversée de Malaga à Almeria a été bonne et favorisée par un vent céleste. Ce qui m'enchante surtout, c'est que je suis sur un navire français, et que la cuisine se ressent de la civilisation et de l'idiôme de mon

cher pays. Nous avons un chef qui sait cuire à point un filet de bœuf, et notre huile vient de Marseille. Quelle joie pour un élève de Brillat-Savarin, qui ne voyait filtrer jusqu'ici sur tous ses plats que l'huile rance et fétide d'une lampe d'auberge à trois becs ! Pardonnez-moi ma sensualité ; mais j'ai vu le moment où j'embrassais le cuisinier !

Le sort en est jeté ; nous venons de faire un bail maritime avec le navire *le Tage*, bateau à vapeur sorti des chantiers du Hâvre. C'est lui qui se charge, après Dieu, de nous transporter à Almeria, à Carthagène, à Alicante, Valence et Barcelone.

Pour un peintre de marine, nous n'en avons pas d'autre que celui du bâtiment. Il est en ce moment-ci occupé à peindre une cage à poulets dans le plus beau vert de mer possible. Cette cage me fait songer aux sublimes fresques que nous peignions tous les deux dans ma cuisine, où je garde précieusement deux vagues de vous.

Ce matin, en nous éveillant, nous pouvions voir les montagnes qui forment l'anse

naturelle d'Almeria, qui n'a point de port ; elles s'étendent à gauche, en forme de phoques de neige, avant la Roquette, village fameux par ses chargements de plomb. Le calme était si grand, malgré la saison, que nous avons remarqué des dauphins et des souffleurs, qui nous faisaient l'honneur de suivre le bâtiment comme les tritons de Rubins escortant celui de Marie de Médicis. Les sauts perpendiculaires de ces souffleurs ont quelque chose de fantasque ; ils s'élancent de l'eau comme une fusée, et retombent dans la mer près de leurs femelles avec un clapotement criard.

Almeria se présente à l'œil avec une coquetterie pittoresque. Elle est construite en amphithéâtre. Les tours crénélées de l'Alcazaba, sa forteresse, écharpe mauresque dont elle s'ajuste les plis avec grâce ; ses maisons blanches, basses et grillées, ses palmiers aux plumets roux et verts ; ses fenêtres, ses rues, tout concourt à conserver à la ville l'aspect oriental, auquel les petits enfants eux-mêmes, qui portent la calotte rouge

et la fustanelle blanche, ajoutent encore. Je vous ai dit qu'Almeria n'avait pas de port; en revanche, rien ne serait si facile que de lui en faire un. A sa droite, en sortant de son bassin, le regard rencontre le mont Saint-Edme, derrière lequel je viens de voir dans la même journée un lever et un coucher de soleil dignes de Claude Lorain. Vous ne pourriez vous faire une idée de ces teintes suaves, tour à tour bleuâtres ou pourprées, qui colorent, en Espagne, ces deux hymnes distinctes du jour : ce sont des vapeurs où le rubis, l'opale et l'émeraude se confondent. Les ombres éparses sur les monts ont l'air d'un grand voile de cendres, et, quand vient le soir, le soleil s'éteint dans d'immenses bandes oranges tachetées çà et là d'un bleu cobalt. Les premiers costumes qui frappent les yeux dès l'entrée d'Almeria vous font pressentir Valence. Représentez-vous de grands gaillards bien découplés, avec le chapeau pointu pareil à celui d'un magicien, et sous lequel passent deux cornes de mouchoir; un large caleçon blanc et plissé retombe jusqu'à

leurs genoux; les jambes de ces hommes sont nues, et leurs sandales de corde ressemblent aux *alpargatas*; ils portent la veste sur l'épaule, l'écharpe de soie autour des reins; leur chemise est à jabot, et leur gilet de velours est composé pour l'ordinaire de pièces de monnaie, dont les plus fashionables se font des boutons. Quelques-uns portent des bas blancs, avec les fameuses jarretières à devises, et la couverture de laine *(manta)* qui complète cet habillement plein d'élégance. Ajoutez à cela un teint d'Afrique et des yeux noirs comme ceux du diable, et demandez-vous si ces gens-là ne sont pas Arabes. Par suite de mon malheureux penchant pour les croquis, j'en ai dessiné plusieurs dans la rue; c'est vous dire que plus d'une fois j'ai été suivi, harcelé, pressé par cette population de mendiants. Ces insectes vivants grouillaient près de moi, et j'avais beaucoup de peine à les écarter.

Le consul français d'Almeria, M. Capito, m'a reçu avec beaucoup d'affabilité. Cette visite faite, je suis allé voir la cathédrale,

qui n'a rien de remarquable, si ce n'est un portail assez orné de la plaza, et un tombeau d'évêque à l'intérieur, dans une chapelle. La fureur de reblanchir est telle qu'ils ont badigeonné l'extérieur du temple, à l'instar des maisons d'Alger. Les dorures et les grilles du chœur sont cependant assez riches. Après avoir longé la rue de Pizarre, nous nous sommes trouvés vis-à-vis de l'Hôpital, édifice très ordinaire; San Francisco, couvent désert à cette heure; et San Domingo n'ont rien de plus attrayant. Quelques chulos exerçaient des chevaux andalous par la ville. Les fontaines en sont jolies et en assez bon nombre; on sent que le Maure a passé par-là. En revanche, la pauvreté d'Almeria est excessive; les mendiants courent après vous par les rues, dont une foule de porcs attachés par la patte devant les maisons, des chats étranglés et des immondices, font un aspect repoussant au premier coup-d'œil. Peu à peu cependant on trouve quelque charme à l'amas de ces toits sur lesquels grimpe la vigne, à la solitude

de ces cours dans lesquelles le figuier étend ses bras. Les remparts forment un prospect ravissant sur la mer; de leurs bastions crénelés on peut apercevoir tout le mouvement du port et tout le commerce de cette cité, qui n'est après tout qu'un banc de sable. Almeria est, on le sait, célèbre par ses mines de plomb.

Almeria fait rêver à Boabdil. Voyant, en effet, qu'il ne pouvait conserver son trône précaire qu'au prix d'une lutte continue et sanglante, Boabdil se décida à quitter Grenade, la capitale de son empire, et alla fixer sa cour dans la ville d'Almeria, qui lui était entièrement dévouée et rivalisait avec Grenade pour la splendeur et l'importance. En cela, il ne fut point approuvé par sa mère Ayxa, cette Spartiate du temps des Maures; elle lui fit observer avec le sourire du dédain qu'un prince qui n'est pas maître de sa capitale n'est pas digne du titre de monarque (1). Chassé d'Almeria par son oncle, Boabdil se réfugia à Cordoue. Détesté par les Maures comme un apostat, il savait qu'aucune for-

(1) *Histoire de Grenade*, d'après Washington Irving.

teresse, aucun château du royaume ne lui ouvrirait ses portes : il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que de chercher un refuge chez les chrétiens. Le cœur oppressé, il tourna la tête de son cheval vers Cordoue. Après avoir traversé ses propres états comme un criminel poursuivi par la justice, il arriva à Cordoue accablé de tristesse. Il prévoyait sa ruine et celle de Grenade; le turban pâlissait devant la croix. Quelques mois après, et même avant la reddition de Grenade, Boabdil n'était plus dans l'Alhambra que l'humble esclave des monarques chrétiens.

C'est donc une ville arabe qu'Almeria, une ville contemporaine du Maure. Ses rues étroites ont vu les mulets du roi Chico ; sa baie a reçu ses soupirs ; sur ces remparts aujourd'hui muets, ce fils révolté contre son père a pleuré ses péchés devant Allah. Ce drame admirable de la conquête de Grenade a laissé ici une empreinte mélancolique. Ainsi se venge le céleste maître des empires ; le bruit de l'offense de Boabdil a été effacé par le bruit du châtiment.

Nous avons à bord plusieurs naufragés d'un brick marchand de Rouen, l'*Irma*, capitaine Bouchard. Son navire a été construit à la Meilleraye. Il était chargé de tonneaux de marbre, de garance et de diverses autres marchandises. Sorti de Marseille, il a fait voie d'eau, et est venu échouer à quatre lieues d'Almeria, dans l'ouest du cap de Gat. Au moment où on a mis les chaloupes à la mer, les gens d'Almeria, sous prétexte de sauver le bâtiment, lui ont volé ses agrès en un clin d'œil; ils ont brisé les panneaux et n'ont laissé dans le vaisseau que ce qui était trop lourd à emporter. Il ne reste au capitaine que sa longue-vue et sa montre. Il vient de me communiquer son rapport, en me racontant que sur la côte d'Oliva, près Valence, un autre capitaine échoua, il y a quelques années. Poussé contre les récifs; son vaisseau fut mis à nu par *ces sauveurs* obstinés ; il était évanoui ; on le crut mort, on le dépouilla ; puis il y eut autour de lui un grand conciliabule. Un Catalan s'approcha

de lui, et se mit en devoir de lui couper l'index pour avoir sa bague. Le capitaine eut le courage de se taire pendant cette cruelle opération; il dut la vie à ce silence; car il était environné de gens plus féroces mille fois que les *barateros* de Cadix. Le capitaine Bouchard n'a pas eu le doigt coupé, mais il a été trop secouru dans ce sauvetage; il reste à peine quelques chemises à ses marins. Ces pauvres gens font pitié, presque tous sont Normands, et comme tels préférant le cidre aux vins d'Espagne. Le capitaine leur a fait boire aujourd'hui du vin de France, et ce soir, en dérapant l'ancre, nos matelots, pour les consoler, leur chantaient la *Normandie* de Bérat.

A bord, 22 novembre.

C'est une vie nouvelle et qui ne peut manquer d'avoir un attrait inexprimable pour tous ceux qui aiment la variété et le mouvement, que ma vie actuelle sur ce bâtiment, mon cher peintre; chaque soir nous nous endormons aux bruits de la vague, aux sen-

teurs de la brise, au parfum exquis des cigares dont Gibraltar a rempli nos poches; et les blancheurs de l'aube à peine descendues sur le paysage, notre navire jette l'ancre chaque matin devant une anse espagnole. Hier j'interrompais cette lettre à Almeria, et je la reprends aujourd'hui pour vous à Carthagène.

Carthagène, pour que vous le sachiez, était autrefois le plus magnifique port de l'Espagne; Cadix n'est qu'une rade; Carthagène, véritable port, présente la forme d'un cœur. Son entrée est défendue par l'île d'Escombrera, le point que vous verriez fumer d'ici dans le brouillard, mais qui se dessinera bientôt plus nettement sous les lames d'un beau soleil que nous promet le pilote du port; ce rempart de l'île d'Escombrera met Carthagène à l'abri de la violence du vent et des vagues. De là, sans doute, ce joli couplet cadencé que chantait tout à l'heure une jeune fille en nous reconduisant à bord :

« Carthagena del Levante
» Puerto de mar venturoso,

» Descanzo de los navios
» Y de la gente reposo! » (1)

Ce *reposo* des navires poussés en ce lieu par tant de fortunes diverses présente en effet un bassin unique, plus large encore que long : le capitaine du brick naufragé a tenu à le mesurer devant nous : l'expertise lui a donné 640 pieds de large, 700 pieds de long et 36 de profondeur. Il fallait voir le digne homme se frapper les mains de joie, en sa double qualité de Français et de Normand, et s'écrier avec un orgueil de géomètre :

— Le bassin d'Ingouville a 753 pieds de long, monsieur !

Pour moi, qui tiens peu aux calculs géométriques, je me contentais d'examiner ces chantiers jadis si beaux, et si déserts à cette heure. L'arsenal est dû à Charles III; il pouvait lutter avec celui de la Caraca ; quarante batteries en défendent l'approche du côté de la mer ; c'est au bas des montagnes et

(1) Carthagène du Levant,
Port de mer heureux,
Repos des navires, etc.

au sud-ouest de la ville qu'il est placé. Le canon de Castillo, du Fuerte, et de las Gaeras, trois forts imposants, veille pour lui sur les montagnes à droite; ces rampes de terre sont d'un ton jaune d'Italie qui se mélange bien au bleu cobalt semé dans l'air. Les chantiers et les magasins du port n'ont guère aujourd'hui que la dixième partie des ouvriers qu'ils occupaient; jugez d'après cela de la tristesse et de la désolation de Carthagène! Imaginez qu'autrefois les Barbaresques faisaient en ce lieu l'office des nègres; ils étaient employés au seul travail de la pompe, seize heures sur vingt-quatre, et chaque reprise était de quatre heures. Les vaisseaux, se trouvant abattus dans un grand chantier sec où ils auraient été inondés par les eaux qui viennent de derrière et par les sources nombreuses qui filtrent dans ce sol marécageux, des machines à feu suffisaient à peine, et il y avait une grande pompe que les criminels d'Espagne et les esclaves barbaresques faisaient jouer sans interruption.

Maintenant prenez vos pinceaux, et là, sur ce même chantier, peignez-nous ces malheureux, au nombre de huit cents Espagnols et de six cents Barbaresques, le front mordu tout le jour par le soleil, haletants, exténués de fatigue et mourants sous le bâton du garde! Les Maures portaient, dit-on, une M sur leurs vestes; le roi leur donnait une pistrine par jour, et s'ils laissaient leur pompe une seconde, ils étaient bien sûrs de voir leurs épaules marbrées de coups. Vous me répondrez à cela que c'étaient des condamnés, des assassins, des voleurs; mais je ne sache pas avoir lu dans l'histoire des châtiments un pareil bagne où le repos n'est qu'un nom, où l'on passe si vite du cachot à l'hôpital! Ceux qui n'étaient pas meurtriers parmi ces hommes se procuraient bientôt une arme, et tuaient; alors on les tuait à leur tour, et de la sorte ils se trouvaient délivrés de ce supplice de la *pompe*, et du fouet de leurs bourreaux.

Dès six heures du matin, muni de la longue-vue de l'excellent capitaine Bouchard,

je pouvais déjà distinguer la Porte de Madrid, bâtie à Carthagène sous Charles IV (1791). Je ris beaucoup du bonnet étrange de forme que portent certains hommes, bonnet qu'ils nomment ici *bartolo*. Il nous fut permis de rendre, à sept heures, visite aux chantiers : nous ne trouvâmes dans le bassin qu'une vieille carcasse de felouque, aussi vermoulue que les portes de ces magasins si riches, si entretenus au beau temps de Charles III. Dans ce port de Carthagène, il y eut pourtant jusqu'à cinquante-deux vaisseaux de l'escadre française et espagnole. L'hôpital royal de la ville, dû egalement à Charles III, a coûté des millions. Ce lieu de refuge, autre port ouvert aux infirmes, contenait autrefois dix mille malades : aujourd'hui il y en a cent. Six belles et fortes citernes l'alimentent ; sur l'un de ces murs, il y a une statue phénicienne, sorte de pierre tumulaire incrustée dans le ciment ; les gens de Carthagène ont trouvé plaisant de la peindre en noir et en rouge. La domination des Phéniciens se re-

connaît bien vite à de nombreux indices dans Carthagène : le premier fort qui protége l'entrée de la ville leur est dû. Le château de la Conception (*el castillo de la Conception*) est un ouvrage romain en forme de tour avec lequel se marie très heureusement le cirque, converti ensuite en cimetière. Mais toutes ces ruines affligent le regard ; la cathédrale elle-même ressemble aux chantiers de l'Arsenal, elle est hors de service ; sa date est du seizième siècle. Vous ne sauriez vous faire une idée des maisons qui regardent le port ; ce sont de grands corps de logis muets, vides et lézardés ; les vitres en sont brisées par le vent de la mer, un vent pareil au mistral de Marseille, un vent qui oblige ici comme à Alicante beaucoup de gens à porter des lunettes bleues. Carthagène, voyez-vous, n'est plus que l'ombre d'elle-même ; elle compte douze mille âmes. Ce chantier muet, cet arsenal mort et ces rues désertes font saigner le cœur. Les employés du gouvernement espagnol confessent eux-mêmes ici à

qui veut les ouïr qu'ils ne sont payés que *deux fois l'an*, ce qui n'eût guère arrangé Petit-Jean des *Plaideurs;* mais en Espagne il y a tant de petites bourses que tous les agents officiels se dédommagent.

Le consul de Belgique a bien voulu me conduire à l'Hôtel-de-Ville, et je lui en sais bon gré. Nombre d'inscriptions, gravées sur des fragments de pierres romaines trouvées à Carthagène, y figurent. Sur la salle des Sentences, un corrégidor de Carthagène qui avait de l'esprit (je note le fait pour l'étrangeté), a fait placer le fragment suivant, bien adapté à l'endroit : DECUR. - SENTENT. *(decurionum sententiæ).* Malgré cela je doute que la pierre soit bien vieille. Il y a aussi une statue romaine dont les gens d'ici m'ont paru fiers ; c'est une dame sans tète, d'un bon style, et bien drapée. L'inscription constate le nom de l'impératrice Mamea, mère de l'empereur Sévère.

Les colonnes de la galerie de l'Hôtel-de-Ville, regrattées, blanchies, revernies, sont

celles de l'ancien cirque. Je vous ai parlé tant de fois dans mes lettres de la manie arabe que les Epagnols ont de tout passer au blanc, que j'en suis las. Cela ressemble aux gens de Sorrente et de Caprée, qui repeignent leurs barques deux à trois fois par mois, de sorte qu'il devient difficile de les reconnaître.

La salle du conseil est décorée d'affreuses toiles, représentant l'histoire de Scipion et de la fondation de Carthagène (*Carthago nova*); on les attribue au Greco, peintre dur et cru que vous aimeriez peu, et sur lequel ont encore renchéri plusieurs peintres du jour qui ont retouché ces toiles.

A la *Paroquia*, église non achevée, j'ai vu, en revanche, des sculptures coloriées et placées sous verre qui m'ont vivement intéressé.

Le bâtiment de l'Intendance est vaste, il occupe le centre du plus beau quartier de la ville. Pour le parc d'artillerie, attendez-vous à un dépérissement pareil à celui de l'Arsenal.

Le lendemain, à huit heures, nous entrions dans Alicante.

Alicante se présente à l'œil mieux que Carthagène ; ses flancs, jaunes et terreux, sont adossés à une montagne à pic du même ton ; le château est placé comme un nid d'aigle sur le sommet. Une ceinture de canons borde la ville.

Le clapotement de plusieurs *faluchos* (1) autour du bateau à vapeur nous annonça bien vite l'arrivée ou plutôt l'invasion des Bédouins espagnols ; ces oiseaux rapaces s'abattirent sur le tillac, et rançonnèrent ceux de nous qui voulaient descendre à terre. J'avais une lettre de M. Roca de Togorès, grand d'Espagne, pour le senor don Joaquin Lafarga, une seconde pour le marquis de Agolfa, et une dernière pour la marquise de Beniel y de Penaccerrada, sœur de M. de Togorès. J'eus le désappointement de ne trouver aucune de ces personnes ; Alicante était alors presque déserte, et la plupart des habitants ont d'ailleurs de charmantes propriétés à Va-

(1) Barques.

lence, ce jardin plein de senteurs et de brises. Le vent d'Alicante et sa poussière incessante décident, vers l'automne, ces sortes d'émigrations : il n'y a ici que quelques familles anglaises. Le phare, que l'on construit en ce moment, est à jour; vous diriez, de loin, d'une immense cage à poulets, sur laquelle les goëlands et les mouettes viennent s'abattre.

La Place de Mer *(Plaza del Mar)* est une fort jolie place avec une fontaine gazouillante, et l'Hôtel-de-Ville n'a pas moins de grâce dans son aspect. La calle Mayor et la calle de la Reyna sont poudreuses à faire peur; beaucoup d'habitants ont l'air de véritables meuniers à voir ces flots de poussière qui s'attachent à leurs habits, et le pauvre consul de France, auquel nous sommes allés faire notre visite accoutumée de condoléance, porte des lunettes vertes comme le docteur Franklin.

Je viens de voir un soldat de la citadelle qui avait bien quinze centimètres de croix et de rubans gagnés dans des escarmouches

d'avant-poste ; j'ai eu du mal à faire le tour de ses décorations avant que de visiter la citadelle, qui n'a rien que d'ordinaire. Santa Maria, église fermée à cette heure comme presque toutes les villes d'Espagne, est près de la mer et offre un portique assez riche. Une singularité d'un autre temple, Saint Nicolas, c'est une voûte qui descend en pente, et vous mène à ce vilain amas de pierres, nommé chœur en Espagne, sorte de temple fermé au milieu du temple lui-même.

Les *huertas*, jardins d'Alicante où l'on fait les vins, m'intéressant peu, j'ai fini ma journée par visiter la galerie du marquis de Agolfa.

Cette galerie est merveilleuse, elle peut lutter avec les meilleures de l'Europe. Une infinité de natures mortes admirables, un saint Lesmé, de Murillo, cadre vaste et de premier ordre, des chasses de Snyders, des Titien et des Ribera, en font les frais.

Le marquis de Agolfa laisse royalement fouler aux pieds de ses visiteurs des tapis superbes imitant les plus belles peintures de Teniers.

Nous quittons Alicante par un temps délicieux, un ciel divin, étoilé ; mais nous allons avoir affaire à deux vilains messieurs, le golfe de Valence et celui de Lyon.

XLVIII.

Au même.

VALENCE.

—Valence.—Le Grao port difficile. — Apsect de Valence.— Costumes. — Voyage en tartane par les rues. — La cathédrale. — M. Fleury, consul. — *Serenos*. — Le perruquier de Valence. — Histoire. —Retour à la cathédrale. — Le musée.—La bourse.—Les jardins.

Après avoir doublé le cap Saint-Martin, nous entrons en effet dans le golfe de Valence. Les vagues moutonnent et viennent lécher les flancs du navire, la brise de mer fraîchit, l'œil du pilote est à l'aguet. C'est quelque chose de fantasque et de saisissant qu'une nuit périlleuse à bord d'un navire; les matelots font bonne contenance, le capitaine chante en allumant son cigare; mais, en dépit de tout, la peur circule, et on se rappelle Juvénal :

. . . . Et jam
Alternum puppis latus evertentibus undis..

Cependant, tout s'est bien passé. Aux blancheurs de l'aube, on a Valence devant soi, Valence aux abords difficiles, mais dont l'aspect seul réjouit et repose la vue. Valence, en effet, n'est-ce pas un grand jardin peuplé de femmes et de fleurs? n'est-ce pas le royaume béni aux forêts d'oliviers et de mûriers? Les matelots vous disent en arrivant le fameux proverbe :

> En Valencia la carne es yerva, la yerva agua,
> Los hombres, mugeres, y las mugeres nada (1)!

Contrée industrieuse, plaines fécondes et calmes! Ici les rizières s'épanouissent, les gerbes encombrent les traîneaux, les mules sont nourries avec la luzerne humide de perles de rosée. Le palmier, roi du paysage, voit fleurir à ses pieds les citronniers et les caroubiers, les myrtes et les orangers en pleine terre. Les parfums de cet Éden sortent des jardins et des marais, ils courent la côte et l'embaument d'aromes, de Murviedro à Orihuela. Valence n'est point une ville, c'est une

(1) A Valence, la viande est de l'herbe, l'herbe est de l'eau; les hommes sont des femmes, et les femmes rien.

serre fleurie au bord de la mer; c'est un lieu de danses, de banquets et de platanes. A une lieue au sud de Valence est le fameux lac d'Albuféra, dont Napoléon fit la dotation et le titre du maréchal Suchet.

Le demi-cercle que forme Valence et le Grao, son port, que les riches sybarites fréquentent seulement l'été, dans la saison des bains de mer, est égayé par une grande variété de tons; à côté de maisons neuves, de villas qui ressemblent à celles d'Italie, l'œil découvre les flèches brunes et sombres de plusieurs édifices. Le Grao, du reste, est une anse fort difficile, les embarquements et débarquements y courent de grands risques. Les Valenciens le savent si bien, que pour amener ou reconduire en pareil cas un capitaine à son bord ou à la ville, ils lui demandent des prix fabuleux. Ceci est arrivé tout récemment à M. F. ., de Marseille, auquel ils ont réclamé quarante duros (quarante fois cinq francs de France) pour le ramener à son navire.

Ces embarcations du port de Valence, qui

ont ordinairement huit rameurs, sont conduites au reste fort adroitement. Vous ne sauriez vous figurer la grâce et la légèreté de ces mouettes, c'est le nom que l'on devrait donner à ces esquifs, dont les rames, blanches comme des ailes,, tranchent sur l'eau bleue de la vague. Les marins du Grao embarquent par les plus gros temps; leurs bateaux sont admirablement coupés pour tenir la mer, et, comme je l'ai dit, la prestesse des conducteurs est étonnante. En revanche d'affreux chariots et des tartanes dignes de celles de Grenade vous attendent au débarquement ; les chevaux en sont frisés et nattés, le cocher porte la *gorra*, bonnet de laine replié sur le milieu du front avec une élégance toute phrygienne. Ce cocher, comme ceux de Naples, s'assied de côté et de niveau avec le brancard. Le costume valencien, si vous en êtes curieux, consiste dans la *manta*, couverture inséparable des Andalous; le bonnet (*gorra*), la veste de velours noir avec des boutons qui ne sont autres que des *colonarias* (pièces de monnaie), la jaquette blanche à

grands plis, et les *alpargatas* à lanières pour chaussure. Les tartanes vous déposent où vous voulez : aux avenues du Brio, du Monte Oliveto, de l'Alameda. C'est par cette dernière promenade que nous sommes entrés ; des galériens l'arrosaient des deux côtés de la chaussée avec des poêles à frire, mode d'arrosement nouveau pour nous, et qui, en tombant sur la poussière fine qui couvre Valence, y produit une boue assez incommode. L'Alameda nous parut bordée cependant de bancs de pierre et de trottoirs ombragés d'ormes, de peupliers, de platanes. Le parfum exotique d'autres arbres l'embaumait délicieusement, et des canaux, coquettement parés de fleurs, ajoutaient aux beaux prospects de ce lieu. La grande affaire de Valence, c'est l'irrigation. Le conseil des *azequias* (conseil des canaux) tient ses séances dans la cathédrale. Des réglements de police créés pour l'exacte répartition des eaux, des amendes contre ceux qui ne feraient point nettoyer leurs écluses, assurent à la ville la salubrité et la fraîcheur. Nous trouvons au

bout de la promenade le pont construit sur le Guadalaviar, rivière de Valence dont le lit a tout au plus trois cents pieds de largeur; l'eau s'en trouve absordée bien vite par les canaux d'irrigation, de sorte qu'en ce moment, comme presque toujours, c'est un vrai fleuve espagnol, un fleuve à sec. La statue de la Vierge, patronne de Valence, et celle de saint Pascal, figurent au milieu du pont (1); le nom de la *Virgen* est celui-ci : *Nuestra Senora de los desemparados*. Ces deux statues sont à coup sûr médiocres; elles ont pour dômes des pavillons triangulaires.

La Porte de Mer dépassée, vous laissez à gauche la fabrique de cigares et vous vous trouvez devant le portail même de la cathédrale, placée au bout de la rue de Saragosse.

Des prêtres au chapeau à la Basile, des avocats au bonnet en tartelette et au grand collet de velours noir, parlent sur cet em-

(1) *Ponte del Real.* Il était construit en bois quand Charles-Quint fit son entrée solennelle dans Valence, et il s'enfonça sous le poids de la multitude. On le reconstruisit en pierre, avec dix arches, sous Philippe III.

placement d'un air animé. Là, où est ce temple s'élevait, du temps des Romains, un temple, à Diane, et, en vérité, il devait être meilleur que cette église de Valence, irrégulière et laide en tout point. Des tableaux d'albâtre d'un riche travail, des statues d'argent massif, des bas-reliefs tirés de la vie du Christ et de la Vierge consolent à peine de cet extérieur lourd et écrasé.

La *place Saint-François* s'appelle maintenant la *place d'Espartéro;* elle offrait un coup d'œil animé : c'était un jour de foire, *feria.* Les femmes, les chevaux, les mules, les marchands, les *pecheros* de Valence, s'y pressaient avec un tumulte et un désordre dont vous pouvez vous faire une idée, vous qui avez peint tant de fois les côtes de Bretagne et de Normandie avec ce pêle-mêle de voix, de costumes, de chariots. De tous côtés nous apercevions des tartanes qui débouchaient sur la place; ces petites voitures sont ici de première nécessité, car les rues ou plutôt les ruelles de Valence sont sablées, et par le mauvais temps elles se trouvent impratica-

bles. L'opinion accréditée dans le pays, c'est que ce sable est salé et qu'il devient propre à l'engrais des terres ; cette vertu fécondante a paru à beaucoup de voyageurs une chimère; je laisse la discussion de la thèse à de plus savants que moi.

Nous trouvâmes le jeune consul de France, M. de Fleury, logé dans un palais d'apparence fort agréable ; l'escalier en était royal, les appartements d'excellent goût. Les carreaux des chambres sont ici en faïence peinte, et cette faïence représente des scènes historiques assez curieuses. Sur l'un de ces revêtements habituels de la muraille, j'ai vu le trait qui suit à l'hôtel du comte de Casal.

Vous savez que les gardes de nuit, en Espagne, se nomment *serenos* ; leur institution date de Valence; leur établissement remonte à 1777; jusqu'alors on s'égorgeait fort proprement. A cette époque, la police ayant défendu les feux d'artifice, qui étaient presque aussi multipliés que les *sérénades* dans les fêtes particulières et donnaient lieu à bon nombre d'incendies, une foule d'artificiers furent réduits à mourir de faim. Ce fut un al-

cade, du nom de Joachim Van, qui imagina de les employer d'une manière utile pour le public et pour eux-mêmes : il en forma une garde nocturne. Or, dans la porcelaine appliquée au mur dont je vous parle, on voit un *sereno* tenant en main son falot et sa hallebarde; il trouve, dans sa ronde, un petit enfant abandonné. Sur les langes de l'enfant sont marquées les lettres S. N. ; le *sereno* le ramasse et le réchauffe. Que veut dire cette peinture ? En vérité, je l'ignore; mais ce brave homme, avec ses bras tendus vers le pauvre enfant abandonné, m'a touché. C'est peut-être un trait glorieux de quelque *sereno* des temps anciens. Dans les petites rues de Valence, ces gardes nocturnes devaient avoir fort à faire. Sur les murailles de celles qui avoisinent la place du marché, il y a de ces vilaines croix noires qui rappellent des meurtres commis ; le nombre de ces meurtres a fort diminué, et cependant la *nabaja* (couteau) a ici de grands professeurs. On vient de m'en montrer un qui n'a plus littéralement que les deux yeux, le reste de son visage

existe dans une mentonnière noire, sorte de cache-nez qui en fait un épouvantail. Ce bandit a été maltraité de la sorte dans la nuit des falots de saint Joseph, nuit où les menuisiers et les charpentiers mettent le feu à des mannequins en signe de réjouissance. Cette nuit se nomme *las fallas de san Josef.*

Je me dirigeais vers le Musée de Valence, situé, à cette heure, dans le couvent del Carmen, quand je me souvins que j'avais une lettre de recommandation pour un singulier personnage, le senor Vicenti Perez, collectionnaire par goût et perruquier par état.

Le senor Vicenti Perez, célèbre dans toutes les Espagnes, et particulièrement à Valence, où il s'est invariablement fixé, est un petit homme trapu, vieux et jaune comme un parchemin ; il cumule en ce moment-ci les fonctions de portier à l'Académie et de coiffeur. Il a tenu à un cheveu qu'il fît affaire d'un tableau capital avec le roi des Français ; il montre de fort beaux autographes de Louis-

Philippe et de M. Taylor (1). Il a des monnaies antiques, des toiles remarquables et un album. L'album du perruquier Vicenti Perez est à coup sûr une étude fort curieuse. Les Anglais y ont fait surtout irruption, et on y lit, à la louange du petit-neveu de Figaro, des strophes aussi ardentes d'enthousiasme que celles adressées par Byron à la terre des Hellènes. Le senor Vicenti Perez me parut fort occupé ce jour-là, Tout en rasant un *fraile*, il racontait une scène vraiment fantastique dont il avait été le témoin et l'acteur l'autre semaine ; il ne s'agissait de rien moins que d'un assassinat, et le *fraile*, dont le senor Perez tenait le menton, tremblait alors de tous ses membres sous le rasoir de l'exécuteur, j'aurais dû dire l'artiste.

Voici ce que le digne *barbero* racontait, et ce que vous me permettrez de vous redire succinctement.

(1) A propos de M. le baron Taylor, notre ami, nous devons ici réparer envers lui une erreur involontaire. Au chapitre des peintres espagnols *modernes*, où nous parlons de M. Madrazo, nous avons dit que M. Madrazo n'avait traité avec lui pour aucune toile. M. le baron Taylor a acheté au contraire bon nombre de toiles au senor Madrazo. En général les Espagnols se posent devant nous avec une horreur invincible pour le trafic, et ils vendent comme bien d'autres. MM. Madrazo et Taylor devaient s'entendre, ils sont tous deux gens d'esprit.

Les Espagnols, et principalement les gens de Valence, attachent d'étranges préjugés au vendredi-saint; ils prétendent qu'une personne née ce jour-là jouit d'un don particulier; si par hasard elle passe devant un cimetière où l'on ait enterré un homme assassiné ou tout près d'un endroit où vient de se commettre un meurtre, elle voit aussitôt apparaître la victime.

Or, un certain Luis d'Acaro, jeune et bel Espagnol, grand ami du barbier, et qui, en sa qualité d'hidalgo ruiné, lui devait beaucoup de barbes, vint le trouver un soir pour le prier de faire la toilette d'un homme mort près de l'hôtel du marquis de Jura-Real. Il s'agissait de raser cet individu le plus promptement possible, car il avait sans doute, de son vivant, remis sa barbe au lendemain, et lorsque Vicenti Perez le vit, il le trouva en effet les poils épais et drus, la cravate mal mise et le linge un peu jaune ; c'était un gentilhomme qui venait poursuivre à Valence un procès épineux d'où sa fortune dépendait. On l'avait trouvé un certain soir, percé de huit coups de *nabaja*, assis fort

tranquillement dans son fauteuil, les mains pendantes, l'une de ses mains tenait encore le couteau. Comme je vous l'ai dit, l'issue de son procès était douteuse ; on crut qu'il s'était donné la mort en désespoir de cause, et Valence entière assista le lendemain à son convoi. Luis d'Acaro ne fut pas des derniers à le suivre au cimetière : le mort y fut enterré en grande pompe et à visage découvert, comme cela se pratique encore ; sa barbe était faite admirablement, et l'honneur en revenait à Vicenti.

Huit mois se passèrent, pendant lesquels le barbier, grand amateur de toiles et d'achats précieux, ne s'occupa que de colliger ; il s'imposait souvent de si rudes privations pour satisfaire ce goût, que son estomac en souffrait. Or, pour tromper sa faim, le *barbero* avait recours à un moyen tout à fait économique ; il allait se promener à travers les champs. Cet exercice philosophique le conduisit, un jour, avec Luis d'Acaro, jusqu'aux portes du cimetière où avait été enterré le gentilhomme.

La lune était alors dans son plein, et les cyprès du lieu frissonnaient sous le souffle de la brise de mer. Vicenti Perez devint pâle en se voyant près de l'enclos funèbre; il était né le jour du vendredi-saint.

— Par ma foi, lui dit Luis d'Acaro en plaisantant, vous êtes un esprit fort, maître barbier; car, parmi les gens nés comme vous, un jour semblable, les uns croient de bonne foi à cette vision chimérique et deviennent les dupes de leur imagination exaltée, d'autres évitent avec empressement les champs de repos.

Vicenti Perez ne répondit pas, il se contenta de froncer le sourcil et de couper autour du mur d'enceinte quelques herbes parasites avec son couteau de poche.

Ceci se passait il n'y a pas trois jours, et Vicenti Perez le raconte avec effroi.

Tous deux entendirent alors une sorte de gémissement; puis, aux clartés de la lune, ils virent s'avancer vers eux une ombre assez haute de taille...; un voile blanc couvrait son visage, et elle poussait des sanglots entrecoupés de quelques phrases inintelligibles.

Luis d'Acaro se leva, et chercha son épée ; mais comme depuis Charles IV (comme en France depuis Louis XVI) nul gentilhomme ne porte la brette, il saisit la main de Vicenti Perez, et s'adressant au fantôme :

—Ne serais-tu pas, dit-il avec fermeté, don Pedro de Zafra y Barramejar, natif de Murcie ? à la promenade du Mail, qui suit le cours sinueux de la Segura, ne m'as-tu pas dit un soir qu'un de tes parents te tuerait?

— Oui, répondit le fantôme. Après?

— Après? *Muy senor mio ;* nous te demandons, Vicenti Perez et moi, qui tu soupçonnes de t'avoir assassiné ?

— Un homme que rase le senor Vicenti Perez, répondit l'ombre en désignant du doigt le barbier ; Perez est né le vendredi-saint, qu'il parle ici!

Le barbier se vit dans un grand embarras; sa frayeur mortelle ne lui fit pas oublier qu'il portait sur lui le livre de ses pratiques. Il eut le courage de l'extraire de sa poche, et il le présenta à ce vilain hôte des tombeaux, qui exhalait je ne sais quelle odeur de roussi.

Le fantôme prit le livre, l'examina aux molles lumières de l'astre; puis il enfonça son ongle sur un nom, et rendit le livre au barbier.

Cela fait, il s'abîma par un chemin desséché qui conduit aujourd'hui au pont del Real.

Luis d'Acaro et le perruquier Vicenti Perez le virent traverser un massif d'aunes ; quand il fut près des caroubiers, ils perdirent sa trace et se regardèrent tous deux...

L'ongle imprimé sur le livre marquait d'une ligne certaine le nom de Gomez Castana, cocher, un des clients de Vicenti Perez. Le lendemain soir, le perruquier, sans mot dire, conduisit cet homme devant le cimetiére de Valence en compagnie de don Luis d'Acaro.

— Gomez Castana, lui dit-il, tu es coupable; tu as assassiné, il y a huit mois, don Pedro de Zafra y Barramejar !

Le cocher trembla; mais Vicenti Perez reprit :

— Regarde du côté du chemin qui conduit au pont del Real; tu vas voir apparaître ta

victime si tu as le courage de lever les yeux sur elle!

Et même temps, l'impitoyable barbier dirigeait le regard de Gomez Castana sur une figure blanche qui apparaissait près des caroubiers...

— Bonté divine! s'écria le pâle Gomez Castana; oui, c'est don Pedro de Zafra y Barramejar!

— Repens-toi, Gomez, dit alors une voix faible comme la voix d'un mourant; repens-toi et confesse ton crime! Nous sommes ici, tu le vois, près d'un champ consacré au repos; si j'en suis sorti, c'est ta faute; reconnais en moi don Pedro de Zafra y Barramejar!

— Miséricorde! balbutia Gomez Castana; c'est bien lui! voyez, il tient en main les papiers que j'étais chargé de prendre sur la victime, la nuit de l'assassinat...

— Ces papiers, continua la voix qui semblait alors se raffermir, donnent gain de cause à ma famille dans ce procès que j'espérais suivre et mener à bien, sans la noire

malice de l'*escribano* Andrea P.,.. Il t'avait chargé de me les voler la nuit même de mon départ pour Murcie... Qu'as-tu à répondre ? poursuivit alors le fantôme d'un air menaçant.

— Rien..., absolument rien.,, repondit le consterné Gomez; je n'ai plus qu'à dénoncer, à mon tour, l'endroit où se cache l'*escribano* Andrea P...; c'est au Campo de Lorca, dans le voisinage de la ville du même nom; il se livre maintenant au commerce des soies de Murcie, et a quitté sa professsion : qu'on le menace du *garotte* (1) et vous verrez s'il nie ce que je suis prêt à répéter.

Le fantôme inclina la tête en signe d'assentiment, et il fit signe au barbier de l'attendre une demi-heure à la même place. Cela fait, il disparut comme la première fois, pendant que Gomez Castana se frappait la poitrine et invoquait le Ciel en gémissant. La demi-heure écoulée, Luis d'Acaro, qui avait assisté à cette scène, lui montra le même linceul blanc à travers le massif d'aunes; la

(1) Supplice du tourniquet.

frayeur avait cloué Gomez Castana à sa place, et il ne vit pas sans un secret déplaisir les quatre alguazils qui accompagnaient cette fois l'ombre terrible...

Arrivée devant le cimetière, l'ombre le traversa d'un pied furtif, et s'en fut s'asseoir sur la pierre même de don Pedro de Zafra...

Pendant ce temps, les juges procédaient à l'interrogatoire de Gomez Castana ; ils reçurent sa déposition : cela fait, ils se retirèrent après l'avoir remis, pour le temps des assises seulement, entre les mains de deux confrères de la Charité, ceux qui accompagnent les condamnés.

Le fantôme ne bougeait pas ; la lune s'était voilée de nuages épais; le barbier et Luis d'Acaro étaient mouillés d'une sueur froide,

— Voilà ce que c'est que d'être né le vendredi-saint comme je le suis! répétait le barbier en frissonnant. Qu'on dise, après cela, qu'il y a des esprits forts à Valence?

En ce moment, la lune, dégagée des vapeurs roussâtres qui la couvraient, montra

son disque d'argent, et envoya une pluie de rayons diamantés au fantôme qui se tenait assis sur la tombe du cimetière. Luis d'Acaro et Vicenti Perez poussèrent un grand cri; ce n'était plus un suaire blanc qu'ils avaient devant les yeux, mais une pâle et belle figure de demoiselle dont le capuchon était tombé. Elle ressemblait à une statue de marbre sur un cénotaphe.

— *Mi Dios!* s'écria Vicenti Perez en joignant les mains.

— L'admirable fille! reprit Luis d'Acaro qui commençait à avoir moins peur des esprits.

— Parlez-lui donc, vous qui parlez si bien, don Luis! insinua le barbier.

Don Luis s'avança; il vit que la jeune fille versait alors des larmes silencieuses, et cependant l'orgueil et la joie brillaient sur son front; on eût dit qu'elle venait d'accomplir un devoir d'amour et de fidélité envers le mort.

— Qui êtes-vous donc? demanda Luis d'Acaro avec une courtoisie forcée.

— La sœur de don Pedro de Zafra y Barramejar, répondit la belle avec une émotion indéfinissable : j'adorais mon frère chéri, par dessus tout, et depuis le jour de sa mort j'avais fait vœu de venir ici le visiter jusqu'à ce qu'on vengeât un meurtre dont personne de notre famille ne doute. Soyez béni, Vicenti Perez, reprit-elle en se levant vers le barbier, et veuillez accepter cet anneau d'or en signe de perpétuelle gratitude ! Vicenti Perez, vous êtes né le vendredi-saint !...

L'honnête perruquier de Valence voulut d'abord refuser le cadeau ; mais la demoiselle y mit des instances si vives qu'il lui fallut obéir... Durant ce temps, don Luis d'Acaro examinait la sœur de don Pedro de Zafra ; il l'examina tant qu'il lui plut, et elle accepta son bras pour regagner son logis. Dix jours après ceci, on sonnait les cloches de la ville pour deux cérémonies fort dissemblables : la sœur de don Pedro épousait le jeune gentilhomme, et l'on exécutait le misérable Andrea P... l'*escribano*.

Il me resterait maintenant à vous parler

des tableaux de Valence; ils excitent l'intérêt au plus haut point. Juan de Joanès, le véritable fondateur de l'école valencienne, a ici une magnifique toile à la cathédrale, le *Christ à la colonne.* Ce tableau figure au-dessus de la sacristie. Un Anglais en a offert dix mille *duros*; mais, au dire des gens d'ici, on l'aurait prié de passer outre. Les toiles de Joanès vous mènent droit à l'extase ; c'est le sublime de la foi. Contemporain de Luis de Vargas et de Luis Moralès, il n'a jamais consacré son pinceau, comme Raphaël, aux sujets du paganisme ; c'est un peintre aussi grave, aussi solennel qu'un prêtre. Mais aussi, il faut le dire, c'est une admirable onction que celle de Joanès ; il n'y a que lui pour peindre le Sauveur avec sa draperie modeste et sainte; ses cheveux, sa barbe, d'où s'échappe une pluie de rayons. Joanès est à la fois nerveux et délicat; ajoutez que plusieurs de ses toiles. qu'on vous montre ici sous verre, ont la fraîcheur d'un tableau d'hier ; le coloris en est suave et touchant. Au moment où Joanès

achevait les peintures du maitre-autel de Bocaïrente, il tomba malade et mourut dans ce bourg, le 21 décembre 1579.

A la cathédrale, dans la chapelle de Saint-Pierre, au tabernacle même, j'ai remarqué un *Christ à l'hostie*, peint par Joanès, qui vous ravirait. L'encens parfumait alors l'église; l'orgue jouait; les aveugles priaient à genoux; c'est ainsi que je viens de voir ce Joanès. A l'Académie, fondée par Charles III et où le senor perruquier m'a conduit, il y avait encore plusieurs tableaux de ce roi de l'école valencienne; ces chefs d'œuvre faisaient honte aux toiles modernes de l'endroit, car ce mois est consacré à l'*Exposition*. Pour le musée de Valence, on l'a logé, à cette heure, dans le couvent del Carmen. Le *duro* habituel lève toutes les difficultés que peut vous faire le gardien, qui vous mène tout droit vers deux palmiers gigantesques plantés dans la cour *(patio)*. Après avoir admiré les arbres, vous courez aux peintres, et vous vous trouvez bien vite dans la compagnie des grands maîtres valenciens : les deux Ribalta,

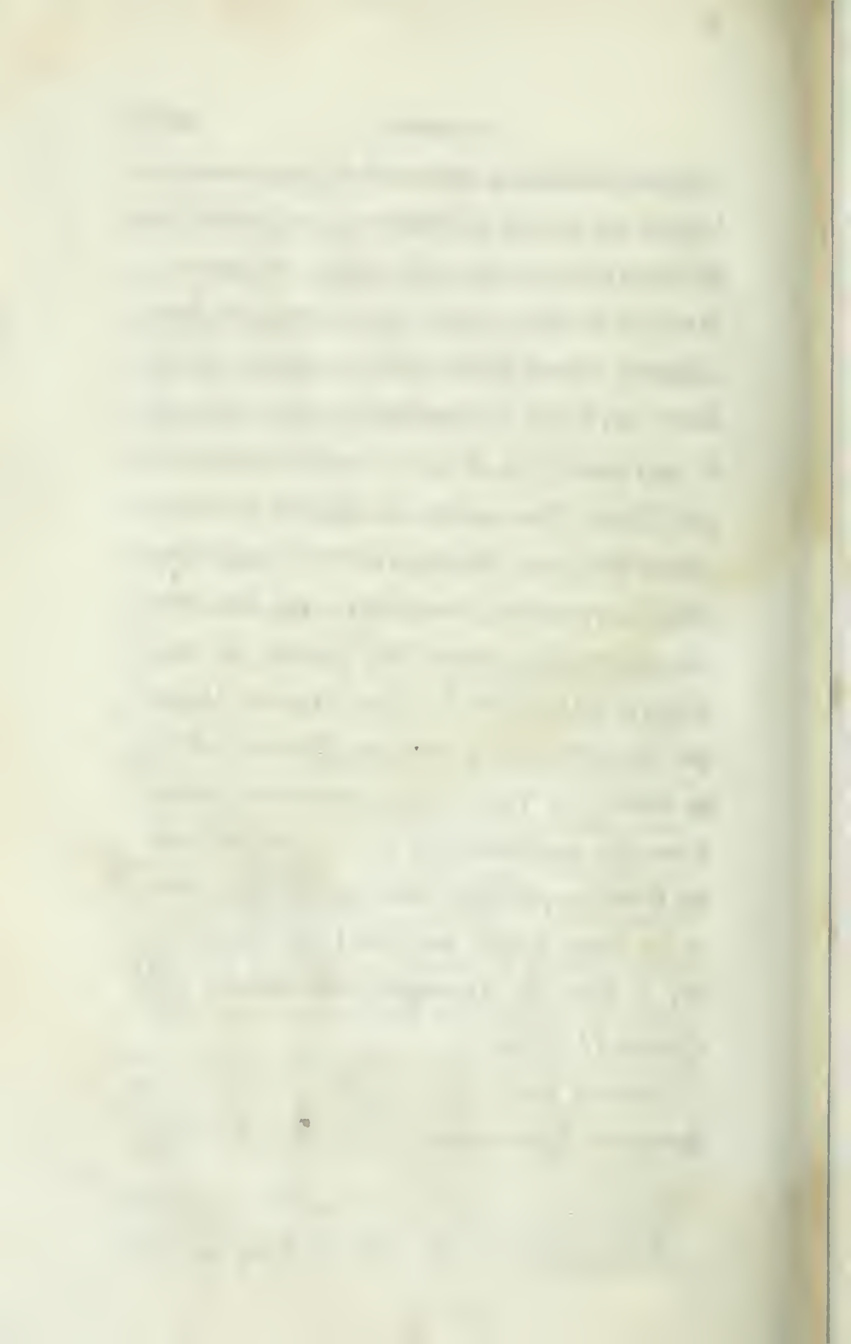
les deux Espinosa, Esteban March, les Zarinena, et vingt autres. Mais Juan de Joanès, mais Ribera, tous deux sortis de Valence, quels noms! Cela n'empêche pas qu'il n'y ait ici des estocades et des batailles d'un certain capitaine Toledo qui m'ont bien plu! Ce Toledo est un rude homme; sa peinture hâbleuse et saccadée vous réjouirait. La couleur de Maella (il a quelques peintures ici) est bien froide; Ribalta vous irait mieux; mais je vous demande la permission de vous présenter à un voleur de Espinosa, qui mérite bien que vous lui ôtiez votre chapeau.

Ce voleur, représenté par Espinosa, demande la bourse à un moine qui voyage; le pauvre frère s'arrête en voyant le pistolet dirigé sur sa poitrine; mais, ô prodige! de ce pistolet même sort un crucifix, un crucifix que le *ladron* était loin d'attendre! Que pensez-vous d'un semblable dénouement?

Vergara est, à mon sens, un peintre enflé; Vicenti Salvador est dur mais expressif; et puis, que peuvent faire ces pauvres gens-là

près de Ribera et de Joanès? Tous ces tableaux du musée de Valence ont surtout le défaut d'être horriblement rangés. Faits pour être vus de haut, ils se trouvent appuyés tout uniment contre la muraille, et placés ainsi à fleur de terre, l'*ayuntamiento* n'ayant pas le sou pour leur donner une classification plus digne. Les cadres de sainteté de Jéronimus Balch sont bouffons de style, mais d'un relief surprenant; imaginez-vous des têtes espagnoles dans toute leur laideur de pauvreté et de haillons. Le père du senor Lopez, qui est à Madrid, a quelques bonnes toiles à ce musée de Valence qui possède un *Saint-François embrassant le Christ sur la croix*, du Ribalta, peinture sans égale à mon sens, et un *Saint Bruno au désert*, du Zurbaran. Il y a aussi un Velasquez très-abîmé; c'est *Charles II à cheval*.

Demain nous serons à Barcelone, notre dernière étape avant de toucher Marseille.



XLIX.

Au même.

BARCELONE.

— La place de la Reine. — La Rambla. — État politique de Barcelone. — Ce que coûte une démolition. — Les Catalans et nos médecins. — Les pigeons. — Fragments gothiques. L'hôtel de ville. — Le bourreau. — Le lingot de Jacques. — Départ pour Marseille.

A bord du Tage.......

Six heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale quand Barcelone s'est montrée à nous éclairée par le plus beau ciel qui se puisse voir.

Protégée à gauche par le Mont-Juich, son fort imposant que l'on découvre de dix lieues en mer, à droite par son chenal et par une muraille de trois cent quatre-vingts pieds de long, la ville s'éveillait au milieu des sourdes rumeurs de son port, et ses chantiers commençaient à se remplir. Dans le lointain, vous apercevez le Mont-Serrat vaste chaîne qui s'étend dans l'intérieur fertile de la plaine,

cette file de maisons coloriées de vert et de rouge forme la façade de Barcelonette, faubourg de la Cité, devenu bien vite une seconde ville. Le chemin du Mont-Juich est planté d'arbustes, d'oliviers et d'aloës, il est protégé par les canons de la citadelle, canons pacifiques à cette heure puisqu'on nous annonce dès notre entrée que Barcelone est soumise. Le départ du régent pour Madrid prouverait assez en faveur de la tranquillité présente, cependant l'état de siège est à peine levé, et la démolition de la citadelle est une fable. La junte a mis l'argent affecté à la démolition (un million et demi demandé par elle aux négociants) dans sa poche. Les membres de cette junte ont levé le pied munis d'excellents passeports, leurs équipages étaient prêts. Ces rusés matois qui savent le prix des choses étaient allés rançonner chaque négociant, monsieur Martorelle le consignataire de notre navire a été forcé de payer dix mille francs à ces amis de la gloire catalane. — *Sauvons la caisse!* s'écrie Bilboquet des variétés, la junte a suivi

le conseil de Bilboquet. On a calculé que chaque membre aurait cent quatre-vingt mille francs pour son compte, c'est bien peu pour sauver l'état, surtout dans les circonstances actuelles.

Le bassin nous a paru très animé, les pavillons de la Méditerranée y abondent. Vous seriez fort content de la place du Palais, de la Douane et de la Bourse (Lonja), mais c'est pour la Rambla qu'il vous faut réserver votre admiration. La Rambla promenade ainsi nommée à cause de sa rampe *(Rambla)* est le *paseo* d'hiver par excellence, on l'a comparée à la promenade des tilleuls à Berlin; mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle forme la plus belle rue de Barcelone. C'est une large terrasse pavée en briques et garnie des deux côtés de banquettes en maçonnerie qui lui servent de parapets. Le Mont-Juich la couronne, ce Mont-Juich inévitable qu'on voit ici de partout, et où les habitants sont assez friands de se rendre le dimanche. Le Mont-Juich est le vrai château magique de Barcelone, il est sur la crete d'un rocher, son

aspect est imposant et solennel. Sa grande robe calcaire revêt tour à tour les couleurs de l'aube et du couchant, sa citadelle peut contenir une garnison de dix mille hommes.

La Douane plus belle à mon sens que le Palais qui lui fait face est un monument très orné et trés fleuri. La bourse fut bâtie sous Charles IV, vous la prendriez pour un théâtre. Barcelone gazouille avec ses fontaines à la place du Palais du Gouverneur, et à celle de la Muraille de mer. En 1821, et lorsque la fièvre jaune ravageait la ville, une sœur de Sainte-Camille plongea son chapelet dans une de ces sources, et l'onde bienfaisante fit alors des miracles; ceux qui en approchaient leurs lèvres malades ne mouraient pas. Les catalans vous content cela en se signant, ils s'accordent à dire que nos médecins français furent admirables.

Les catalans poursuivent ici l'éducation des pigeons, ils en ont un fort grand nombre. Les pigeons de Barcelone sont moins sacrés que les pigeons de Venise, on leur fait la

guerre, ils se perdent bien souvent, mais il y a une demie piacette pour leur rachat, et la maison qui les a conquis prélève cette rétribution. Au jardin des plantes il y a cependant beaucoup d'oiseaux, mais tout Barcelonais veut avoir sa colombe chez soi, comme la fille de Catulle :

« Passer deliciœ meœ puellœ,

. . . .

Nàm formosus erat.... etc.

On remarque dans Barcelone beaucoup de fragments gothiques, de vieilles maisons d'abord, puis, de vieux édifices, et cependant l'ensemble de la ville est parfaitement moderne, si ce n'était le costume, vous vous croiriez déjà à Marseille; de-là une ville sans grand caractère, une ville de littoral où votre plus grande surprise est la hauteur prodigieuse des maisons et l'étroitesse de certaines rues. L'Hôtel-de-Ville aux bâtiments duquel on est occupé en ce moment sur la place de la Constitution, belle et grande place, se trouve à cette heure entre une ancienne église qui

offre de jolies détails gothiques, et que l'on va cependant abattre (C'est San Miguel et l'ancien Hôtel-de-Ville orné de belles sculptures.

Nous les regardions fort attentivement ce matin, quand il s'est fait sur la place même un grand tumulte. C'était le bourreau (*verdugo)* qui passait avec six ou sept estafiers vêtus de noir, il devait officier le lendemain, hors des portes de la ville. Cet homme maigre et cassé avait déjà *tourniqué* deux cents pratiques, c'était le Nestor des exécuteurs, il s'appuyait sur un petit jonc fort propre et se rendait alors très paisiblement à son logis. Ici, le bourreau est loin d'avoir des meubles d'acajou et un piano comme M. Samson, je viens, grâce à mon guide, de pénétrer dans sa demeure, et elle est digne en tout de la caverne de Rolando dans Gil-blas. Un mauvais lit, trois chaises et l'image de Saint-Michel collée a la muraille nue, voilà pour l'ameublement. Je me suis demandé pourquoi l'ange au glaive exterminateur figurait ici, serait-ce pour le bourreau

une manière de relever sa profession? Cette *autorité* de Barcelone me reçut fort mal, les Catalans s'embarrassant peu de dissimuler la haine qu'ils ont portée de tout temps aux Français ; il faisait cuire des saucissons et des escargots dans son poèle hermétiquement fermé tout en se versant de copieuses rasades d'un petit vin jaune, tirant sur la couleur du Manzanillas, vin qui, en raison des hauts droits qu'il a à payer est plus cher ici qu'à Madrid. Il affecta de ne me parler que des Anglais, en vantant avec une volubilité bouffonne les bienfaits dus à leurs pavillons ; ces bienfaits me parurent contraster tellement avec la politique astucieuse du cabinet de Saint-James que je ne pus m'empêcher de sourire. Le Catalan fronça le sourcil et fit alors à mon guide un geste d'impatience, décidément je lui déplaisais. Cette aversion du bourreau m'amusa beaucoup, je ne m'attendais guère qu'un grain de fierté pût se nicher là, mais l'Espagne est le pays

des étonnements et je pris congé du *verdugo*.

Nous avions à bord parmi les naufragés de l'*Irma* une espèce de fou nommé Jacques, il était chargé de porter à je ne sais quel négociant de Barcelone un échantillon des mines d'Alméria, un lingot d'argent qu'il avait grand peur de se voir confisquer à la douane de mer. Avant d'entrer dans Barcelone, il trouva bon de me tirer par la manche, en me priant de m'en charger. Il y a dans Barcelone une foule de cafés; je devais aller prendre des glaces à celui de *las Delicias* le plus beau de tous, c'est là que j'avais donné rendez-vous à Jacques qui n'entrait dans la ville que bien après moi. La nuit était venue, les boutiques hautes et profondes se fermaient, la Rambla voyait fuir toutes ses mantilles. Comme dans le reste de la Péninsule, le gaz étant ici chose inconnue, je me trouvais tâtonner à travers une myriade de ruelles, me trouvant alors privé de mon guide. L'effet de la lune

et des ombres était merveilleux ; ici des bandes de lumière à éblouir, et plus loin une nuit à faire peur. Je n'arrivai que fort tard au café de *las Delicias*. Devant la porte se trouvait un homme entouré de quatre à cinq femmes mises dans le goût des *manolas*, il riait, il chantait, il s'écriait qu'il était plus riche que le duc de la Victoire ! De son côté, cet essaim impur de femmes avait l'œil sur lui comme sur une victime. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi et me demanda le lingot ; il était ivre et pouvait à peine se soutenir. A peine l'eus-je tiré de ma poche que l'une de ces créatures étendit la main et se saisit du lingot, mais au même instant un homme de police fit un geste, et en un clin d'œil on entraîna cette misérable. Jacques se vit bientôt conduit par cet homme dans une des salles de l'*ayuntamiento*, le lendemain les fumées du vin étaient dissipées, et il put demander la rue du senor M.... à qui le lingot fut remis.

Les femmes de Barcelone ont quelque chose de particulier dans le costume et dans la

démarche, je trouve, pour mon compte, qu'elles ressemblent assez aux Gênoises. Le jupon de coton de couleur, les tabliers fins de toile rayée, les bas de soie flammés de laine ou de tricot, les souliers verts ou jaunes, voilà pour les filles du peuple, la noblesse et la bourgeoisie se drapent dans le noir de la mantille. La gravité et la fierté leur conviennent merveilleusement. Si la loterie et la cigarette sont ici leurs deux grandes passions, elles passent néanmoins pour être assidues aux choses du ménage. J'en ai admiré de fort belles, dignes en tout du pinceau de Jordaens pour l'éclat de la couleur.

En somme, Barcelone offre ce pêle-mêle d'Italiens, de Genevois, de Maltais qui abondent en plus d'une ville maritime, mais la suavité de ses brises, son climat, ses promenades, en font une station fraîche et riante. Rien ne vaut ici un coucher du soleil derrière le Mont-Juich, la mer embrasée, et le mouvement du port. La guitare et ses fre-

dons, le phare et ses batteries, l'Océan immense, le rivage plat et tout gazouillant de tavernes joyeuses, voilà le dernier tableau que nous offre la terre d'Espagne ; demain nous l'aurons quittée à tout jamais! Cette nuit, nous avons un dernier et dur passage, le Golfe de Lyon à traverser. La mer est grosse. mais nous avons pour nous le vent et la lame... Demain nous serons en France, demain nous verrons Marseille! Le capitaine Bouchard, le digne chef des naufragés de l'*Irma* vient d'essuyer une larme de joie en pensant au café Du Guay-Trouin qui l'attend!

Moi je pense à la famille, aux amis, et à la France! Il faut l'avoir quittée et avoir souffert loin d'elle pour savoir tout ce qu'elle vaut!

Épilogue.

Il y avait autrefois pour l'étranger qui débarquait à Madrid un endroit unique au monde, un endroit qui pour le Parisien valait tout le coup-d'œil animé du Palais-Royal, pour l'Anglais celui de ses rues mouvantes comme les flots de la mer, pour l'Allemand le Prater de Vienne, pour le Hollandais les quais de l'Amstel, pour l'Italien lui-même la place de Saint-Marc.

Cet endroit se nommait et se nomme en-

core aujourd'hui la *Puerta del Sol* ou Porte du Soleil.

S'il est un divan en plein air, où l'on agite à la fois les questions les plus vitales et les plus frivoles, la politique, le théâtre, la religion, les modes, les émeutes, c'est celui-là. La grandesse et la bourgeoisie, la fine fleur de Madrid comme son écume déposent chaque jour leur limon sur cette place. A l'heure qu'il est, les ministres la traversent, les barbiers y glosent, et les cochers de la ville, décorés du nom Napolitain de *Caleseros*, s'y pavanent au soleil. C'est la place classique des génies méconnus et des flaireurs de dîners, les phrases y sont seulement interrompues quelquefois par des décharges de mousqueterie. La Porte du Soleil est placée entre la Calle d'Alcala, la rue du Régent *ci-devant* duc de la Victoire, et la Calle-Mayor qui mène au Palais.

Une partie du jour, la foule s'y tient, suivant l'ombre ou le soleil, devant l'église ou la *Casa de Correos*, l'hôtel des postes. De la

Puerta del Sol partent comme autant de flèches écartées, la *Carrera* San Jeronimo dont les maisons régulières vous conduisent jusqu'à ce Prado beaucoup trop vanté pour son ombre, la rue de la *Montera* renommée par ses boutiques, celle du *Carmen* et de *las Carretas*. Ces diverses rues dégorgent chaque matin sur la Porte du Soleil une armée d'oisifs, de nouvellistes, d'importants, et de filous, vers les quatre heures surtout, le concours y est immense.

Autrefois, la Porte du Soleil était le terrain de prédilection des héros connus sous le nom de *capa y espada*, les joueurs d'échecs, d'*hombre*, de *minchiate* et de *tarroco* s'y donnaient rendez-vous pour aller de-là dans quelque café. Les maîtres-d'hôtel les plus en renom y traitaient des thons de Cadix, des gélinotes de Murcie, des pastèques de Séville, ou des faisans et canards de l'Arragon. Aujourd'hui on n'y parle guère que de la politique, des actrices du *principe*, et des taureaux. La Constitution a changé de-

puis peu la physionomie multiple des costumes qu'on y voyait tourbillonner, l'habit noir y prédomine. Les clubs institués dans Madrid ne devaient pas moins influer sur l'aspect de la Puerta del Sol. Exceptez-en les *Manolas* qui lui sont demeurées fidèles et qui dansent encore le fandango à la lune, vous n'y rencontrez plus de types traditionnels.

La Porte du Soleil prend son nom (au dire des érudits) d'une image du soleil qui s'y trouve encore peinte à l'heure qu'il est en magnifiques rayons jaunes sur l'emplacement de l'église du *Buen Suceso,* ou cette fameuse porte s'élevait du temps de Charles-Quint.

Son histoire seule formerait le sujet d'une ample notice.

Au mois d'avril 1808, l'émeute populaire, formée contre Godoy, prince de la Paix, y promena ses fureurs; en 1820, les *Communeros* s'y réunirent au café de la Fontana de Oro, et y proposèrent la déchéance du Roi

Ferdinand VII ; le général Canterac y trouva la mort, blessé par les soldats du lieutenant Cardero, lorsqu'ils s'insurgèrent contre Martinez de la Rosa, au sujet de l'*estatuto* de ce dernier ; quelques années plus tard, une troupe de furieux y traînaient les restes de Quésada, dont ils avaient cloué les oreilles sur une planche, le lendemain même de la révolution de la Granja.

Si nous avons choisi ce titre pour les récits sur l'Espagne que nous publions, c'est qu'il nous en a semblé le corollaire le plus naturel. Au moment où nous écrivons ces quelques lignes d'épilogue, la Puerta del Sol a vû à la chûte d'un homme qui n'avait pas craint de changer le nom de la rue d'Alcala en rue du Duc de la Victoire. Le bruit de son sabre, de ses journaux et de ses manifestes guerriers ébranlait hier encore cette place... aujourd'hui, il est heureux de demander à l'Angleterre, sa fidèle alliée, une protection qui ne lui faillira pas. En 1841, à peine entré dans Madrid, je vis Espartéro traverser la place de la Puerta del Sol, pour se rendre

à son palais, — ce palais était celui de Godoy !... Ce rapprochement ne pouvait manquer de me frapper. Les deux hommes qui ont habité cette demeure ont passé vite ; ce qui ne passe point aussi vite en ce malheureux pays, si digne de nos sympathies, c'est l'ange des calamités. Son glaive flamboyant se reposera-t-il enfin ?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER VOLUME.

DEUXIÈME VOLUME.

TROISIÈME VOLUME.

QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

